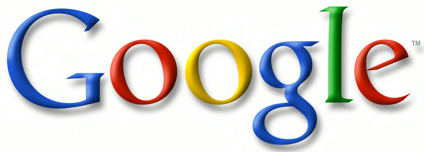
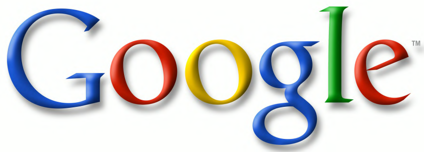
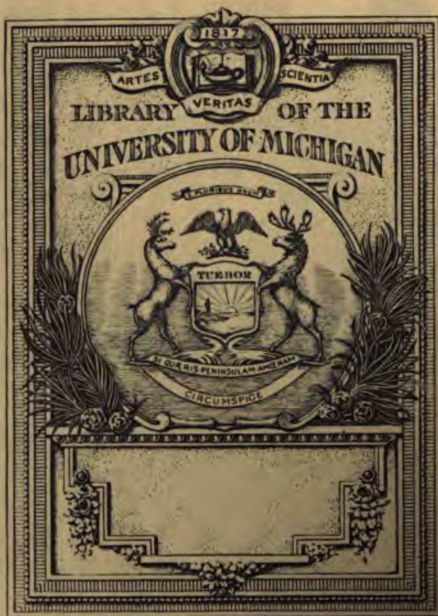







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



172,00

99

516

L'ESPRIT
DU
CHRISTIANISME,
OU
LA CONFORMITÉ
DU CHRÉTIEN
AVEC JESUS-CHRIST.

L'ESPRIT DU CHRISTIANISME, OU LA CONFORMITÉ DU CHRÉTIEN AVEC JESUS-CHRIST.

Par le Pere FRANÇOIS NEPVEU.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire ; Quai des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PREFACE.

COMME notre perfection & notre bonheur conſiſtent à connoître, à aimer & à imiter Notre-Seigneur J. C.; & qu'on peut dire que tout le Chriſtianiſme ſubſiſte ſur ces trois choſes, ou s'y doit rapporter: J'ai cru qu'après avoir travaillé à faire connoître & aimer Jeſus-Chriſt dans les Livres que j'ai donnés au Public ſur l'amour de Notre-Seigneur, & ſur la maniere de s'unir avec lui dans tous ſes myſteres, dans ma retraite ſur Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, j'ai cru, dis-je, que je devois, pour rendre mon deſſein complet, donner au Public un Ouvrage ſur l'Imitation de Notre-Seigneur, c'eſt-à-dire, ſur la ma-

tiere du monde la plus importante, & à laquelle doivent aboutir & sa connoissance & son amour, puisque nous ne devons nous appliquer à connoître Jesus-Christ que pour l'aimer; & nous ne pouvons mieux lui témoigner notre amour, qu'en travaillant à l'imiter. Cependant on peut dire que c'est une des matieres qu'on a le moins traitées, & sur laquelle pour-tant il est plus nécessaire que les Chrétiens soient parfaitement instruits, puisqu'ils ne sont Chrétiens que par-là, & ne sont Chrétiens que pour cela. Il est même assez surprenant qu'il y ait des Prédicateurs qui ne prennent presque jamais pour matiere de leurs Sermons, la nécessité qu'ont les Chrétiens d'imiter Jesus-Christ, quoique ce soit celle qu'ils doivent & plus souvent, & plus fortement prêcher, puisqu'elle renferme tout l'esprit du Christianisme, & l'obligation la plus essentielle de tous les Chrétiens. Ce

n'étoit pas la méthode du premier des Prédicateurs, je veux dire de Saint Paul, qui, comme il faisoit profession de ne sçavoir que Jesus-Christ, protestoit aussi qu'il venoit principalement pour prêcher Jesus-Christ, & pour porter tous les hommes à son amour & à son imitation.

Un sujet aussi important devroit, ce semble, être l'objet le plus ordinaire du zéle des ministres de la parole de Dieu, & des Directeurs des ames: ils devroient, aussi-bien que Saint Paul, conspirer à appliquer continuellement les Fidéles à la sacrée personne de Notre-Seigneur Jesus-Christ, à leur en donner une haute idée, à leur inspirer son amour; mais sur-tout à les porter continuellement à l'imitation de ses vertus, principalement dans un tems où il semble que l'Enfer soit déchaîné pour attaquer la sacrée personne de Notre-Seigneur Jesus-Christ, soit par l'impiété des Sociniens,

qui osent bien lui disputer sa divinité, & par-là renversent tous les fondemens de notre Religion; soit par les idées chimériques & erronées des Quiétistes, qui se font un point de perfection d'éloigner les ames de la personne & des mysteres de Jesus-Christ, comme étant une occupation indigne des ames que Dieu appelle à une plus haute perfection, & qu'il éleve à un degré plus éminent d'Oraison; soit même par la dévotion ou superstitieuse, ou mal entendue de beaucoup de Chrétiens qui, faisant de l'accessoire le principal, & des moyens la fin, & s'embarrassant de beaucoup de pratiques de dévotion, bonnes en elles-mêmes, mais souvent ou inutiles, ou même pernicieuses, par l'abus qu'on en fait, négligent la principale des dévotions; c'est-à-dire, celle que nous devons avoir pour Notre-Seigneur Jesus-Christ, à laquelle toutes les autres doivent aboutir;

puiſque ſans cela elles ſont ou de vains amuſemens, ou même de dangereuſes ſuperſtitions.

C'eſt donc pour tâcher de remédier autant que je le puis à un ſi grand déſordre, que j'ai cru devoir donner au Public cet Ouvrage ſur la néceſſité, les avantages & la pratique de l'Imitation de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt. Je l'ai diviſé en cinq Livres. Dans le premier j'apporte tous les motifs qui nous engagent à imiter Jeſus-Chriſt; dans le ſecond j'explique tout ce qui regarde la pratique de l'Imitation de Jeſus-Chriſt; dans les trois autres je donne des Traités ſur toutes les Vertus que nous devons imiter en Jeſus-Chriſt: dans le troiſiéme Livre je donnerai trois Traités ſur les trois Vertus Chrétiennes qui réglent nos devoirs à l'égard de Dieu, c'eſt-à-dire, le zéle de la gloire de Dieu, ou la pureté d'intention, l'humilité & l'obéiſſance, ou la ſoumiſſion à la volonté de Dieu,

Le quatriéme Livre renfermera trois Traités sur les vertus qui réglent nos devoirs à l'égard du prochain ; c'eſt-à-dire, la charité envers le prochain, la douceur & la patience. Enfin, dans le cinquiéme Livre nous traiterons des trois Vertus qui réglent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes, c'eſt-à-dire, du mépris du monde, de la mortification, & de la pauvreté.

Voici la méthode que nous garderons dans ces Traités.

Premiérement, nous expliquerons la nature de chaque Vertu, ſes effets & ſes différens degrés. En ſecond lieu, nous apporterons les motifs qui nous peuvent engager à la pratique de ces Vertus, mais ſur-tout ceux qui ſe tirent des maximes & des exemples de J. C. Troiſiémement, nous rapporterons les actes différens des Vertus, & les défauts qui leur ſont contraires, quand cela n'aura pas été aſſez expliqué dans le pre-

mier chapitre. Enfin nous ſuggererons les moyens que nous jugerons les plus propres pour aider à acquérir ces vertus. Nous tirerons deux avantages de ces Traités ; le premier eſt d'apprendre à beaucoup de Chrétiens, ce qu'ils connoiſſent peu, & ce qu'ils ſont cependant plus obligés de connoître, c'eſt-à-dire, la nature & la pratique des Vertus Chrétiennes ; car peuvent-ils les pratiquer s'ils ne les connoiſſent pas, & ſont-ils Chrétiens s'ils ne les pratiquent pas ? Comme le défaut de loiſir pour qnelques-uns, & le défaut de zéle à l'égard de leur ſalut pour quelques autres, ne leur permettent gueres de lire les longs Traités qu'ont fait tant de grands hommes ſur ces Vertus ; en leur donnant des Traités auſſi courts, & qui pourtant renferment ce qu'il y a de plus ſolide, de plus touchant, & de plus inſtructif ſur ces matieres, nous leur ôterons tous les prétextes qu'ils

apportent pour se défendre de les lire.

Le second avantage que nous tirerons de ce dessein, est que traitant des Vertus Chrétiennes, principalement par rapport à Jesus-Christ, ces Vertus, quoiqu'elles paroissent si contraires aux inclinations de la nature & des sens, & si élevées au-dessus des lumieres de la raison humaine, & que par-là elles nous rebutent ou nous effraïent, nous deviendront non-seulement faciles à concevoir, mais même à pratiquer; elles nous deviendront même aimables, par le rapport qu'elles auront à Jesus-Christ, pour peu que nous ayons d'estime & d'amour pour lui.

Quoique je traite des vertus Chrétiennes principalement par rapport à Jesus-Christ, & que pour cela les deux premiers motifs qui sont renfermés dans le second & le troisiéme chapitre de ce Traité, se tirent toujours des maximes & des exemples de Je-

ſus-Chriſt ſur cette Vertu, cependant j'ai cru devoir ajouter un quatriéme chapitre qui renferme tous les autres motifs qui peuvent nous engager à la pratique de cette Vertu; & cela pour deux raiſons; la premiere, afin qu'on pût avoir dans ces Traités, quoiqu'aſſez courts, tout ce qu'il y a de plus ſolide & de plus fort ſur ces Vertus, & de plus capable de nous en inſpirer & l'eſtime & l'amour, & de nous animer à les pratiquer. La ſeconde eſt, qu'il ne laiſſe pas d'y avoir de ces motifs qui ont du rapport à Jeſus-Chriſt, quoiqu'ils ne ſoient tirés ni de ſes maximes, ni de ſes exemples.

Dans les deux chapitres des maximes & des exemples de Jeſus-Chriſt, on y trouvera beaucoup de rapport aux méditations qui ſe trouvent dans ma retraite de Notre-Seigneur ſur les Vertus Chrétiennes: Mais comme je n'ai pas pu inventer ni d'autres maximes, ni d'autres exemples de Jeſus-

Christ que ceux qui se trouvent dans l'Evangile, ma matiere m'a engagé nécessairement à me servir des mêmes maximes & des mêmes exemples. Mais outre que j'y en ai ajouté plusieurs, les choses y sont ordinairement tournées d'une autre maniere, & y ont beaucoup plus d'étendue. En effet, cette Méditation a été, pour ainsi dire, l'essai & l'ébauche du dessein que j'exécute dans cet Ouvrage.





TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.



LIVRE PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.



LIVRE II.

TABLE.



LIVRE III.



LIVRE IV.

TRAITÉ VI.



LIVRE V.

Fin de la Table.

L'ESPRIT



L'ESPRIT DU CHRISTIANISME OU LA CONFORMITÉ du Chrétien avec Jesus-Christ.

****

LIVRE PREMIER.

De la néceſſité & de la facilité de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

PREMIERE PARTIE.

De la néceſſité de l'Imitation de Jesus-Chriſt.

Raiſons qui nous font voir la néceſſité de l'Imitation de Jeſus-Chriſt pour le ſalut.

TOUTE l'œconomie de notre ſalut roule ſur trois grands myſteres dont il dépend. Sur le myſtere de la Prédeſtination ; ſur le myſtere de l'Incarnation

du Verbe; & sur le mystere de notre Régénération spirituelle, par le Baptême. Premiérement, il a fallu comme dit l'Apôtre, que pour être sauvés nous fussions prédestinés de toute éternité pour être des Saints, des
Ephes. 1. enfans d'adoption. *Elegit nos in ipso ut essemus sancti, prædestinavit nos in adoptionem filiorum.* Secondement, il a fallu que pour exécuter dans le tems le décret de cette prédestination éternelle, & délivrer l'homme du malheur où il se trouvoit engagé par le péché d'Adam, le Pere Eternel nous envoyât son Fils pour nous servir de Rédempteur, & que pour cela il se fît Homme comme nous; & c'est ce qu'il a fait dans le
Joan. 3. mystere de l'Incarnation. *Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum.* Enfin, il a fallu que le fruit de l'Incarnation, que le prix de la Rédemption nous fût appliqué par le Baptême, par cette régénération spirituelle, qui d'enfans de colere nous fait enfans de grace, qui d'esclaves du démon, nous fait enfans de Dieu, freres & cohéritiers de JESUS-CHRIST &
Rom. 8. de véritables Chrétiens. *Si filii & hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi,*

De ces trois Mysteres dont dépend toute l'œconomie de notre salut, nous en tirerons trois puissans motifs pour montrer la nécessité que nous avons d'imiter JESUS CHRIST, si nous voulons être sauvés. Premierement, nous ne pouvons être sauvés, si nous ne sommes prédestinés, nous ne serons point prédestinés, si nous ne sommes semblables à JESUS-CHRIST : c'est le premier motif. En second lieu, nous ne serons point sauvés, si nous n'entrons dans les desseins que Dieu a eus en nous envoyant son Fils par le mystere de l'Incarnation, en nous le donnant pour Rédempteur ; & nous n'entrons point dans les desseins de Dieu, si nous ne travaillons continuellement à imiter son Fils : c'est le second motif. Enfin, nous ne serons point sauvés, si le prix de la Rédemption ne nous est appliqué par la régénération spirituelle que nous recevons dans le Baptême, qui nous fait Chrétiens ; & nous ne sommes point de véritables Chrétiens, si nous ne suivons JESUS-CHRIST, si nous ne sommes semblables à lui : c'est le troisiéme motif.

CHAPITRE. I.

Nous ne pouvons être prédestinés si nous ne sommes semblables à JESUS-CHRIST.

JE n'entre point dans cette grande question qui partage l'école, sçavoir si nous sommes prédestinés à la gloire devant ou après la prévision des mérites. Je suppose seulement deux vérités dont l'on convient de part & d'autre. La premiére est, qu'il n'y aura que les prédestinés sauvés ; la seconde est : que ces prédestinés ne seront point sauvés sans l'exercice des bonnes œuvres, & qu'ils n'arriveront point au bonheur éternel auquel ils sont prédestinés, sans l'avoir mérité.

Cela étant supposé, je dis que le mérite le plus essentiel, le moyen le plus nécessaire & le plus infaillible pour acquérir ce bonheur, est la conformité avec JESUS-CHRIST ; c'est une vérité que l'Apôtre nous enseigne au Chapitre huitiéme de l'Epître aux
Rom. 8. 8. Romains. *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui*, tous ceux que Dieu a prévu par sa

prescience éternelle, devoir être du nombre de ses élus, il les a en même-tems prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils JESUS-CHRIST. Il ne seroit pas besoin de prouver cette vérité, qui fait un article de Foi, après une décision si claire de l'Apôtre; mais il nous en fournit lui-même les preuves, lorsqu'il appelle JESUS-CHRIST le premier né des prédestinés, le chef des prédestinés. *Ut sit primogenitus in multis fratribus. Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam.* Rom. 8. Ephes. 1.
Premiérement, si JESUS CHRIST est premier né des prédestinés, nous ne sommes point prédestinés si nous ne sommes ses cohéritiers, si nous ne sommes ses freres; nous ne sommes point véritablement ses freres, si nous ne nous étudions à avoir rapport avec lui, & à nous rendre semblables à lui.

Secondement, si JESUS-CHRIST est le chef des prédestinés, nous ne pouvons être prédestinés, si nous ne sommes ses membres, si nous ne sommes unis avec lui; & nous ne pouvons être unis avec lui, que nous ne soyons en même-tems animés de son Esprit; & si nous sommes animés de son Esprit, nous vivons de la même vie que lui,

de sorte que nous pouvons dire avec
Galat. 2. l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis : mais Jesus-Christ qui vit en moi ;* & si nous vivons de la même vie que JESUS-CHRIST, nous avons les mêmes sentimens, les mêmes affections que JESUS-CHRIST ; & c'est ce qui fait cette parfaite conformité de cœur & d'esprit avec lui, qui est en même-tems & la marque la plus visible, & le gage le plus assuré, & la cause la plus efficace de notre prédestination.

J'ajoute encore pour la preuve de cette vérité une troisiéme raison, qui est aussi tirée des principes de S. Paul. Il est certain que la prédestination est l'effet d'une bonté de Dieu particuliere, d'une tendresse spéciale pour de certaines personnes, qui fait que les distinguant des autres, & les séparant de la masse de perdition, il les prédestine à la vie éternelle : or je dis que le Pere Eternel n'a cette bonté particuliere, cette tendresse spéciale, cette heureuse distinction, que pour ceux qu'il a prévus de toute éternité, devoir être semblables à son Fils.

Pour comprendre la force de cette raison, & les conséquences qu'on en doit tirer, il faut supposer que le principal, ou plutôt l'unique objet de la

contemplation, & de la complaisance du Pere Eternel est son Verbe, est son Fils. En se contemplant de toute éternité par la réflexion qu'il fait sur ses perfections infinies, il engendre son Verbe à sa ressemblance, de maniere qu'il est parfaitement semblable à lui, qu'il est son Image vivante & consubstantielle ; & ainsi par la même raison qu'il a de s'aimer nécessairement & infiniment, parce qu'étant infiniment parfait, il est infiniment aimable, il est obligé d'aimer son Verbe, son Image substantielle, de sorte qu'il en fait l'objet de sa complaisance infinie, & qu'il épuise, pour ainsi dire, son amour en l'aimant, de sorte qu'il ne peut aimer que lui ou par rapport à lui. Il aime en lui-même son Fils, parce qu'il est son Image vivante & substantielle, & il n'aime au dehors de lui-même que ceux qui sont les Images vivantes de son Fils, qui sont formés sur ce divin Modele : & ainsi on peut dire que le Pere Eternel n'aime les hommes, qu'après les avoir prévenus de ses graces, qu'il continue à les combler de nouveaux bienfaits, à proportion qu'il remarque en eux du rapport & de la ressemblance avec son Fils. *Ipse enim Pater amat vos* Joan. 16.
quia vos me amastis, dit Jesus-Christ :

Mon Pere vous aime, parce que vous m'aimez, & que l'amour que vous avez pour moi vous rend semblables à moi : & ainsi le Pere Eternel remarque beaucoup de traits de son Fils dans nous, il nous aime beaucoup, il nous fait de grands biens ; s'il en remarque peu, il nous aime peu, il nous fait peu de bien ; si nous n'en avons point, il ne nous aime point, il ne nous fait point de bien : mais s'il remarque dans nous des traits tout opposés à la ressemblance que nous devons avoir à ce divin Original, il nous haït, il nous réprouve, il nous condamne.

C'est à produire en nous cette parfaite ressemblance avec Jesus-Christ, qu'aboutit tout ce que fait le Pere Eternel dans l'ordre de la grace & de la gloire, *Omnia in ipso constant :* c'est pour cela qu'il a envoyé son Fils au monde, qu'il a voulu qu'il se fît Homme, afin que s'étant fait semblable à nous, nous eussions plus d'inclination & de facilité à nous rendre semblables à lui ; c'est pour cela qu'il a fait descendre le S. Esprit sur la terre, afin que, comme dit l'Apôtre, *il travaillât continuellement par ses opérations divines, à former l'homme intérieur, c'est-à-dire, Jesus-Christ dans*

Coloss. 12.

Ut det nobis virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem. *Ephes.* 3.

. *Si le Pere Eternel nous prédèstine· être ses enfans d'adoption, c'est par ort à Jesus-Christ : s'il nous comble graces, c'est par Jesus-Christ, pour .s-Christ, & par rapport à Jesus-ist.* Enfin, c'est à cela qu'aboutissent s les bienfaits dont Dieu nous com-, toutes les graces dont il nous pré-nt, toutes les lumieres qu'il nous communique, tous les commandemens qu'ils nous fait, tous les conseils qu'il nous donne. Quelle confusion est ce, mon Dieu, pour nous, que vous ayez fait de si grandes choses, pour former dans nos cœurs l'Image de votre Fils, & que nous ayons si peu répondu jusques ici à vos bontés !

Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum. Eph. 1. Qui benedixit nos in omni benedictione spirituali. &c. ibid.

Le Pere Eternel n'a fait entendre sa voix aux hommes que trois fois dans le nouveau Testament, & ç'a toujours été pour leur recommander l'amour & l'imitation de son Fils. La premiére fois fut sur le bord du Jourdain, lorsque le Ciel s'étant ouvert, & le Saint Esprit étant descendu sur la tête de Jesus-Christ sous la figure d'une Colombe, le Pere Eternel fit entendre par une voix éclatante ces paroles. *C'est ici mon Fils bien aimé, c'est l'objet de ma complaisance, c'est lui que vous devez écouter.* C'est-à-dire, c'est lui que vous

Matth. 17.

devez croire lorsqu'il vous parle par ses paroles, c'est lui que vous devez suivre, lorsqu'il vous parle encore plus fortement par ses exemples, *Ipsum audite*. Cette même voix se fit encore entendre sur le Tabor, & dit les mêmes choses; comme si le Pere Eternel eût craint que les Disciples ou ne les eussent oubliées, ou ne les eussent pas assez comprises. La troisiéme fois que le Pere Eternel fit entendre sa voix, ce fut dans Jerusalem, lorsque quelques Gentils ayant témoigné beaucoup d'empressement pour voir Jesus-Christ, il s'adressa à son Pere pour lui demander qu'il fît éclater sa propre gloire, en faisant éclater celle de son Fils: alors on entendit une voix du Ciel, qui disoit, *& clarificavi & iterum clarificabo*. J'ai glorifié mon Nom en glorifiant mon Fils, & je le glorifierai encore: & de quelle gloire vouloit-il parler? de celle sans doute que son Fils lui demande encore au tems de la Cêne, lorsqu'il lui dit: *Glorifiez-moi mon Pere, de cette gloire que j'avois dans vous, avant que le monde fût créé*: comme s'il eût voulu dire, que comme dans la Trinité il est l'objet de la connoissance & de la complaisance éternelle de son Pere; il est son Ima-

Joan. 12.

Clarifica me tu Pater apud temetipsum, claritate, quàm habui priùs quàm mundus esset apud te. Joan. 17. v. 5.

ge vivante & ſubſtantielle, il demande qu'il ſoit auſſi ſur la terre l'objet de la connoiſſance & de la complaiſance des Elus; qu'il ſoit le modéle qu'ils ayent toujours devant les yeux, & qu'ils tâchent de l'exprimer dans leur vie, afin qu'ils honorent ſa qualité d'Image ſubſtantielle du Pere, en devenant ſes Images accidentelles: & c'eſt ce que le Pere Eternel lui promit par cette voix éclatante qu'on entendit. *Et clarificavi, & iterum clarificabo.* Oui mon Fils, vous aurez cette gloire que vous me demandez. C'eſt en conſéquence de cette promeſſe que le Fils de Dieu demande à ſon Pere, que ſes Elus ſoit unis avec lui, de la même maniere qu'il eſt uni avec ſon Pere: *Ego in eis & tu in me ut ſint conſummati in unum*; c'eſt-à dire, qu'ils expriment par l'union & la conformité qu'ils auront avec Jeſus-Chriſt, la parfaite unité qu'il a avec ſon Pere, & que c'eſt par-là qu'ils mériteront d'être des Elus & des prédeſtinés.

Joann. 12.

Joann. 17.

Mais pour ramaſſer en peu de mots toute la force du raiſonnement que nous avons rapporté dans ce Chapitre, il eſt certain que nous ne ſerons point ſauvés, ſi nous ne ſommes prédeſtinés; & nous ne pouvons être prédeſtinés, ſi

A vi

nous ne ſommes ſemblables à Jeſus-Chriſt ; puiſque ſans cela nous ne pouvons être ni ſes membres, ni ſes freres & ſes cohéritiers, ni les objets de la complaiſance & de l'amour du Pere Eternel : & ainſi nous ne pouvons être ſauvés ſi nous ne travaillons à imiter Jeſus-Chriſt, & à nous rendre parfaitement ſemblables à lui.

L'incertitude de notre prédeſtination nous eſt tous les jours un ſi grand ſujet de craintes, d'allarmes & d'inquiétudes ; on tâche pour nous raſſurer dans nos craintes, & nous calmer dans nos inquiétudes, d'apporter quelques marques de prédeſtination, comme ſont la charité envers les pauvres ; la dévotion à la Sainte Vierge : ces marques ſont bonnes, elles ſont pour nous un grand ſujet de conſolation ; mais après tout elles ne ſont pas toujours ſi certaines, qu'elles nous ôtent tout ſujet de crainte ; mais pour la conformité avec Jeſus-Chriſt, elle eſt en même tems & la cauſe la plus efficace, & le gage le plus aſſuré, & la marque la plus infaillible de notre prédeſtination ; & il eſt auſſi impoſſible qu'un imitateur de Jeſus-Chriſt ne ſoit pas prédeſtiné, qu'il eſt impoſſible que Jeſus-Chriſt ne ſoit pas l'objet de la complaiſance éternelle de ſon Pere.

CHAPITRE II.

Nous n'entrons point dans les desseins qu'a eus le Pere Eternel en nous envoyant son Fils, si nous ne travaillons à l'imiter, & à nous rendre semblables à lui.

DIEU ayant créé les créatures intelligentes à sa ressemblance, avoit en même-tems imprimé dans le fond de leur substance, & une obligation & une inclination naturelle de se rendre toujours de plus en plus semblables à son Image substantielle le Verbe Eternel, & de perfectionner de plus en plus par leurs actions cette divine ressemblence, qui sembloit n'avoir été qu'ébauchée dans leur création. En effet, le même penchant qui portoit les créatures intellectuelles, c'est-à-dire, l'Ange & l'Homme à se rendre parfaits & heureux, les engageoit aussi à imiter le Verbe, puisqu'ils trouvoient dans la ressemblance avec cet Etre souverainement parfait, souverainement heureux, leur véritable perfection & leur souverain bonheur.

Cependant, dit S. Bernard, tout le malheur de l'Ange & de l'homme est venu d'avoir voulu imiter le Verbe

sions, c'est-à-dire, à la pratique de l'humilité, du mépris du monde, de la mortification, de la patience, de la douceur & du détachement des biens de la terre. Mais nous auroit-il pu inspirer l'amour de ces vertus si opposées à nos sens, & à nos inclinations naturelles, si élevées au-dessus des lumières de la raison humaine : nous en auroit-il pu persuader la pratique, si lui-même ne nous en avoit donné l'exemple ? Aussi Dieu n'exigeoit-il point des Juifs dans l'ancienne Loi, la plûpart de ces vertus, ou au moins ne les exigeoit-il pas dans la même perfection, parce qu'ils n'avoient pas devant les yeux l'exemple d'un Homme-Dieu, qui seul peut rendre la pratique de ces vertus non seulement possible, mais même facile.

C'est donc une des principales fins que le Pere Eternel s'est proposées, en envoyant son Fils au monde, de nous le donner pour modéle ; & c'est ce que le Fils de Dieu lui-même a particulierement prétendu ; c'est pour cela qu'il nous dit, *que non-seulement il est le guide que nous devons suivre ; mais encore le chemin par lequel nous devons marcher, si nous voulons trouver la vérité, & arriver à la vie éternelle.* C'est

Ego sum via veritas & vita. Joan. 14.

Ego sum lux

pour cela qu'il nous assure, *qu'il est la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde ; qu'on ne marche point dans les ténébres, quand on le suit, & qu'ainsi on n'est point en danger de s'égarer. Que quiconque veut se déclarer pour son serviteur & son Diciple, doit se faire une Loi indispensable de le suivre*. C'est pour cela que nous devons nous persuader qu'il nous dit à tous de chaque action de sa vie, ce qu'il dit à ses Disciples, après leur avoir lavé les pieds : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita & vos faciatis.* Si je vous ai donné cet exemple, c'est afin que vous le suiviez ; si j'ai été humble, doux, patient, si j'ai fui les honneurs, si j'ai renoncé aux plaisirs, si j'ai embrassé la Croix, si je me suis exposé aux humiliations & aux opprobres, si j'ai souffert sans me venger, ni même me plaindre des injures les plus atroces, si j'ai pardonné à mes cruels ennemis, c'est pour vous engager à en faire autant. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita & vos faciatis.*

mundi. *Joa.* 8. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joan.* 1. Qui sequitur me non ambulat in tenebris. *Joan.* 8. Qui mihi ministrat me sequatur. *Joan.* 12. *Joan.* 13.

En effet, Jesus-Christ n'a pas fait une seule action, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie, qui n'ait été dans son intention, & dans

Tota igitur vita per hominem quem suscipere dignatus est.

Disciplina morum fuit. *Aug. l. de Virg.*

l'intention de son Pere en même-tems ; & pour nous racheter & pour nous instruire, qui n'ait été & pour notre salut & pour notre exemple ; & nous devons nous imaginer que le Pere Eternel dit à chaque homme en particulier, en lui proposant son Fils pour modéle, ce qu'il dit un jour à Moïse, *Inspice & fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Ayez toujours les yeux attachés à ce divin modéle, pour en exprimer, autant que vous pourrez, tous les traits dans votre personne.

Exod. 25.

Toutes ces raisons montrent évidemment qu'une des principales fins que le Pere Eternel se soit proposée dans le mystere de l'Incarnation, en engageant le Verbe à se faire Homme, a été de nous donner un modéle, & un guide, qui fût en même-tems visible, afin que nous le puissions voir pour le suivre, & infaillible, afin que nous le puissions suivre sans nous égarer, & qui par conséquent fût Dieu & Homme. Car s'il n'étoit Homme, nous ne le pourrions pas suivre, & s'il n'étoit Dieu, nous serions en danger en le suivant de nous égarer.

Sequendus Deus erat qui videri non poterat, sequendus homo non erat qui videri poterat. *Aug.*

S'il est donc vrai que nous ne pouvons être sauvés, ni participer aux

du myſtère de l'Incarnation, & ouvrage de la Rédemption, ſi n'entrons dans les deſſeins qu'à le Pere Éternel, en envoyant ſon s au monde, pour notre Rédemp- s'il eſt vrai qu'un de ſes princi- deſſeins, a été de nous le donner modéle, & pour l'objet de notre imitation, ne s'enſuit-il pas par une conſéquence néceſſaire, qu'il n'y a point de ſalut à eſperer pour nous, ſi nous ne nous appliquons continuellement à imiter Jeſus-Chriſt ?

CHAPITRE III.

Nous ne pouvons être de véritables Chrétiens, ſi nous n'imitons Jeſus-Chriſt, & ſi nous ne nous appliquons à nous rendre ſemblables à lui.

NOUS ne pouvons être ſauvés, ſi nous ne ſommes Chrétiens ; mais nous ne ſommes point de véritables Chrétiens, ſi nous n'imitons Jeſus-Chriſt, ſi nous ne travaillons continuellement à nous rendre ſemblables à lui. Car enfin, qu'eſt-ce qu'un Chrétien, ſinon un Diciple de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, un homme qui fait profeſſion de le ſuivre. Perſonne, dit S.

Cyprien, ne mérite de porter le nom de Chrétien, s'il n'est autant qu'il le peut, le parfait imitateur de Jesus-Christ. *Christianus nemo dicitur rectè, nisi qui Christo moribus quoad valet coæquatur.* C'est pour cela que quelqu'un voulant détourner S. Malachie d'une entreprise où il s'agissoit de la gloire de Dieu, par la crainte du danger où il exposoit sa vie; il répondit ces belles paroles. Ne m'empêchez pas de faire mon devoir en imitant Jesus-Christ mon Maître; car c'est en vain que je porte le nom de Chrétien, si je ne suis pas l'exemple de Jesus-Christ. *Frustrà sum Christianus, si Christum non sequor.* C'est pour nous marquer cette obligation que nous contractons en qualité de Chrétiens, de nous rendre semblables à Jesus-Christ, que S. Paul nous dit, que tous ceux qui sont baptisés, sont en même-tems revêtus de JesusChrist: *Quicumque enim in Christo baptisati estis Christum induistis.* C'est pour cela encore, qu'on nous oblige dans le Baptême, de renoncer au démon & à ses œuvres, au monde & à ses pompes, pour ôter les obstacles qui nous pourroient empêcher de nous unir à Jesus-Christ par un amour sin-

Galat. 3.

cere & une parfaite imitation. *Abrenuntio Diabolo, & operibus ejus, & adhæreo tibi Christe.*

Ce n'est pas assez pour être véritablement Chrétiens, d'en avoir la qualité, il faut en avoir la vertu; ce n'est pas assez d'en porter le nom, il faut en remplir la signification; & nous ne pouvons en remplir la signification, qu'en suivant & imitant Jesus-Christ. Sans cela nous n'avons que le nom, les apparences & l'extérieur du Chrétien; mais nous n'en avons ni la vertu, ni la vérité, ni l'esprit, nous sommes, pour parler comme Tertullien, des phantômes de Chrétiens.

En effet un Chrétien, pour le définir exactement, est un homme qui prend l'Evangile pour régle de sa conduite, & Jesus-Christ pour modéle, qui travaille continuellement à devenir la copie vivante & fidéle de ce divin Original; à en exprimer tous les traits dans sa personne; afin, comme dit l'Apôtre, que la vie de Jesus-Christ paroisse dans lui: *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* De sorte qu'en le voyant, on croie voir quelque chose de Jesus-Christ, & qu'il puisse ici dire avec saint Paul, qu'il vit de la vie de Jesus-Christ, ou plutôt que Jesus-

2. cor. 4.

Vivo ego jam non ego, vivit verò in

me Christus. Gal. 2.

Christ vit en lui. Voilà le portrait d'un véritable Chrétien, est-ce le votre ? Vous reconnoissez vous à ces traits ? Et pouvez-vous répondre que vous êtes Chrétiens? C'est pourtant là l'unique régle, par laquelleon doit juger si vous êtes véritablement Chrétiens; sondez votre cœur, examinez votre conduite sur cette régle, & puis repondez. C'est une des premiéres questions qu'on vous a faites lorsque vous avez eu l'usage de raison; on vous a demandé pour vous faire souvenir des engagemens de votre Baptême, êtes-vous Chrétien ? Vous avez répondu que vous l'étiez, & vous l'avez répondu alors avec vérité; parce que par le bonheur de l'innocence de l'âge où vous étiez, vous n'aviez point effacé l'Image de l'Homme nouveau, c'est-à dire, de Jesus-Christ, qu'on avoit imprimée dans votre ame avec le caractère du Baptême; mais le pourriez-vous répondre maintenant, & avec la même vérité ? Si vous reconnoissez en vous les traits de ce divin modéle, si vous êtes semblables à Jesus Christ, vous pouvez l'assurer sans crainte; mais si cela n'est pas, vous ne pouvez l'assurer sans démentir vos paroles par votre conduite. C'est donc à chacun de nous à nous examiner sur

cette régle, mais sans nous tromper ni nous flatter.

Quand on veut voir si une copie est fidéle, si elle exprime bien tous les traits de l'original, on jette d'abord les yeux sur l'original, & ensuite sur la copie, & on compare tous les traits de l'un avec les traits de l'autre. Servons-nous de cette méthode pour reconnoître si nous sommes les copies fidéles de ce divin modéle. Mais hélas! que cette comparaison nous confondra, en nous faisant voir, que bien loin de nous y faire remarquer de la ressemblance avec Jesus Christ, nous y trouverons une différence & une opposition entiere. Car enfin, Jesus-Christ a été parfaitement humble, & il nous dit lui-même, que c'est la principale leçon qu'il veut que nous apprenions de lui, & nous, nous sommes vains & orgueilleux. Jesus a fui les grandeurs & les honneurs avec horreur, comme il parut, lorsqu'on le voulut faire Roi, & nous les recherchons avec ardeur. Jesus-Christ a souffert avec une patience admirable, les tourmens les plus cruels, & la mort même de la Croix; c'est pour cela que le Prophete nous assure qu'il a été conduit comme une brebis à la boucherie, & qu'il n'a point ouvert la

Discite à me, quia mitis sum, & humilis corde. *Matth.* 11.

Jesus autem cùm cognovisset quia venturi essent ut raperent eum, & facerent eum Regem, fugit. *Joan.* 6.

Sicut ovis ad occisionem ducetur, & quasi agnus coram tondente se obmutescet. *Isa.* 53.

bouche pour se plaindre : & nous, nous sommes toujours impatiens, & souvent emportés dans les moindres maux. Il a pardonné les injures les plus atroces, & nous nous laissons aller à des ressentimens très-violens pour les plus légéres. Jesus-Christ non seulement a aimé ses ennemis & ses bourreaux, mais encore il a prié & est mort pour eux ; & nous, nous avons de la peine à aimer nos freres, ou à leur pardonner pour peu qu'ils nous choquent. Jesus-Christ s'est refusé les plaisirs les plus légitimes, les divertissemens les plus innocens, & nous nous permettons les plus dangereux, & peut-être les plus déréglés. Il n'a presque rien accordé à ses inclinations naturelles, quoiqu'elles fussent très raisonnables, & nous leur accordons tout, quoique souvent elles soient déréglées. Il a mené une vie dure, laborieuse & austère ; & nous, nous faisons notre souverain bonheur d'une vie douce, molle & sensuelle. Il est né, il a vécu, & est mort pauvre, & a fait paroître un détachement & un mépris continuel des biens de la terre ; & nous les desirons & les recherchons avec empressement, pour les acquérir peut-être avec justice, ou au moins pour nous y attacher avec déréglement.

Pater dimitte illis non enim sciunt quid faciunt. *Luc.* 23.

Cùm adhuc peccatores essemus secundùm tempus Christus pro nobis mortuus est *Rom.* 5.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam. *Matth.* 16.

Vulpes foveas habent, & volucres cœli nidos, filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. *Matth.* 8.

Jesus Christ

Jesus-Christ ne s'est cherché en rien ; & nous nous cherchons en tout. Jesus-Christ proteste qu'il n'est point venu pour faire sa propre volonté, quoiqu'elle fût très-réglée & très-sainte ; mais pour faire celle de son Pere, & pousser son obéissance jusqu'à la mort de la Croix ; & nous, nous voulons toujours faire notre propre volonté, & ne nous assujettir à celle de nos Supérieurs, qu'autant qu'elle s'accommode à nos inclinations. Jesus-Christ proteste enfin, qu'il ne cherche ni ses intérêts ni sa propre gloire, mais uniquement celle de son Pere ; & nous, dans toutes nos actions, dans tous nos desseins, nous ne cherchons que notre intérêt, que notre propre gloire.

Christus non sibi placuit. Rom. 15.

Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me. Joanne. 6.

Factus obediens usque ad mortem. Philip. 2.

Non quæro gloriam meam. Joann. 12

Qu'il est peu de personnes que cette comparaison ne confonde, & qui ne reconnoissent en eux-mêmes, s'ils veulent être de bonne foi, & ne se point flatter, la différence ou plutôt l'opposition qu'il y a entr'eux & ce divin Original, dont ils ne remarquent presque aucun trait dans toute leur conduite. Qu'il en est donc peu qui soient les copies fidéles de ce divin Modéle ! Qu'il en est peu qui se puissent dire véritablement Chrétiens ! puisque c'est la ressemblance avec Jesus-Christ, qui

nous fait remplir & mériter ce nom; & qu'il en est donc peu qui marchent dans les voies du salut, puisqu'il n'y a que les véritables Chrétiens qui y puissent prétendre. Ce que l'Evangile nous dit du petit nombre des Elus est terrible; il paroît inconcevable à plusieurs; les Peres & les Docteurs vont chercher quantité de raisons pour nous en convaincre; ils nous en apportent plusieurs très-fortes & très-bonnes; mais il semble que rien ne nous rend cette vérité plus sensible & plus évidente, que le peu de conformité de vie, de mœurs, de sentimens & d'affections qu'ont la plûpart des Chrétiens avec la vie, les mœurs, les sentimens & les affections de Jesus-Christ; quoiqu'il soit de la Foi, qu'il n'y a point de salut à espérer sans cette conformité. Mais que dis-je, peu de conformité: peut-on voir une opposition plus grande, que celle qui se trouve entre la vie de la plupart des Chrétiens & celle de Jesus-Christ? de sorte que la régle la plus sûre pour connoître ce qu'a fait Jesus-Christ, & ce que doivent faire les Chrétiens, c'est de prendre tout le contrepied de ce qu'ils font. Et peut on voir une marque plus sensible, un caractère plus visible de réprobation, que cette opposition.

Hélas ! qu'il est à craindre que le Crucifix qu'on nous présentera un jour à l'heure de la mort, au lieu d'être le motif & l'objet de notre espérance & de notre confiance, ne devienne l'objet de notre frayeur, & peut-être de notre désespoir, & le sujet de notre condamnation, lorsque venant à nous comparer à ce divin Modéle, dont nous devons être les copies, si nous voulons être Chrétiens & prédestinés, bien loin de nous trouver semblables à Jesus-Christ crucifié, nous ne trouverons en nous, que des traits tout opposés, & une différence universelle de notre conduite avec la sienne, & par conséquent une marque trop visible de notre réprobation. Car enfin, la mort de Jesus-Christ nous sera inutile, si sa vie n'a été notre régle ; nous ne profiterons de ses mérites, si nous n'avons profité de ses exemples ; & il ne sera point notre Sauveur, s'il n'a été notre Modéle. Prévenons un aussi grand malheur. Faisons pendant notre vie, de Jesus-Christ crucifié l'objet de notre amour, & de notre imitation, afin qu'à la mort il ne soit point l'objet de notre désespoir ou de notre crainte. Ayons continuellement les yeux fixés sur ce divin Original pour en exprimer

en nous les traits. Faisons-en maintenant notre Modéle, afin qu'alors il soit notre Sauveur : & qu'après avoir été semblables à Jesus-Christ crucifié dans cette vie, nous soyons dans l'autre semblables à Jesus-Christ glorieux.

SECONDE PARTIE.

De la facilité de l'Imitation de Jesus-Christ, & des avantages qu'on y trouve en générale.

QUOIQUE l'exemple ait beaucoup de pouvoir sur l'esprit des hommes, quatre choses le rendent encore plus puissant. Premierement, la dignité de celui qui nous le donne ; si c'est un Grand, si c'est un Prince, cela nous fait passer par-dessus toutes les difficultés que nous trouvons à le suivre. Secondement, le rapport que peut avoir cette personne avec nous ; si c'est une personne qui nous touche de près, qui nous soit chere, qui nous soit aimable, nous ne trouvons pas de peine à l'imiter & à le suivre. En troisiéme lieu, le motif même qui l'engage à nous donner cet exemple ; car si l'exemple qu'il nous donne est un effet de son amour pour nous, nous nous faisons un plaisir de le suivre. En quatriéme

lieu, si pour nous animer encore davantage, en nous proposant son exemple, il nous propose en même-tems des conditions, qui nous sont infiniment avantageuses, alors notre intérêt se joignant à notre raison & à notre inclination, fait que cet exemple a quelque chose de si charmant pour nous, qu'il nous entraîne plutôt qu'il ne nous attire. Or, je trouve que ces quatre raisons conspirent à rendre l'exemple de Jesus-Christ puissant sur notre cœur, & sur notre esprit, & nous donnent par conséquent une très-grande facilité pour le suivre.

CHAPITRE I.

La dignité de Jesus-Christ, & la qualité de Roi qu'il a à notre égard, nous engage à le suivre.

L'EXEMPLE a un grand pouvoir sur nos esprits & sur nos cœurs pour les animer au bien ; sur nos esprits, en nous convainquant par une démonstration sensible, que nous le pouvons faire, puisque les autres, qui ne peuvent pas plus que nous, l'ont fait ; & sur nos cœurs, en nous persuadant que nous le devons faire, puisque d'autres l'ont fait, qui n'y étoient pas plus obli-

gés que nous. Mais si l'exemple en général a tant de pouvoir sur nous, s'il vient d'un Grand, d'un Roi, il a toute une autre force ; quelle impression ne doit donc pas faire sur nous l'exemple de Jesus-Christ, qui est véritablement notre Roi, mais un grand Roi, mais un bon Roi ?

C'est assez pour nous engager à suivre Jesus-Christ, de nous dire qu'il est notre Roi. Les sujets sont naturellement portés à suivre & à imiter leurs Rois, & par inclination & par devoir, & par un mouvement de l'amour-propre, & de cet orgueil si naturel à l'homme qui lui fait desirer d'être semblable aux Rois, qui sont les principes & les sources de la grandeur & de la gloire, persuadé qu'il devient par-là & grand, & glorieux. Montrons donc, pour nous engager à suivre & à imiter Jesus-Christ, qu'il est véritablement notre Roi.

Jesus-Christ est notre véritable & légitime Roi ; il le déclare lui-même à Pilate dans sa Passion même, lorsque ce Juge le pressoit de répondre à l'accusation des Juifs, qui l'accusoient de s'être voulu faire Roi. Etes-vous donc Roi, lui dit-il, *Rex es tu ?* & il lui répondit nettement : *Tu dixisti quia ego*

sum, oui je le suis véritablement; & ce Juge par une disposition admirable de la Providence, fut obligé de rendre malgré lui, & malgré l'opposition des Juifs ce témoignage à la vérité, par le titre même qu'il fit attacher sur la Croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum;* c'est pour cela que Saint Jean dit, *qu'il porte écrit sur sa robe & sur sa cuisse ce nom; le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs.*

Et habet in vestimento & in femore suo scriptum, Rex regum & Dominus dominantium. *Apoc.* 19.

La Royauté peut être fondée sur trois titres; la naissance, une juste conquête, & le choix libre des sujets : Jesus-Christ est notre Roi par tous ces trois titres.

Il est Roi par le droit de la naissance, puisque dès-là qu'il est Homme-Dieu, en vertu de l'union hypostatique, il est Roi du ciel & de la terre, & le Maître des Anges & des hommes. C'est pour cela qu'il dit par la bouche de son Prophete, qu'il a été établi par son Pere, Roi sur la sainte Montagne de Sion, & qu'il déclare lui-même que tout pouvoir lui a été donné dans le ciel & sur la terre; pouvoir qu'il avoit droit d'exercer en se faisant Roi de l'Univers; mais auquel il a renoncé par condescendance à notre foiblesse; parce qu'étant notre mo-

Ego autem constitutus sum ab eo super Sion montem sanctum ejus. *Psal.* 2.

Data est mihi omnis potestas in cœlo & in terra. *Matth.* 28.

déle, cet état de grandeur ne s'accordoit pas avec nos besoins : car venant pour guérir notre orgueil, il devoit paroître dans un état, où il pût par ses exemples nous inspirer l'amour de l'humiliation.

Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit in regnum filii dilecti onis sui. *Col.* 1.

Expolians principatus & potestates, traduxit confidenter palam triumphans illo in semetipso. *Col.* 2.

1. *Pet.* 2.

Act. 20.

Jesus-Christ est notre Roi par droit de conquête, puisque comme assure l'Apôtre: *Il nous a délivrés de la puissance des ténébres, & de la tyrannie du démon, pour regner lui-même sur nous par son amour ; & après avoir vaincu & désarmé les Puissances & les Principautés, c'est-à-dire, les démons, il les a menés en triomphe, nous faisant nous-mêmes triompher avec lui.* C'est pour cela que l'Apôtre S. Pierre appelle les Chrétiens un peuple de conquête, *populus acquisitionis*; mais d'une conquête qui doit être bien chere à Jesus-Christ, puisqu'elle lui a coûté tout son sang, *quam acquisivit sanguine suo.*

Enfin, Jesus-Christ est Roi, par le choix que nous en avons fait dans le Baptême, & par la fidélité inviolable que nous lui avons promise alors, en nous engageant autentiquement à renoncer à tous ses ennemis, c'est-à-dire, au démon, au monde & à la chair, à leur déclarer une guerre mortelle, en combattant généreusement jusqu'au

dernier soupir, sous les enseignes de Jesus-Christ, que nous reconnoissons pour notre véritable Roi. C'est-là à quoi ceux qui nous ont tenus sur les fonts du Baptême, nous ont engagés ; c'est ce que nous avons dû ratifier dès le moment que nous avons eu l'usage de la raison, dont nous avons dû consacrer les prémices en rendant nos hommages à ce divin Roi. Nous avons donc choisi Jesus-Christ pour notre Roi dans le Baptême ; mais nous n'avons pas lieu de nous repentir de ce choix ; puisque nous nous sommes engagés au service d'un Roi qui est également grand & bon.

Il est grand en tant qu'Homme, puisque la plénitude de la divinité habite corporellement en lui, comme parle l'Apôtre, puisqu'il renferme toutes les grandeurs & les perfections créées, soit naturelles, soit surnaturelles, soit materielles, soit spirituelles, & qu'il trouve même le moyen d'accorder en sa personne celles qui paroissent les plus difficiles à accorder, c'est-à-dire, la majesté avec la douceur, la modestie avec la beauté, la grandeur avec l'affabilité, la générosité avec la tendresse, un pouvoir absolu avec une condescendance admirable ; puisqu'enfin il posse-

de toutes les vertus, & Morales & Chrétiennes, dans un éminent dégré; toutes les qualités surnaturelles acquises & infuses, tous les titres les plus excellens, tous les trésors de la science & de la sagesse de Dieu, enfin la plénitude des graces, de sorte que nous n'en avons pas une seule qui ne vienne de lui. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.*

Joan. 1. Il est grand en tant que Dieu, puisqu'il est infiniment puissant, infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon, infiniment beau, infiniment riche, infiniment libéral, immense, éternel, indépendant, & de qui tout dépend, souverainement heureux, & toujours suffisant à lui-même. Hé bien! en vérité, n'avons-nous pas dans Jesus-Christ un grand Roi, & devons-nous avoir honte de le suivre, ou plutôt n'y devons-nous pas mettre toute notre gloire? *Magna est gloria sequi Dominum.*

Mais on doit ajouter que notre Roi n'est pas moins bon que grand: car enfin, il n'accable point de tributs ses sujets, comme font souvent les autres Rois; mais de bienfaits: il ne les dépouille point pour s'enrichir, mais il se dépouille lui-même de tous ses biens

pour les en combler : il ne cimente point son Trône du sang de ses sujets ; mais il verse lui même le sien pour eux : il ne leur impose que des loix très-douces, & très-justes, ausquelles il se soumet lui-même le premier, & leur en apprend l'observation par son exemple. Il ne laisse pas la moindre action sans récompense ; pas même un verre d'eau donné pour son amour. Il nous tient compte même de nos bons desirs & de nos bonnes intentions, & sans considérer quel en est le succès, il n'a égard qu'à la bonne volonté qu'il connoît, & qui tient lieu de tout auprès de lui. Mais ce qui nous doit plus animer, c'est que comme son régne n'aura point de fin & qu'il est éternel : *Et regni ejus non erit finis*, ses récompenses aussi seront éternelles. Hé bien ! en vérité, n'avons nous pas un grand Roi & un bon Roi ? quel honneur pour nous de servir un si grand Maître ! mais quelle honte pour nous, si nous faisons difficulté de le suivre ! Quel bonheur de servir un si bon Maître ! mais quel malheur pour nous, si nous nous privons nous mêmes des avantages qu'on trouve à le suivre !

Qui cùm dives esset, propter vos egenus factus est ut illius inopia divites essetis. 2. Cor. 8.

Luc. 2.

Si les Sujets suivent avec tant d'ardeur leurs Rois à la guerre, quoiqu'ils

soient bien éloignés d'avoir toutes ces qualités admirables, que nous trouvons dans Jesus-Christ notre véritable Roi, quoiqu'ils en ayent même souvent de si opposées, quoiqu'il faille pour cela exposer leurs biens, leur repos, leur santé, leur vie, & souvent leur ame & leur éternité, quoique les récompenses qu'ils en espérent soient si peu considérables & si incertaines; n'est-il pas étrange, que des Chrétiens qui reconnoissent Jesus-Christ pour leur Roi, & pour un Roi aussi grand & aussi bon, que nous l'avons montré, trouvent tant de difficulté à le suivre, quoiqu'en le suivant ils se procurent à eux-mêmes tant de biens, qu'ils assurent par-là leur repos, leur vie & leur bonheur pour une éternité? Peut-on voir ou un aveuglement plus déplorable, ou une lâcheté moins pardonnable; En effet, si un Roi dans la guerre va lui-même à la tranchée, s'il expose sa personne en quelque occasion, quelque périlleuse qu'elle soit; il n'est point de soldat, ni d'officier assez lâche, pour refuser de le suivre dans cette occasion. S'il s'abaisse à quelque fonction qui convienne plus à un soldat qu'à un Roi; comme à fouir la terre, à porter des fascines; quelque

basse que paroisse cette action, il n'est ni grand Seigneur, ni Prince, qui croye s'abaisser en la faisant, dès-là que le Roi lui en donne l'exemple. En vérité avons-nous de la foi, nous qui nous disons Chrétiens? Quoi, un Roi de la terre qui n'est après tout aussi bien que nous, que le sujet de ce grand Roi notre Seigneur Jesus-Christ, qui n'est comparé à lui, qu'un ver de terre, qu'un néant, sera capable d'ôter la peine & la bassesse qui paroît à de certaines actions, & de les rendre & faciles & glorieuses; & l'exemple de Jesus-Christ que nous reconnoissons pour notre Roi & pour notre Dieu, n'aura pas le même pouvoir sur nous; cela se peut-il comprendre? Ah! mon Sauveur & mon Roi, ne permettez pas que je sois ou assez lâche, ou assez aveugle, pour me faire un sujet de peine ou de honte, de vous suivre dans toutes les actions de votre vie, quelque basses & quelque difficiles qu'elles paroissent; mais faites au contraire, que dès là que vous m'en avez donné l'exemple, je fasse tout mon bonheur, & toute ma gloire de les imiter.



CHAPITRE II.

Les rapports que Jésus-Christ a avec nous, nous engageant à l'aimer, nous engagent aussi à le suivre.

SI la dignité de celui qui nous donne l'exemple, nous fait passer par-dessus toutes les difficultés que nous trouvons à le suivre, je dis que les rapports d'amour & de tendresse qu'il peut avoir avec nous, & qui nous le rendent aimable, nous empêchent même de trouver de la difficulté à le suivre, & à imiter ses exemples. En effet, dès là que nous aimons une personne, nous n'avons point de peine, nous avons même un penchant secret qui nous porte à l'imiter, & à nous rendre semblables à elle; ainsi les enfans imitent naturellement leurs peres & leurs meres, & les personnes qui s'aiment tendrement, prennent sans y penser toutes les manieres de ceux qu'ils aiment; d'où est venu cette maxime si commune dans la morale que l'amour suppose de la ressemblance, ou la fait: soit que l'amour naisse de la sympathie, & que cette sympathie ne soit autre chose

que la ressemblance qui se trouve entre deux personnes, ou au moins qu'elle nous donne un grand penchant pour l'acquérir. Pour quelque raison que ce soit, il est certain que bien loin d'avoir de la peine à imiter dans les choses même les plus difficiles, les personnes qui nous paroissent aimables, & qu'effectivement nous aimons, nous y avons tous une inclination naturelle.

Pouvons-nous donc avoir de la peine à imiter Jesus-Christ, qui nous doit être infiniment cher, puisqu'il renferme en lui toutes les qualités qui peuvent nous rendre une personne aimable ; puisqu'il a tous les rapports avec nous, qui sont capables de nous engager à l'aimer. Il est notre Créateur, notre Sauveur, notre Pere, notre Frere, l'Epoux de nos ames, notre Pasteur, notre Médecin ; une créature peut-elle trouver de la peine à aimer & à imiter son créateur, qui la tirée du néant, pour la former à son Image, à imiter son Sauveur ; mais un Sauveur qui l'a délivré de tant de maux, & qui lui a procuré tant de biens ? Un Fils, son Pere ; mais un Pere qui est le plus tendre & le meilleur de tous les Peres ? Un Frere doit-il trouver de la peine à aimer & à suivre son Frere ;

maison Frere qui ne vient point pour partager & diminuer l'héritage que nous attendons du Pere céleste ; mais pour nous transporter tous ses droits ? Une épouse son Epoux ; mais un Epoux qui ne lui donne rien moins pour dot qu'un Royaume éternel ? Une Brebis doit-elle avoir de la peine à aimer & à suivre son Pasteur ; mais un Pasteur qui après l'avoir conduite dans des pâturages abondans, la nourrit encore de sa propre chair ? Enfin, un maladé peut-il ne pas aimer, & ne pas s'abandonner à la conduite d'un Médecin qui le délivre de la mort, & lui rend la vie, en lui faisant un reméde de son propre Sang ? Et pouvons-nous donc nous défendre d'aimer, & ensuite d'imiter Jesus-Christ, qui a tous ces rapports si tendres & si aimables avec nous, qui en remplit si parfaitement tous les devoirs, & qui nous dit d'une maniere si tendre & si engageante : Vous tous qui faites profession de me servir, suivez-moi, imitez-moi. *Qui mihi ministrat, me sequatur.* Pouvez-vous vous dispenser de m'aimer, moi qui ai voulu avoir avec vous les rapports les plus aimables & les plus tendres ? Mais pouvez-vous avoir de la peine à me suivre, si vous m'aimez ? Et cette peine

Joann. 12.

que vous y trouvez, cette difficulté que vous en faites, n'est-elle pas une preuve convainquante que vous n'avez point d'amour pour moi ? L'amour que j'ai eu pour vous, m'a obligé de me rendre semblable à vous, quoiqu'il m'en dût tant coûter, quoiqu'il fallût pour cela si fort m'abaisser, me dépouiller de ma majesté & de ma gloire, pour me revêtir de vos foiblesses & de vos miseres ? Et l'amour que vous devez avoir pour moi, ne vous obligera pas à travailler à vous rendre semblables à moi, quoique par-là, vous vous procuriez toutes sortes d'avantages, que vous entriez par-là dans la participation de toutes mes grandeurs & de tous mes biens ; qu'enfin vous y trouviez & votre gloire, & votre souverain bonheur ! Comment pouvons-nous répondre à des raisons aussi fortes, & à des reproches aussi justes, sinon par un humble aveu de notre injustice & de notre ingratitude, par notre confusion, & notre douleur sur une telle conduite, & par une résolution également forte & sincère de la réparer, en faisant tous nos efforts pour nous attacher à Jesus-Christ, & pour le suivre avec tant de fermeté & tant de constance, que rien ne soit capable de nous

en détourner. Mais, Seigneur, tous nos efforts seront inutiles, si vous-même ne les secondez, & tous les exemples de vos vertus, frapperont inutilement mes yeux, si vos graces ne m'animent & ne m'aident moi même à vous suivre.

CHAPITRE III.

L'amour qui engage Jesus-Christ à nous donner ses exemples, est un puissant motif pour nous engager à les suivre.

SI la dignité de Jesus-Christ & la qualité de Roi qu'il porte, nous doit faire passer par-dessus les peines & les difficultés qu'il y a à le suivre; si les rapports aimables & tendres qu'il a voulu avoir avec nous, nous empêchent de trouver de la peine à le suivre, & à imiter ses exemples; la bonté que Jesus-Christ a fait éclater en ne nous donnant ces exemples, que par l'effet d'un amour très-sincere & très tendre pour nous, nous doivent faire même trouver de la douceur & du plaisir à les suivre. C'est le seul amour que Jesus-Christ a pour nous, qui l'a engagé à

nous donner ces exemples admirables d'humilité, de patience, de mortification, de pauvreté & d'obéissance; c'est le seul amour qu'il a pour nous, qui l'a engagé à embrasser les croix, les souffrances & les humiliations: tout cela ne lui étoit point nécessaire; tout cela ne lui convenoit point. C'étoient des remedes aux infirmités de notre ame: Jesus-Christ étant parfaitement sain & exempt de toutes ces infirmités, il n'avoit pas besoin de ces remedes. C'étoient des peines dues à nos péchés: Jesus-Christ étant innocent, étant le Saint des Saints, il ne méritoit point ces peines. C'étoient des préservatifs contre le péché: Jesus-Christ étant impeccable ils lui étoient entiérement inutiles, ils ne lui convenoient point. Les richesses, les plaisirs, les honneurs étoient faits pour lui, & il devoit naturellement naître & vivre dans le bonheur & dans la gloire.

Mais pour nous, nous étions infirmes & mortellement malades, & ainsi nous avions besoin de remedes; nous étions coupables, & ainsi il n'y avoit point de peines que nous ne méritassions; nous étions foibles, & entraînés par le penchant de notre nature corrompue à toutes sortes de maux;

nous avions donc besoin de puissans préservatifs pour nous fortifier, & nous défendre du mal où notre inclination nous portoit avec tant de violence : mais nous, tout malades que nous étions, nous n'avions pas le courage de prendre les remedes qu'on nous présentoit, quelque salutaires qu'ils fussent; parce qu'ils nous paroissoient trop amers. Tout coupables que nous étions, nous faisions difficulté de nous soumettre aux justes peines que nous avions si souvent méritées, parce qu'elles nous sembloient trop rudes. Tout foibles que nous étions, nous ne pouvions nous résoudre à prévenir les maux, où le penchant de notre nature corrompue nous entraînoit, en nous servant des puissans préservatifs qu'on nous offroit; parce qu'ils n'accommodoient pas notre délicatesse. Qu'a donc fait Jesus-Christ notre Sauveur & notre modéle? Quoiqu'il fut très-sain, il a voulu prendre les remedes dont nous avions besoin, afin d'en ôter toute l'amertume par son exemple, ou au moins afin de nous obliger à ne nous en pas rebuter. Quoiqu'il fût innocent, quoiqu'il fût la sainteté même, il s'est soumis aux plus grandes peines qu'on puisse imposer aux plus criminels, afin

de nous engager par-là, à nous soumettre aux peines légères, que la miséricorde de Dieu, bien plus que la Justice nous impose, au lieu des peines infinies & éternelles que nous avions méritées. Enfin, quoiqu'il fût impeccable, il a voulu prendre des préservatifs, qui outre qu'ils étoient indignes de lui, lui étoient encore fort inutiles, afin de nous obliger par son exemple à nous en servir, nous à qui notre foiblesse & notre corruption les rendoient non-seulement utiles, mais encore nécessaires.

Jesus-Christ en a usé à-peu-près comme une bonne mere, qui voyant un enfant qu'elle aime tendrement, n'a pas assez de courage pour prendre un reméde qui lui est nécessaire, parce qu'il lui paroît trop amer; elle y goûte la premiere, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, ou pour détromper, ou pour encourager cet enfant si cher, & l'engager à prendre ce reméde dont il a besoin. Ainsi le calice des souffrances & des humiliations nous étoit nécessaire; mais nous également, lâches & délicats, nous ne pouvions nous résoudre à le boire, & son amertume avoit bien plus de force pour nous rebuter, que notre besoin n'en avoit pour

nous engager à le prendre. Qu'a fait le Sauveur pour nous obliger par son exemple à le boire ; quoiqu'il n'eût point besoin de ce calice pour lui, quoiqu'il fût même très-indigne de lui, il l'a avalé jusqu'à la lie, & en l'avalant le premier, il en a ôté toute l'amertume; ou s'il en reste encore un peu, l'amour que nous devons avoir pour Jesus-Christ doit beaucoup l'adoucir. Car en vérité n'est-il pas étrange que l'amour que Jesus-Christ a eu pour nous, lui ait fait embrasser la Croix, les souffrances & les humiliations, quoiqu'il n'en eût point besoin, quoiqu'elles ne lui convinssent point, quoique l'union hypostatique & la vision béatifique l'en rendissent incapable, & qu'il fallût un grand & continuel miracle pour l'en rendre capable ? n'est il pas étrange, dis-je, que l'amour que Jesus-Christ a eu pour nous, l'ait obligé à faire tout cela, & que l'amour que nous devons avoir pour Jesus-Christ, ne nous engage pas, pour suivre son exemple, pour nous rendre semblables à lui, d'embrasser, sinon avec joie, comme il a fait, au moins avec courage, la Croix, les souffrances & les humiliations, qui non seulement nous sont utiles, mais même nécessaires ?

Il faut avouer que quand nous regardons la Croix toute seule, la nature s'allarme, les sens s'effraient, la raison même se révolte; mais quand nous venons à penser que Jesus-Christ a porté la Croix devant nous, qu'il l'a portée pour nous, que nous la portons après lui, que nous la portons pour lui, si nous sommes un peu touchés de son amour, alors la nature, les sens & la raison cessent de s'allarmer, & commencent à trouver même des charmes dans des objets qui leur avoient paru si terribles. C'est cette pensée qui a soutenu & animé tous les Saints dans les plus grandes souffrances, c'est ce qui faisoit qu'un S. André soupiroit après la croix, avec les ardeurs d'un amant passionné; qu'un saint Ignace de Loyola assuroit qu'un homme qui étoit touché de l'amour de Jesus Christ, & animé de son esprit, souhaitoit les croix & les humiliations avec plus d'empressement, que les amateurs du monde ne souhaitent la gloire & les plaisirs, parce qu'elles le mettoient dans un état de conformité avec Jesus-Christ; que saint Xavier protestoit qu'une vie sans croix, étoit la plus rude de toutes les croix à un homme qui aimoit sincérement notre Seigneur Jesus-Christ, & qu'enfin

sainte Thérese disoit souvent que dans l'impatience où elle étoit de voir & de posseder son Dieu, rien ne lui rendoit la vie supportable, que le bonheur qu'elle lui procuroit de souffrir quelque chose pour un Dieu qui avoit tant souffert pour elle, & de se rendre semblable à lui. Voilà ce qu'on pense, voilà ce qu'on sent quand on aime beaucoup Jesus-Christ, & quand on a d'autres sentimens, ou on ne l'aime pas, ou on l'aime peu.

Nous devons nous servir de cette pensée pour nous encourager, & pour nous exciter à embrasser, ou au moins à accepter les humiliations & les souffrances. Il faut que chacun de nous se dise à lui-même pour s'animer : Quoi! l'amour que Jesus-Christ a eu pour moi, l'a engagé à me donner de si beaux exemples d'humilité & de mortification, quoiqu'ils lui convinssent si peu, parce qu'ils m'étoient nécessaires; & l'amour que je dois avoir pour Jesus-Christ, la reconnoissance à laquelle m'engage une condescendance si admirable, ne seront pas capables de m'obliger à suivre les exemples de ses vertus, qui sont les effets de son amour pour moi, qui me conviennent si fort, & qui sont pour moi d'une nécessité absolue.

absolue. Nous lisons dans la vie de Venceslas Duc de Boheme, qu'allant visiter pendant la nuit une Eglise assez éloignée dans un tems froid, & marchant à pieds nuds au milieu des neiges, un de ses Officiers qui le suivoit, étant saisi de froid, se trouva dans l'impuissance de marcher pour le suivre : *Marche, lui dit ce fervent & généreux Prince, sur les traces que j'ai imprimées sur la neige, & tu n'auras plus de peine à me suivre.* Ce qu'il n'eut pas plutôt fait, que par un miracle surprenant, il sentit en même tems la chaleur & la vigueur se répandre dans toutes les parties de son corps, qui le mit en état de suivre son Prince sans peine. Aussi quand une malheureuse tiédeur, & peut-être un froid mortel, s'emparera de notre cœur pour nous empêcher d'entrer & de marcher dans la voie étroite, pensons que c'est sur les traces de Jesus-Christ que nous y marchons, qu'elles y sont marquées par son amour, & cette seule pensée sera capable de dissiper cette mortelle froideur, & de nous inspirer en même-tems de la vigueur & de la chaleur pour le suivre.

CHAPITRE IV.

Les conditions avantageuses que Jesus-Christ nous propose, nous engagent à le suivre.

POUR concevoir la force de ce motif, & entrer dans la pensée de saint Ignace, il faut rappeller dans son esprit une espéce de parabole dont il se sert dans le Livre de ses exercices, pour animer tous les Chrétiens à suivre Jesus-Christ. Représentez-vous donc, selon la pensée de ce Saint, un Roi sage, vaillant, heureux, riche & libéral, qui poussé d'un juste desir d'abattre l'orgueil, & de repousser les entreprises également injustes & violentes des ennemis de son Etat, & de mettre ses sujets à couvert de leur invasion, assemble tous ses sujets capables de seconder ses desseins, pour les inviter à le suivre dans une guerre aussi juste. Imaginez-vous que pour les engager plus fortement à le suivre, il leur propose des conditions, qui non seulement sont très-justes & très-faciles, mais encore qui leur sont infiniment avantageuses. La premiére est, qu'il ne veut pas qu'aucun

de ses sujets soit moins bien traité que lui, mais qu'au contraire leur cédant toujours le meilleur, il prendra le pire pour lui. La seconde est, qu'il ne prétend point qu'ils aillent au combat, ni qu'ils s'engagent dans aucune occasion, s'ils ne le voyent marcher le premier à leur tête. La troisiéme est, qu'il s'offre de fournir à tous les frais de la guerre, ne demandant d'eux que leur personne, un peu de bonne volonté & de courage. La quatriéme est, qu'il prend sur lui le succès du combat, leur répondant de la victoire, pourvu seulement qu'ils veuillent combattre. La cinquiéme enfin est, que se réservant la seule gloire de la victoire, il leur en laisse tous les fruits & tous les avantages, promettant à un chacun des récompenses, qui non-seulement surpassent ses attentes, mais même ses desirs. En est-il quelqu'un qui refusât de suivre son Roi à des conditions si avantageuses ? & s'il s'en trouvoit, ne passeroit-il pas non-seulement pour le plus lâche, mais encore pour le plus insensé des hommes ? Hélas, on suit tous les jours des Rois à des conditions bien différentes! quoiqu'il faille souvent pour cela ruiner sa fortune par des dépenses excessives, & sa santé par des travaux

immoderés, exposer sa vie, & n'avoir souvent pour toute récompense qu'une mort violente. Et que ne feroit-on donc pas, si on proposoit des conditions qui eussent au moins quelques rapport à celles-ci ? Ce sont pourtant là les conditions que Jesus-Christ notre véritable Roi nous propose pour nous engager à le suivre.

Pour le bien comprendre, & entrer dans le sens de la parabole ou de la comparaison de saint Ignace, il faut nous persuader que Jesus-Christ est ce Roi si grand, si bon, si aimable & si parfait, qui est venu du Ciel en terre, pour faire la guerre à ses ennemis & aux nôtres ; c'est-à-dire au démon & au monde, & pour établir sur la ruine de ces cruels ennemis, la gloire de son Pere qu'ils ont si indignement violée. Ce grand Roi nous invite à le suivre dans une entreprise si juste, si sainte & si glorieuse, & nous propose pour nous y engager les mêmes conditions que nous avons marquées dans la parabole.

Premiérement, Jesus-Christ non-seulement ne veut pas que ceux qui s'engagent à le suivre soient moins bien traités que lui ; mais prenant ce qu'il y a de plus incommode & de plus rude pour lui, il leur laisse ce qui est de plus

commode & de plus doux. En effet, considérez la vie la plus abjecte, la plus pauvre & la plus rude du plus austère Solitaire, & vous trouverez qu'elle ne peut être comparée avec celle de Jesus-Christ. Sa pauvreté peut-elle entrer en comparaison avec celle du Sauveur dans la crêche & sur la croix? Son abjection a-t-elle rien qui approche des humiliations de la vie cachée de Jesus-Christ, & des ignominies de sa Passion? Ses austérités égalent-elles celles de la pénitence du Sauveur, pendant les quarante jours qu'il fut dans le désert, & les fatigues de sa vie Apostolique, jointes à tous les besoins que devoit souffrir un homme qui n'avoit ni fond pour sa subsistance, ni même aucun lieu qui fût à lui pour se retirer? Ce qui fit dire au Fils de Dieu, *que les renards avoient leurs tanieres, & les oiseaux leurs nids, mais que le Fils de l'Homme n'avoit pas où reposer sa tête.*

Vulpes foveas habent & volucres cœli nidos, Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. *Mat.* 8.

Secondement, Jesus-Christ ne prétend pas que nous nous engagions dans aucune occasion, si nous ne le voyons lui-même marcher à notre tête. En effet, si Jesus-Christ demande de nous quelque action de vertu, dont il ne nous ait pas donné l'exemple dans une matière plus difficile, il nous dispense

de l'obligation de le ſuivre. Il nous invite à porter la croix après lui, à nous renoncer nous-mêmes, à nous faire violence, à ſouffrir nos maux avec patience, à nous humilier, à pardonner les injures, à aimer nos ennemis. Ne nous a-t-il pas donné des exemples héroïques là-deſſus, & dans des ſujets incomparablement plus difficiles que ceux qu'il exige de nous ? S'il nous invite à porter la croix après lui, celles qu'il nous impoſe approchent-elles de la peſenteur de la ſienne ? S'il nous invite à renoncer à nous mêmes, c'eſt-à-dire à nos inclinations déréglées, eſt-ce trop nous demander que d'exiger de nous que nous nous faſſions violence pour réſiſter à des paſſions criminelles, pendant qu'il réſiſte à ſes inclinations, quelque juſtes & quelque réglées qu'elles fuſſent, juſqu'à en ſuer du ſang ? Aurons-nous jamais des occaſions de pratiquer la patience, ſemblables à celles qu'il a eues dans ſa Paſſion ? Et toutes les humiliations auxquelles il veut que nous nous ſoumettions, auront-elles jamais aucune proportion avec les humiliations & les ignominies de la croix ? S'il nous oblige de pardonner les injures, quelque grandes qu'elles ſoient, approcheront-elles jamais de

celles qu'il a pardonnées à ses ennemis? Quelque injustes à notre égard que soient nos ennemis, pouvons-nous nous dispenser de les aimer, après que le Sauveur a aimé ses propres bourreaux, jusqu'à prier & mourir pour eux? Et ainsi vous voyez que le Sauveur n'exige rien de nous dont il ne nous ait donné des exemples dans des choses plus rudes & plus difficiles.

Troisiémement, quand on suit les Rois dans la guerre, il faut fournir aux frais, & pour cela dépenser son bien, & souvent ruiner une fortune bien établie dans la vue d'une fortune qui n'est que dans l'espérance, & qui peut-être ne viendra jamais. Mais Jesus-Christ notre divin Roi, veut nous fournir à tous les frais de cette guerre spirituelle, à laquelle il nous invite; pour cela il nous offre & nous donne sa grace, sans laquelle nous ne pouvons rien, mais avec laquelle nous pouvons tout. Nous ne devons point craindre qu'elle nous manque, cette grace, il est engagé par sa parole à nous la donner. Et ainsi étant fidéle, comme dit l'Apôtre, nous ne devons point craindre qu'il ne garde pas sa parole. Tout ce qu'il nous demande, c'est un peu de bonne volonté pour correspondre à la grace; encore

contribue-t-il beaucoup à cette bonne volonté, puisque nous ne pouvons l'avoir, s'il ne nous prévient par sa grace; il ne nous demande donc que notre consentement, & la fidélité à ses graces, qu'il multipliera à proportion de cette fidélité.

Quatriémement, Jesus Christ nous répond de la victoire dans cette guerre, pourvu seulement que nous voulions combattre. Dans la guerre qu'on fait sous la conduite des Rois de la terre; quelque brave qu'on soit, quelque vaillamment qu'on ait combattu, on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu & d'y périr; mais dans cette guerre spirituelle, il suffit de combattre & de résister pour vaincre; car tant qu'on combat, tant qu'on résiste, on n'est jamais vaincu, & on est victorieux quand on n'est point vaincu. Quelque redoutables que soient nos ennemis, ils ne peuvent après tout jamais emporter notre cœur par violence, & il est toujours invincible quand il ne veut pas être vaincu. Ainsi le plus foible homme du monde, disoit S. Antoine, armé du signe de la croix & de la confiance en Dieu, & soutenu par sa grace, peut affronter & surmonter toutes les puissances de l'enfer. On n'est donc jamais vaincu tant

qu'on combat; mais auſſi il faut combattre, & on ne doit pas prétendre de vaincre ſans combattre, ni de triompher ſans vaincre; & c'eſt ce qu'il ſemble que la plupart voudroient, par une lâcheté auſſi pitoyable qu'elle eſt injuſte.

Enfin, Jeſus-Chriſt nous promet à tous pour récompenſe de nos combats, pour fruit de notre victoire, un Royaume, mais quel Royaume? un Royaume qui n'aura point de fin; un Royaume éternel, qui le faiſant régner ſur nous, nous fera entrer dans la participation de ſon bonheur & de tous ſes biens. Hé bien! oſérions-nous refuſer de ſuivre notre divin Roi, à des conditions ſi avantageuſes, & le pourrions-nous ſans trahir nos propres intérêts, ſans nous couvrir de honte, & ſans paſſer en même-tems pour les plus ingrats, pour les plus lâches & les plus inſenſés de tous les hommes? Mais hélas, mon Sauveur! vous tâcherez en vain de nous engager par des conditions ſi avantageuſes à vous ſuivre, ſi en même-tems que vous les propoſez à notre eſprit, vous n'attirez notre cœur par la force de votre grace. *Trahe me poſt te & curremus.* Cant. 1.



LIVRE SECOND.

De la pratique de l'Imitation de Jesus-Christ.

APRÈS avoir montré dans le premier Livre la nécessité que nous avons d'imiter Jesus-Christ, & les avantages que nous trouvons dans son Imitation : il faut maintenant montrer dans ce second Livre, comment il le faut imiter, en enseignant la pratique de cette Imitation : car il serviroit peu de connoître nos obligations, si cette connoissance ne nous engageoit à les remplir, & la considération des avantages que nous trouvons à imiter Jesus-Christ, non seulement seroit inutile, si elle ne nous portoit à nous procurer ces avantages ; mais même elle nous deviendroit funeste, puisqu'elle nous rendroit d'autant plus inexcusables devant Dieu, que connoissant parfaitement la nécessité & les avantages de l'imitation de Jesus-Christ, nous ne laisserions pas d'en négliger la pratique. Ce sera donc la pratique de cette Imitation, qui sera la matière de ce second Livre, où nous montrerons deux choses. Premié-

rement, les dispositions qu'il faut apporter pour reussir dans le dessein qu'on a formé d'imiter Jesus-Christ. En second lieu, les différens degrés de cette Imitation, & la méthode qu'il y faut observer.

PREMIÉRE PARTIE.

Des dispositions qu'il faut apporter pour réussir dans le dessein qu'on a formé d'imiter Jesus-Christ.

IL est difficile qu'une personne qui a bien pénétré les raisons que nous avons apportées dans le premier Livre, pour montrer la nécessité & les avantages de l'imitation de Jesus-Christ, n'en soit fortement persuadée; & il est difficile qu'elle en soit fortement persuadée, qu'en même-tems elle ne soit touchée d'un desir sincère & efficace de s'appliquer à cette Imitation, & qu'elle n'en forme le dessein. C'est pour l'aider que nous montrerons dans cette premiére partie les dispositions qu'il faut apporter pour réussir dans ce dessein. Nous les réduirons à deux; à la connoissance & à l'amour. Il faut donc

premiérement commencer par s'appliquer à acquérir une connoiſſance parfaite de ce qui regarde la Perſonne & la Vie de notre Seigneur Jesus-Chriſt, & en ſecond lieu s'adonner enſuite avec un ſoin particulier à acquérir ſon amour.

CHAPITRE I.

Premiére diſpoſition pour réuſſir dans le deſſein d'imiter notre Seigneur Jeſus-Chriſt, s'appliquant à acquérir une connoiſſance exacte & parfaite de ce qui regarde ſa Perſonne & ſa vie.

UNE perſonne qui eſt touchée d'un deſir ſincère d'imiter notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & de ſe faire la copie de ce divin modéle, doit commencer par s'appliquer à acquérir une connoiſſance parfaite de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire qui ne ſoit ni confuſe ni ſuperficielle, ni générale, ni ſtérile, mais qui ſoit claire, diſtincte, intime & affectueuſe. C'eſt ce que S. Paul appelloit, ſçavoir Jeſus-Chriſt, lorſqu'il diſoit, *qu'il ne faiſoit profeſſion de ſçavoir autre choſe que Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt*

Non enim judicavi me ſcire aliquid inter vos niſi Jeſum Chriſtum, & hunc Crucifixum. 1. Cor. 2.

UtDeusDo-

crucifié. Et il vouloit que cette ſcience fût l'objet principal du deſir, & de l'étude des Chrétiens. C'eſt pour cela qu'il demandoit pour eux, que Dieu leur donnât *l'eſprit de la véritable Sageſſe, qui conſiſte à connoître Jeſus-Chriſt, & qu'il éclairât les yeux de leur cœur, afin de leur faire connoître quelle eſt l'eſpérance à laquelle il les appelle, & quelles ſont les richeſſes, & la gloire de l'heritage qu'il promet aux Saints, & quelle eſt la grandeur du pouvoir ſuprême qu'il exerce ſur ceux qui croient en lui;* c'eſt pour cela qu'il témoigne ſouhaiter, *que Jeſus-Chriſt demeure en nous, & nous ſoit toujours préſent par une vive foi, & une connoiſſance affectueuſe.* Mais pour connoître & ſçavoir Jeſus-Chriſt, il faut l'apprendre, car on n'eſt point maître dans cette divine ſcience devant que d'y être diſciple. C'eſt ce que nous marque encore S. Paul, lorſque parlant aux fidéles d'Epheſe, il leur dit, *que ce n'eſt pas ainſi qu'ils doivent avoir appris Jeſus-Chriſt, ſi pourtant ils ont été aſſez heureux de l'apprendre, & de profiter des enſeignemens qu'il leur a donnés là-deſſus.* Mais pour apprendre Jeſus-Chriſt, il faut continuellement l'étudier, & c'eſt pour cela que S. Paul

mini noſtri Jeſu Chriſti; Pater gloriæ, det vobis Spiritum ſapientiæ & revelationis in agnitione ejus, illuminatos oculos cordis veſtri ut ſciatis quæ ſit ſpes vocationis ejus, & quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in Sanctis, 1. *Eph.*

Ut det vobis Chriſtum habitare per fidem in cordibus veſtris. *Epheſ.* 3.

Vos autem non ita didiciſtis Chriſtum, ſi tamen illum audiſtis & in ipſo edocti eſtis. *Eph.* 4.

Aspicientes in auctorem fidei & consummatorem Jesum. Hebr. 12.

nous exhorte *d'avoir toujours devant les yeux, & de regarder continuellement Jesus-Christ comme l'auteur & le consommateur de notre foi.* Pour l'étudier, il faut en faire le sujet le plus ordinaire de nos pensées & de nos méditations, selon le conseil de ce saint homme, qui nous exhorte à faire de la vie de Jesus-Christ notre principale étude. *Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu Christi meditari*; mais il faut l'étudier avec soin, avec ardeur, & avec constance.

Imit. Christi l. 1. c. 1.

Il faut pour cela lire avec une exactitude particulière l'Evangile, mais sur tout celui de saint Jean, & les Epîtres de saint Paul; c'est-là qu'on peut puiser plus que par-tout ailleurs cette divine science, qu'on peut apprendre Jesus-Christ, & prendre son esprit. Il faut ensuite y remarquer quatre choses, & les méditer à loisir. Premiérement la Doctrine & les Maximes de Jesus-Christ; mais il faut que cette méditation ne soit ni superficielle, ni séche, & spéculative, mais vive, pénétrante, & affectueuse, & qui nous fasse en même-tems, & approfondir ces vérités & les goûter. Il faut en second lieu méditer les mystères. Mais il faut remarquer qu'on peut considérer deux choses

dans chaque mystère : le corps & l'extérieur du mystère ; l'esprit & l'intérieur du mystère. Le corps & l'extérieur du mystère comprend les actions mêmes qui se passent dans le mystère, les circonstances du tems, du lieu, & des personnes qui s'y rencontrent : l'intérieur & l'esprit du mystère renferme ce qui se passe dans l'ame, dans l'esprit & dans le cœur de notre Seigneur ; on le peut réduire à trois choses, aux pensées & aux intentions qui le font agir, aux affections qu'il y conçoit, & aux vertus qu'il y pratique, & c'est particulièrement à cet esprit & à cet intérieur du mystère qu'il faut s'arrêter. Il faut en troisiéme lieu méditer attentivement toutes les actions de Notre Seigneur qui sont rapportées dans l'Evangile, & faire réflexion à toutes les circonstances, n'y en ayant pas une qui ne soit pour notre édification, pour notre instruction, & pour notre exemple, non-seulement prise en elle-même, mais encore dans l'intention de notre Seigneur ; nous persuadant, comme il est très-vrai, que Jesus-Christ en faisant cette action a eu en vue de nous la proposer pour exemple, en même-tems que par cette action même il nous méritoit

les graces néceſſaires pour la pouvoir imiter. Enfin, il faut remarquer principalement les vertus de Jeſus-Chriſt, qui éclatent dans tout l'Evangile, pour en faire le ſujet le plus ordinaire de nos méditations, puiſque c'eſt ce qui fait proprement l'eſprit & l'intérieur de Jeſus-Chriſt. C'eſt pour cela qu'il ſeroit à propos de marquer & de ramaſſer enſemble les principaux exemples de chaque vertu qui ſe trouvent diſperſés dans l'Evangile, & c'eſt ce que nous ferons dans le Livre troiſiéme, en traitant des vertus de Jeſus-Chriſt. C'eſt donc à ces quatre choſes que ſe réduit la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, que nous devons tâcher d'aquerir pour nous rendre capables de l'imiter.

Mais pour cela il ne ſuffit pas de les lire ou de les méditer d'une manière légère & ſuperficielle, & ſeulement pendant quelques jours, ou pendant quelques mois; mais il en faut faire ſon occupation la plus ordinaire pendant pluſieurs années, ou plutôt pendant toute la vie; à l'exemple de ſaint François Xavier, qui parcouroit & méditoit tous les mois l'abrégé de la vie de Jeſus-Chriſt, tel qu'il ſe trouve dans le Livre des exercices de ſaint Ignace, afin que par cette méditation

attentive & continuelle ; nous puissions nous former une idée forte, vive & lumineuse de la personne de Jesus-Christ, de ses maximes, de ses mystères, de ses actions & de ses vertus, qui nous le rende en quelque façon toujours présent, sur-tout dans les occasions où il s'agira de former nos actions & toute notre conduite sur ces admirables régles ; soit qu'il nous devienne présent par le seul souvenir, que lorsqu'il faudra faire une action, ou pratiquer une vertu, nous remettre aussi-tôt devant les yeux ou la manière dont Jesus-Christ s'est comporté dans une action semblable, ou quelque exemple de cette vertu qu'il nous a donné ; soit qu'élevant notre esprit jusqu'au ciel où Jesus-Christ est régnant, & d'où il nous voit & nous assiste, nous nous représentions de quelle manière il agiroit, s'il étoit dans l'occasion où nous sommes ; soit que nous le regardions comme effectivement présent en nous, lorsqu'il y est sacramentellement après la Communion, lors même qu'il n'y est plus, y persévérant moralement d'une manière ineffable par les effets qu'il y produit, & qui nous le rendent en quelque manière présent, en tant qu'il y est le principe de plusieurs opérations très-

admirables & très réelles, qui sont les suites d'une bonne Communion, selon la promesse qu'il a faite, que quiconque mangeroit sa chair, & boiroit son sang demeureroit dans Jesus-Christ, & que Jesus-Christ demeureroit dans lui, ce qui ne marque pas une présence seulement passagère, mais permanente; soit que nous nous accoutumions à le regarder comme présent à nous indépendamment de la Communion, par les lumières qu'il nous communique continuellement, & par les graces qu'il produit dans nous, de même que le soleil est censé présent dans tous les lieux où il répand ses influences & sa lumière.

CHAPITRE II.

Seconde disposition pour réussir dans le dessein d'imiter notre Seigneur, s'adonner à acquérir son amour.

Nous ne pouvons aimer Jesus Christ sans le bien connoître, & nous ne pouvons le bien connoître sans l'aimer; aussi comme nous ne pouvons gueres l'imiter, si nous ne l'aimons, nous ne

pouvons l'aimer ſans être touchés d'un deſir ardent de l'imiter. Le premier ou le principal effet que produit dans un cœur l'amour de Jeſus-Chriſt, quand il eſt bien touché, eſt un deſir vif & preſſant de l'imiter, & de ſe rendre parfaitement ſemblable à lui. En effet, nous pouvons avoir trois ſortes d'amours pour Jeſus Chriſt. Premiérement, un amour d'eſtime, un amour raiſonnable fondé ſur ſes perfections. Secondement, un amour de tendreſſe, un amour affectueux. Enfin, un amour d'intérêt. Or je trouve que ces trois ſortes d'amours nous engagent par des raiſons différentes à vouloir nous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt.

Premiérement, pour l'amour raiſonnable que nous avons pour Jeſus-Chriſt, comme il naît de l'eſtime que nous avons pour ſa perſonne, de la haute idée que nous avons de ſes grandeurs & de ſes perfections, la paſſion que nous avons naturellement pour la gloire, & le deſir de notre propre excellence & de notre perfection, nous doit engager à nous rendre ſemblables à celui qui eſt le principe de toute la grandeur & de toute la gloire ; puiſque c'eſt le moyen le plus infaillible de devenir très-grands & très-glorieux, & de nous rendre parfaits.

Secondement, pour l'amour affectueux, pour l'amour de tendresse, il est certain que le premier & le plus pressant mouvement qu'il nous inspire, est de nous unir le plus étroitement qu'il se peut de cœur & d'esprit, avec les personnes que nous aimons, & cette union des cœurs ne consiste-t-elle pas dans la ressemblance des mœurs, des sentimens, & des affections.

D'ailleurs, quand nous aimons une personne avec tendresse, nous ne souhaitons rien avec plus de passion que de la convaincre de notre amour; rien ne nous coûte pour cela, les choses les plus difficiles nous deviennent aisées, les plus fâcheuses agréables. Or il n'est point de preuve plus forte & plus sensible de l'amour que nous avons pour une personne, que le désir & le soin que nous avons de l'imiter en tout, & de ne rien négliger pour nous rendre parfaitement semblables à elle. C'est dans ce sentiment que saint Ignace le Martyr s'écrioit: Qu'on me jette dans les feux ardens, qu'on m'expose à la fureur des bêtes, qu'on me brise les os, qu'on me déchire les membres, qu'on me mette tout le corps en piéces, & qu'enfin le démon emploie tous ses

Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio, corporis contritio & tota tormenta diaboli in me veniant: tantùm ut Christo fruar. *Ignat. ad Rom.*

efforts pour m'accabler de tourmens, tout cela me ſera doux, s'il me ſert à m'unir à Jeſus-Chriſt, s'il me rend ſemblable à mon Sauveur crucifié. C'eſt dans ce même ſentiment, qu'au Livre des Cantiques, l'époux demande à ſon épouſe, comme la preuve la plus inconteſtable de ſon amour & de ſa tendreſſe, qu'elle l'imprime comme un cachet ſur ſon cœur, afin d'y former ſon image par une impreſſion ſi forte que rien ne ſoit jamais capable de l'effacer. *Pone me ut ſignaculum ſuper cor tuum.* Cant. 8.

Enfin, l'amour d'intérêt nous engage à travailler continuellement à imiter Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt le moyen d'acquérir cette parfaite conformité de cœur & d'eſprit avec lui où nous trouvions notre gloire, notre bonneur, & notre perfection pour le préſent, & un gage aſſuré de notre prédeſtination pour l'avenir. Tant il eſt vrai qu'il ne faut qu'aimer beaucoup Jeſus-Chriſt, pour avoir un grand déſir de l'imiter ! Auſſi voyons-nous que tous les Saints, qui ont eu un grand amour pour Jeſus-Chriſt, ſe ſont appliqués avec une ardeur incroyable à l'imiter, à imprimer dans eux tous les traits de ce divin origi-

acquérir une parfaite conformité avec lui.

Mais que faut-il faire pour acquérir cet amour ? Il faut faire deux choses. Premiérement, méditer souvent les motifs qui nous peuvent porter à cet amour. Secondement, nous servir des moyens qui peuvent nous aider à l'acquérir. Les motifs qui sont plus capables de nous exciter à cet amour, sont, premiérement, les grandeurs & les perfections de Jesus-Christ. Secondement, l'amour infini qu'il nous porte, & le desir violent qu'il a que nous lui donnions le nôtre. Troisiémement, les bienfaits dont il nous a comblés, qui sont innombrables, continuels & infinis. Quatriémement, les tourmens excessifs qu'il a soufferts pour nous, & la mort même de la Croix qu'il a voulu endurer pour notre amour. Cinquiémement, les rapports de tendresse qu'il a avec nous, comme étant notre Sauveur, notre Maître, notre Pasteur, notre Pere, notre Frere, notre Epoux. Enfin, les avantages infinis que nous trouvons à l'aimer ; puisque notre perfection, notre repos, notre gloire, notre bonheur pour le tems & pour l'éternité y consistent.

Secondement, il faut se servir de tous

tous les moyens propres pour nous aider à acquérir cet amour, comme sont: Premierement, de demander souvent à notre Seigneur cet amour. Secondement, s'adresser aux Saints qui ont été plus embrasés de l'amour de Jesus-Christ, pour les prier de nous obtenir cet amour. Troisiémement, approcher souvent de la Communion, qu'on peut appeller la fournaise du divin amour. Quatriémement, penser souvent à Jesus-Christ, & en parler souvent, sur-tout avec les personnes qui sont touchées de cet amour. Cinquiémement, avoir un usage fréquent d'Oraisons jaculatoires, qui ayent du rapport à cet amour. Sixiémement, se mettre d'une association établie pour demander & obtenir cet amour, approuvée par le Pape, & autorisée par l'Evêque dioecezain. Enfin, lire les Livres qui ont traité de cet amour: on trouvera dans mon Livre de l'amour de Jesus-Christ tous ces motifs & tous ces moyens déduits plus au long; & j'espere que ceux qui le liront avec application, y trouveront de quoi s'animer, & de quoi s'aider à acquérir cet amour.

SECONDE PARTIE.

La maniere dont il faut imiter Jesus-Christ, les divers dégrés de cette Imitation, & l'ordre qu'il y faut garder.

L'ÉCRITURE regardant la Sagesse éternelle le Verbe Incarné, comme l'objet de notre imitation, lui donne quatre noms, qui marquent assez la maniere dont nous le devons imiter, & les divers degrés par lesquels nous devons tendre & arriver à cette parfaite imitation, & en quoi nous devons particulierement l'imiter. Premierement, l'Ecriture appelle la Sagesse increéée, le Verbe Incarné, un miroir sans tache: *Speculum sine macula majestatis ejus.* En second lieu, elle l'appelle notre modéle; car c'est Jesus-Christ, qui nous étoit figuré par ce modéle que Dieu proposa à Moïse, & duquel il lui ordonna de ne point détourner les yeux, lorsqu'il lui dit: *Inspice & fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est:* Regardez & faites selon le modéle qu'on vous a

Sap. 7.

Exod. 25.

montré sur la montagne. Quel est ce modéle qu'on nous oblige de regarder toujours, & qu'on nous propose à imiter, sinon Jesus-Christ ? & quelle est cette montague où il est placé, sinon le Calvaire ; pour nous marquer que c'est principalement Jesus-Christ crucifié que nous devons imiter ? En troisiéme lieu, l'Ecriture appelle Jesus-Christ notre régle : c'est de cette régle dont l'Apôtre nous parle, lorsqu'il nous parle d'une régle selon laquelle Dieu nous a mesurés. *Secundùm mensuram regulæ qua mensus est nobis Deus.* 2. Cor. [illegible]
Régle, comme il dit ailleurs, que nous devons toujours suivre, si nous voulons avoir la paix. *Quicumque hanc regulam secuti fuerint pax super illos.* Galat. [illegible]
Enfin, l'Ecriture appelle le Verbe incarné un cachet. *Pone me*, dit l'Epoux à l'Epouse au Livre des Cantiques, *super cor tuum, & super brachium tuum :* Cant. [illegible]
Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur & sur votre bras. Tous ces quatre noms nous marquent en même-tems, & ce que nous devons imiter en Jesus-Christ, & la maniere dont nous devons l'imiter, & par quels dégrés il faut arriver à cette parfaite conformité de cœur & d'esprit avec Jesus-Christ qui doit être le but de cette imitation.

CHAPITRE I.

Que Jesus-Christ est notre miroir, ou du premier dégré de l'Imitation de Jesus-Christ.

L'ÉCRITURE appelle la Sagesse incréée le Verbe incarné, un miroir sans tache : *Speculum sine macula.* Le propre du miroir est de nous montrer nos taches & nos défauts, & par-là de nous inspirer le désir de nous en défaire, & en même-tems de nous en donner le pouvoir. C'est le premier effet que doit produire la vue de Jesus-Christ ; & la connoissance parfaite de ses vertus est de nous faire voir notre difformité, en nous représentant à nous-mêmes, & en nous mettant devant les yeux nos vices & nos défauts, & en même-tems l'opposition qu'ils ont aux vertus que nous représente ce miroir sans tache. Cette vue, en nous imprimant de l'horreur de ces défauts & de ces vices, nous inspirera un désir sincere d'effacer ces taches, qui sont un obstacle à la conformité que nous devons avoir avec Jesus-Christ.

Il faut donc commencer l'imitation de Jesus-Christ, par nous appliquer sérieusement à nous corriger des vices qui empêchent cette ressemblance, que nous devons & que nous voulons avoir avec lui. Et quels sont ces vices? c'est cet amour déreglé de nous-mêmes; cet orgueil, cette ambition, cette sensualité, cet esprit d'intérêt, cette attache excessive aux biens de la terre, cette colere, cette inclination à la vengeance. C'est ce que saint Paul appelle se dépouiller du vieil homme avec ses œuvres, & ce qu'il nous apprend être une disposition nécessaire pour se revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire, pour devenir semblables à Jesus-Christ. C'est par-là que saint Paul exhorte tous les Chrétiens de commencer. *Abjiciamus ergo opera tenebrarum.* Commençons donc, dit-il, par renoncer aux œuvres de ténébres; & il marque ensuite quelles sont les œuvres de ténébres, c'est-à-dire, les intempérances, les yvrogneries, les impudicités, les débauches, les querelles & les envies; & il ajoute qu'après que nous aurons renoncé à toutes les œuvres de ténébres, par-là nous serons en état de nous revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire, de devenir sem-

Expolïantes vos veterem hominem cum actibus suis, & induentes novum eum qui renovatur in agnitionem, secundùm imaginem ejus qui creavit illum. *Coloss.* 3.

Non in comessationibus, & ebrietatibus, non in cubilibus, & impudicitiis, non in contentione, & æmulatione. *R*

blables à Jesus Christ. *Abjiciamus ergo opera tenebrarum .... sed induimini* Ibid. *Dominum Jesum-Christum.* Ce doit donc être là proprement l'occupation de ceux qui commencent, & qui sont encore dans la voie qu'on appelle purgative, de travailler, en déracinant les vices, à ôter les obstacles qui empêchent la conformité que nous devons avoir avec Jesus-Christ, à laquelle tout imparfaits qu'ils sont, ils doivent continuellement aspirer.

Et ainsi, comme les personnes vaines & mondaines qui sont entêtées de la passion de plaire, sont continuellement devant leur miroir, pour le consulter, pour observer les taches de leur visage, afin de les effacer, ou les défauts de leur ajustement, pour les reformer: aussi ceux qui sont vivement touchés du desir de plaire à Dieu, doivent avoir souvent les yeux sur leur crucifix, comme sur un miroir admirable, qui leur fera voir, & leur reprochera leurs défauts, & en même-tems leur inspirera le desir de les corriger. Ce corps tout couvert de plaies & accablé de douleur, leur fera voir, & en même-tems leur reprochera leur mollesse, leur sensualité, & l'attachement excessif qu'ils ont au plaisir. Les

opprobres & les ignominies, & cet état d'anéantissement, où leur Sauveur est réduit, leur sera voir, & leur reprochera les dereglemens de leur orgueil, de leur ambition & de l'attachement qu'ils ont aux grandeurs, aux honneurs, & à l'estime des hommes. Cette pauvreté étonnante, cette nudité si honteuse d'un Dieu sur la croix, leur sera voir, & leur reprochera le déreglement de leur avarice, & de cet attachement excessif qu'ils ont aux biens de la terre & aux commodités de la vie. La patience héroïque que Jesus-Christ fait paroître dans des tourmens aussi cruels, leur fera voir, & leur reprochera le déreglement de leur délicatesse, & de leur sensibilité sur les moindres maux. La facilité qu'il fait paroître à pardonner à ses ennemis & à ses bourreaux les injures les plus atroces, à excuser leur crime, à prier & à mourir même pour eux, leur fera voir, & en même-tems leur reprochera leurs animosités envenimées & la difficulté qu'ils ont à pardonner les injures les plus legeres, & souvent même imaginaires. Voilà les effets avantageux que produira la vue de ce miroir admirable, Jesus crucifié, si nous le consultons souvent, si nous avons souvent les yeux attachés sur lui.

Ce devroit donc être une des occupations les plus ordinaires de ceux qui commencent à entrer dans les voies de la perfection, & qui sont touchés d'un desir sincere d'y avancer ; de jetter souvent les yeux sur le crucifix, comme sur un miroir vivant & animé de toutes les vertus, qui, en leur faisant voir le dereglement de leurs vices, par la comparaison qu'ils en feront avec les vertus qui éclatent dans ce divin miroir, leur en imprimera de l'horreur, & en même-tems leur inspirera un grand desir de les combattre, & de les détruire, pour acquérir les vertus contraires, & par-là devenir semblables à Jesus-Christ crucifié. On peut dire, que si les Directeurs faisoient observer cette méthode aux commençans, ils leur abregeroient beaucoup le chemin. La connoissance que nous avons de l'opposition qu'ont nos vices avec Jesus-Christ crucifié, étant le motif le plus capable d'en imprimer de l'horreur pour peu qu'on commence à connoître & à vouloir aimer Jesus-Christ. C'est cette méthode que saint Paul enseignoit aux fidéles, lorsqu'il les exhortoit, *à avoir toujours les yeux attachés sur Jesus-Christ crucifié, l'Auteur & le Consommateur de notre Foi.*

Aspicientes in autorem fidei & consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. Hebr. 12.

CHAPITRE II.

Que Jesus-Christ est notre modéle, ou du second degré de l'Imitation de Jesus-Christ.

L'ÉCRITURE n'appelle pas seulement Jesus-Christ un miroir qui nous montre nos défauts ; mais un modéle sur lequel nous devons nous former, & un original accompli dont nous devons être les copies, & sur lequel par conséquent nous devons avoir continuellement les yeux attachés, pour en exprimer tous les traits dans notre personne. Mais il faut d'abord commencer par l'extérieur de Jesus-Christ, par ce qui frappe nos sens, pour régler notre extérieur sur le sien, notre corps, nos sens, nos facultés, & toutes leurs opérations, sur le corps, sur les sens, sur les facultés, & sur les opérations de Jesus-Christ : nous persuadant que le Pere Eternel en nous proposant son Fils fait Homme, & par-là devenu visible & sensible, nous dit, comme il fit à Moïse en parlant du Tabernacle, qui étoit la figure de Jesus-Christ, comme

Exod. 25. l'explique S. Paul : *Inſpice & fac ſecundùm exemplar quod tibi in monte monſtratum eſt :* Regardez & faites ſelon le modéle que je vous propoſe. C'eſt-là le ſecond degré de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, auquel il faut s'appliquer, quand on eſt arrivé au premier.

Propter hoc naturam noſtram ſuſcepit, ut in ſe vel ut in tabula quadam veram virtutem depingeret, eamque nobis omnibus tanquam Archétypum imitandam proponeret. *Baſil. Serm. de ren.*

Afin que l'homme, dit ſaint Baſile, pût ſatisfaire à l'obligation qu'il a d'imiter les vertus & les perfections de Dieu, & qu'il n'apportât pas pour excuſe, & pour prétexte à ſa lâcheté, qu'étant materiel & groſſier, & ne pouvant rien connoître que dépendamment des ſens, il ne pouvoit connoître, ni par conſéquent imiter les perfections & les vertus de Dieu, qui eſt un eſprit pur, un être inviſible; Dieu a voulu lui rendre ſes perfections & ſes vertus ſenſibles & viſibles, en ſe faiſant homme, en les dépeignant dans ſon humanité ſainte, comme dans un tableau avec les plus vives couleurs, afin de l'obliger à avoir toujours les yeux appliqués ſur ce divin original pour le contempler, & le pinceau à la main pour en exprimer tous les traits dans lui même. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Gregoire de Nyſſe, que chacun doit être le peintre de ſa vie, que la volonté eſt comme la main, qui en forme

Suæ quiſque vitæ pictor eſt, artifex hujus operis

les traits par ses actes, comme par autant de coups de pinceau, que les vertus sont les couleurs dont on se sert pour achever ce tableau, mais que Jesus-Christ en est le modéle.

est voluntas, colores sunt virtutes, exemplar Christus esse debet. *Greg. Nyss.*

Il faut donc que comme un peintre, qui veut copier un excellent original, y porte incessamment les yeux & presque à chaque coup de pinceau, pour en exprimer & l'air & tous les traits, il faut, dis-je, que nous ayons aussi continuellement les yeux de l'esprit appliqués sur ce divin modéle Jesus-Christ, pour en exprimer autant que nous pouvons tous les traits, pour conformer nos sens, nos puissances & toutes leurs opérations, aux sens, aux puissances, & aux opérations de ce divin original : de sorte que nos yeux soient purs, simples & modestes, comme les siens, que nos oreilles soient comme les siennes, bouchées à tous les discours vains, flatteurs & suborneurs, à toutes les paroles qui choquent la pudeur, ou blessent la charité ; que notre bouche ne soit ouverte, comme la sienne, que pour édifier le prochain, consoler les malheureux, & instruire ceux qui en ont besoin ; que nos mains ne s'exercent, aussi bien que les siennes, qu'à faire du bien à tout le monde, & à

CHAPITRE III.

Que Jesus-Christ est notre régle, ou du troisiéme degré de l'Imitation de Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST est notre régle, comme nous l'enseigne l'Apôtre ; mais une régle droite, juste & infaillible, sur laquelle nous devons dresser notre conduite, si nous voulons qu'elle soit droite, juste & parfaite. Et aussi on peut dire, que comme toute la vie de Jesus-Christ est la régle générale, & universelle de notre vie, aussi chaque action de Jesus Christ doit être la régle particuliere de chacune de nos actions. C'est ce que nous enseigne saint Basile le grand. *Omnis actio Salvatoris pietatis excolendæ virtutisque obeundæ quædam regula est.* Toutes les actions de Jesus-Christ, dit-il, sont autant de régles sur lesquelles nous devons régler les nôtres, si nous voulons quelles soient bonnes & vertueuses. Et aussi, comme il ne suffit pas que l'Architecte ait dans son esprit l'idée générale du bâtiment qu'il entreprend,

mais qu'il est nécessaire qu'il applique, ou par lui-même ou par quelqu'autre, cette idée & cette régle générale à chaque pierre qu'il pose, pour voir si elle quadre avec cette régle, pour la redresser si elle n'y quadre pas : aussi, il faut qu'à chaque action que nous faisons, nous nous servions de chaque action de Jesus-Christ, comme de régle, pour voir si notre action quadre avec celle de Jesus-Christ, pour la redresser si elle ne s'y trouve pas conforme. C'est dans ce soin que nous avons de régler nos actions sur celles de Jesus-Christ, que consiste le troisiéme degré de l'Imitation de Jesus-Christ.

Mais pour bien comprendre à quoi cela nous engage, il faut remarquer que notre vie est composée de trois sortes d'actions. Les premieres sont naturelles & indifférentes, comme sont le boire, le manger, le dormir, les récréations innocentes, qu'on prend pour délasser le corps & relâcher l'esprit. Les secondes sont celles qui regardent la société, soit civile, soit Chrétienne, & les devoirs que nous sommes obligés de rendre aux personnes avec qui nous avons à vivre, comme sont l'entretien, la conversa-

tion, les honnêtetés, & les bons offices qu'on se rend, & même les œuvres de charité qu'on est obligé d'exercer à l'égard de ceux qui en ont besoin. Enfin, les troisiémes renferment les actions de piété, & tous les devoirs que nous sommes obligés de rendre à Dieu; comme sont la priere, le sacrifice, la communion & les œuvres de pénitence. Comme Jesus-Christ, parce qu'il étoit notre modéle, a voulu exercer toutes ces différentes actions, il faut aussi que les siennes soient les régles des nôtres; de sorte que quand nous faisons chacune de ces actions, nous nous accoutumions à jetter la vue sur les actions semblables de Jesus-Christ pour les appliquer aux nôtres, comme autant de régles auxquelles nous devons tâcher de les rendre conformes.

Premiérement, pour commencer par les actions naturelles & indifférentes; il faut, si nous voulons boire, manger, dormir, prendre quelque récréation innocente, aussi-tôt jetter un regard sur Jesus-Christ pour faire attention à la maniere dont il a exercé ses actions, pour tâcher d'y conformer les nôtres, & considérer comme la pure nécessité & la raison l'ont engagé dans

ces ſortes d'actions, comme la tempérance & la prudence en ont toujours été les régles, comme quelque baſſes & quelque indifférentes que fuſſent ces actions en elles-mêmes, il a ſçu les relever & les rendre ſurnaturelles & très-ſaintes, par des intentions très nobles & très-élevées, dont il les a animées. Et c'eſt par une ſainte pratique que les ames fidéles & ferventes, & qui ſe font leur principale étude d'agir en union avec Jeſus-Chriſt, méritent quelquefois davantage en faiſant les actions, même les plus indifférentes, que les autres ne font en exerçant les actions qui paroiſſent les plus élevées.

Secondement, pour ce qui eſt des actions qui regardent les devoirs de la ſociété civile & chrétienne, il faut tâcher de nous rendre familiere, & autant que nous le pouvons toujours préſente, l'idée de cette maniere admirable avec laquelle Jeſus-Chriſt a converſé parmi les hommes, tant qu'il a été ſur la terre, & conſidérer quelle modeſtie il faiſoit paroître dans tout ſon extérieur, ſans rien perdre de cette majeſté, qui faiſoit ſentir à ceux qui n'étoient pas prévenus par la paſſion contre lui, qu'il étoit plus qu'homme; quelle humilité dans toutes ſes actions,

& toutes ses manieres, jointe à une sainte liberté, & à une autorité admirable, qu'il sçavoit prendre, sans avoir portant rien d'impérieux; quelle gravité dans sa conversation, accompagnée d'une douceur charmante; quelle droiture, quelle simplicité dans toute sa conduite, jointe à une prudence toute divine; quel zéle, quelle force dans ses instructions, & dans tous ses discours; mais réglé par une merveilleuse discrétion; quelle condescendance pour s'accommoder aux foiblesses des uns, & pour supporter les importunités des autres; quelle patience, pour dissimuler les mauvais desseins de ceux-ci, pour pardonner les injures de ceux-là, pour souffrir les calomnies des uns, & céder aux persécutions des autres; quel respect, & quelle déférence pour ceux que leur condition, ou leur caractére élevoit au-dessus des autres; quelle affection pour les pauvres, quelle compassion pour les misérables, quel soin d'assister les uns, de soulager les autres, de faire toute sorte de bien à tous ceux qui avoient recours à lui; enfin, quelle bonté, quelle honnêteté, quelle charité pour tout le monde! Quel modéle admirable! peut-on le considérer attentivement sans en être

charmé, & ſans être touché du déſir de s'y conformer?

Troiſiémement, pour ce qui eſt des actions qui regardent Dieu, & qui renferment les devoirs de piété, comme ſont la Priere, la Communion, le Sacrifice, & l'exercice même de la Pénitence; c'eſt à celles-là que nous devons avoir une application particuliere, pour nous former une juſte idée de la maniere dont Jeſus-Chriſt les a exercées; afin que nous puiſſions nous en ſervir comme d'une régle infaillible, à laquelle nous tâcherons de conformer les nôtres.

Pour la Priere & l'Oraiſon, nous pouvons nous propoſer pour modéle, celle que Jeſus-Chriſt fit dans le Jardin des Oliviers, dont il ſemble que les Evangéliſtes ont pris plaiſir à marquer toutes les circonſtances, pour nous apprendre qui ſont celles qui doivent accompagner nos prieres. Premiérement, quel reſpect & quelle humilité ne témoigna-t-il pas à ſon Pere? Il prioit proſterné contre terre. *Procidit ſuper terram & orabat*, avec quelle attention ne prioit-il pas, s'étant éloigné de ſes Diſciples, de peur qu'ils ne lui fuſſent une occaſion de diſtraction? avec quelle ferveur & quelle perſévérance, y demeurant une heure entiere, mal- Marc. 14.

gré l'abattement où il étoit, & répétant souvent la même priere? avec quelle confiance, l'appellant son cher Pere, & lui disant qu'il sçait que tout lui est possible? *Abba Pater, omnia tibi possibilia sunt*: avec quelle soumission à la volonté de son Pere: *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Pour la Communion, il voulut se communier lui-même, & recevoir son propre Corps, pour nous apprendre par la préparation qu'il apporta à la sainte Cêne, quelles sont les dispositions que nous devons apporter à la Communion. Premiérement, l'Evangéliste, en parlant de la Cêne, & de l'institution du Sacrement adorable de l'Eucharistie, commence à faire mention de l'ardente charité qui obligea le Fils de Dieu à nous donner son corps; en disant, *que quoiqu'il eût toujours beaucoup aimé les siens, il leur marqua encore plus son amour sur la fin*, en instituant ce Sacrement; pour marquer que la principale & la plus nécessaire disposition pour la participation des divins Mysteres, est la charité, sans laquelle la Communion deviendroit un sacrilége. En second lieu, Jesus-Christ témoigne qu'il a désiré avec une ardeur incroyable de manger cette Pâ-

Joan. 13.

que avec ses Disciples devant que de Luc. 22.
mourir : pour nous apprendre que c'est une excellente disposition pour recevoir le corps de Notre-Seigneur, que d'en avoir un grand desir. Troisiémement, il s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses Disciples, pour nous instruire quels doivent être les sentimens d'humilité, avec lesquels nous devons approcher de ces redoutables mysteres. Enfin, le soin qu'il prit de laver les pieds à ses Disciples, & de les avertir, que ceux qui étoient déja nets, avoient pourtant besoin de se purifier encore davantage, nous fait voir quelle doit être la pureté de notre ame, quand nous voulons recevoir le corps de Jesus-Christ.

Pour le Sacrifice, avec quel esprit de soumission & d'obéissance Jesus-Christ n'offrit-il pas à son Pere ce grand Sacrifice, qui commença dès le premier moment de sa conception, qui dura autant que sa vie, & qui fut enfin consommé sur la Croix ! avec quel desir de s'immoler tout entier, & de sacrifier biens, repos, gloire, vie, tout son être ! avec quelle charité pour ses freres & pour ses ennemis même ! avec quel zéle pour le salut de tous les hommes ! Modéle admirable ! que

les Prêtres doivent avoir toujours devant les yeux, quand ils offrent le Sacrifice de l'Autel, qui est le même que celui de la Croix, puisque c'est la même Victime qui y est offerte, & qui demande par conséquent dans ceux qui l'offrent, des dispositions semblables à celles de Jesus-Christ; qui dans ce sacrifice même, est encore le Sacrificateur invisible, que le Prêtre représente.

Enfin, pour l'exercice de la Pénitence; quoique Jesus-Christ ne fût, & ne pût être pécheur, il voulut être le pénitent universel, le pénitent public, en se chargeant de tous nos crimes, & de l'obligation de les expier, & de satisfaire à la Justice de son Pere pour ces crimes, comme s'ils avoient été les siens; parce qu'il étoit notre caution, pour nous apprendre par la confusion & l'humiliation avec laquelle il parut devant son Pere, se voyant chargé de tous nos crimes, qui lui étoient devenus en quelque façon propres, par la vive douleur qu'il en conçut, jusqu'à en suer du sang, par la parfaite soumission aux ordres de son Pere, & à toutes les peines qu'il lui voudroit imposer pour l'expiation de nos péchés; qu'elles sont les disposi-

tions qui doivent accompagner notre pénitence pour qu'elle soit véritable, sincére & efficace, & conforme à celle à laquelle Jesus-Christ s'est soumis pour nous.

J'ai cru devoir ajouter ici la pratique de l'imitation de notre Seigneur, enseignée par saint François de Borgia, ce parfait imitateur de Jesus-Christ, qui descend dans un plus grand détail, & qui peut par-là être fort utile.

Lors, dit-il, que vous vous éveillez le matin, souvenez-vous de l'heureux moment auquel Jesus fut conçu dans le sein de sa Mere, & songez combien il aima dès lors son Pere, & tous les hommes en particulier; & avec quelle ferveur il s'offrit pour vous à la mort; & tâchez d'imiter aussi sa charité & son zéle. Lorsque vous vous habilez, remettez-vous devant les yeux ou Hérode qui le revêtit d'une robbe blanche, ou la Sainte Vierge qui l'enveloppoit dans ses langes lorsqu'il étoit au berceau. Si vous vous deshabillez, figurez-vous les soldats qui le dépouillent pour le fouetter, ou pour l'attacher à la Croix. Lorsque vous entrez dans l'Eglise, pensez de quelle maniere il fut présenté au Temple, & avec quelle

dévotion il y alloit pour adorer son Pere. Quand vous vous mettez en priere, considérez le, passant la nuit en oraison, ou priant avec ferveur dans le Jardin des Oliviers, malgré le dégoût, & la tristesse mortelle qu'il ressentoit dans son ame. Quand vous entendez la Messe, représentez-vous le Cénacle où il changea la premiére fois le pain en son Corps, & le vin en son sang, ou le Calvaire, sur lequel il s'offrit lui-même en sacrifice à son Pere. Quand vous récitez votre Office, imaginez-vous l'entendre chanter le Cantique d'actions de graces après la derniere Cène. Quand vous mangez, souvenez-vous du festin où il fut invité chez le Pharisien, ou de ses repas ordinaires avec ses Disciples. Lorsque vous donnez l'aumône, considérez-le dans le désert, distribuant au peuple les trois pains & les deux poissons multipliés.

Si vous visitez les malades, voyez comme il les guérit. Si l'on vous reprend de quelque bonne œuvre que vous ayez faite, & qu'on vous en fasse un crime; songez qu'on murmuroit contre lui, parce qu'il faisoit du bien, & qu'il guérissoit les malades le jour du sabat. Si l'on dit du mal de vous, pensez que le Pharisien disoit que Jesus-Christ ne chassoit

chassoit les démons que par la vertu de Béelzébut. Si l'on vous accuse à faux, souvenez-vous qu'il fut aussi accusé à faux devant le grand Prêtre. Si on vous traite injustement, considérez qu'étant innocent, il fut condamné à mort.

Si vous avez faim, pensez aux quarante jours qu'il jeûna dans le désert. Si vous avez soif, pensez à la soif qu'il souffrit étant sur la Croix. Si vous avez froid, n'oubliez pas que dès sa naissance il souffrit beaucoup de froid dans l'étable de Bethléem. Si vos amis vous abandonnent, faites réflexion que lorsqu'il fut pris dans le Jardin, tous ses Disciples l'abandonnerent. Si vous êtes obligé de vous séparer de vos proches & de vos amis, rappellez dans votre mémoire le triste adieu qu'il dit à sa sainte Mere, devant que de se livrer entre les mains de ses bourreaux. Si vous êtes affligé de quelque mal un peu douloureux, jettez la vue sur les tourmens & les douleurs excessives que Jesus-Christ endura dans sa Passion. Si vous êtes proche de la mort, ayez souvent dans l'esprit cette parole qu'il dit en mourant; *Mon Pere, je* *Luc. 23.*
remets mon ame entre vos mains.

CHAPITRE. IV.

Que Jesus-Christ est un cachet que nous devons imprimer sur notre cœur, ou du quatriéme dégré de l'Imitation de Jesus-Christ.

L'ECRITURE Sainte n'appelle pas seulement Jesus-Christ un miroir qui nous représente nos défauts, qui empêche la conformité que nous devons avoir avec lui, une régle sur laquelle nous devons dresser nos actions, un modéle que nous devons exprimer dans tout notre extérieur; mais encore un cachet que nous devons imprimer sur notre cœur & dans le plus intime de notre ame. *Pone me ut signaculum super cor tuum.* Il y a cette différence entre la ressemblance que fait la peinture, de la copie avec son original, & celle qui se fait par le cachet, que la premiére se fait seulement par expression, sans que l'original soit appliqué ni imprimé sur la copie, à la production de laquelle il ne contribue qu'extérieurement, & par l'idée que s'en forme le Peintre; au lieu que la ressemblance que produit le cachet, se

Cant. 8.

forme par impression, & par l'application intime du cachet même au corps qui reçoit sa figure. Et c'est ce qui nous marque admirablement la ressemblance intérieure que nous devons avoir avec Jesus-Christ, sans laquelle toutes les autres seroient non seulement imparfaites, mais même inutiles. C'est cet homme nouveau dont parle l'Apôtre, qui a été créé dans la justice & dans la véritable sainteté, dont nous devons nous revêtir. C'est pour exprimer cette ressemblance intérieure que l'Ecriture nous dit, tantôt *qu'il faut que Jesus-Christ demeure en nous, & que nous demeurions en lui ;* tantôt *que nous devons travailler à former Jesus-Christ dans nos cœurs ;* tantôt que nous ne devons plus vivre désormais que de la vie de Jesus-Christ, pour imiter l'Apôtre, qui protestoit *qu'il ne vivoit plus de sa propre vie, mais de la vie de Jesus Christ.* Tantôt enfin que nous devons être animés de l'esprit de Jesus-Christ, si nous voulous être Chrétiens, & satisfaire à la profession que nous faisons d'être à Jesus-Christ. Cette ressemblance intérieure consiste donc proprement à avoir l'esprit de Jesus-Christ, à en être animé. Mais qu'est-ce qu'avoir l'esprit de Jesus-

Induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia & sanctitate veritatis. *Ephes. 4.*

In me manet & ego in illo. *Joan. 6.*

Filioli mei quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. *Gal. 4.*

Ut qui vivant, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est. 2 *Cant. 5.*

Vivo ego jam non ego, vivit verò in me Christus.

Qui spiritum Christi non habet hic non est ejus. *Rom. 8.*

Chriſt ? Cela renferme quatre choſes ; avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, c'eſt premiérement avoir les mêmes ſentimens que Jeſus-Chriſt, c'eſt penſer & juger des choſes comme il en a penſé, comme il en a jugé. Secondement, c'eſt avoir les mêmes affections & les mêmes inclinations que Jeſus-Chriſt, aimer & embraſſer tout ce qu'il a aimé & embraſſé, & haïr & éviter tout ce qu'il a haï, tout ce qu'il a évité. C'eſt troiſiémement avoir le même principe & la même fin de toute ſa conduite, & de toutes ſes actions que Jeſus-Chriſt. C'eſt quatriémement poſſéder & pratiquer les mêmes vertus que Jeſus-Chriſt. Voilà ce qu'on appelle être animé de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, vivre de la vie de Jeſus-Chriſt, avoir une parfaite reſſemblance à l'intérieur de Jeſus.

Reges gentium dominantur eorum vos autem non ſic : ſed qui major eſt in vobis fiat ſicut minor. *Luc.* 22.
Qui ſe humiliaverit exaltabitur. *Matth.* 22.
Beati qui lugent. *Mat.* 5.

Premiérement, avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, c'eſt avoir les mêmes ſentimens que Jeſus-Chriſt, c'eſt juger des choſes comme il en a jugé. Jeſus-Chriſt a jugé que *la véritable grandeur conſiſtoit dans l'humilité ; que le chemin le plus court & le plus ſûr pour y arriver, étoit l'humiliation : que le bonheur d'un véritable Chrétien, conſiſtoit dans la ſouffrance, & qu'il n'étoit jamais ſi heureux que quand il ſouffroit perſécution*

pour la justice, que pour être heureux & riche, il falloit être ou dépoüillé, ou au moins detaché des richesses & des biens de la terre; que ce qui est grand aux yeux des hommes, est abominable devant Dieu; qu'il faut haïr & perdre son ame pour la sauver; qu'on ne peut emporter le Royaume des Cieux que par violence. Ce sont là les sentimens de Jesus-Christ: sont ce les nôtres? sondons notre cœur, mais sans nous flatter, mais sans dissimuler. Si notre cœur nous répond que c'est ainsi que nous en jugeons, nous avons véritablement l'esprit de Jesus-Christ; si cela n'est pas, c'est en vain que nous nous flatterions d'avoir l'esprit de Jesus-Christ, puisque ce seroit nous tromper nous-mêmes.

Beati qui persecutionem patiuntur. *Ibid.*
Beati pauperes spiritu. *Ibid.*
Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum *Luc.* 1.
Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam *Mat.* 10.
Regnum cœlorum vim patitur. *Matth.* 11.

Secondement, avoir l'esprit de Jesus-Christ, c'est avoir les mêmes affections que Jesus-Christ, c'est estimer, aimer, & embrasser volontiers tout ce que Jesus-Christ a estimé, aimé & embrassé; c'est mépriser, haïr, & éviter tout ce que Jesus-Christ a méprisé, haï, & évité. Jesus-Christ a aimé, au moins d'un amour d'estime & de raison la pauvreté, les souffrances, & les humiliations; non pas qu'elles fussent aimables par elles-mêmes; mais par

rapport à sa gloire de son Pere, & au salut des hommes, comme étant les moyens les plus propres pour procurer l'une & l'autre, s'estimant heureux de pouvoir sacrifier ses biens, sa gloire & sa vie à la gloire de son Pere, & au salut des hommes; & au contraire, il a méprisé, haï, fui les richesses, les plaisirs, les honneurs & les grandeurs, comme étant les plus grands obstacles à la gloire de son Pere, & au salut des hommes. Si vous avez l'esprit de Jesus-Christ, vous aurez les mêmes affections; si vous n'allez pas jusqu'à aimer comme lui la pauvreté, les croix, & les humiliations, comme l'exemple de Jesus-Christ devroit nous y engager, il faut au moins que par le respect & l'affection que vous avez pour lui, vous les estimiez, comme étant consacrées, & en quelque maniere divinisées par l'union qu'il a eue avec elles; si vous n'allez pas jusqu'à les rechercher, comme a fait un Dieu pour notre amour, il faut au moins que vous les souffriez avec impatience & soumission, quand la Providence vous les envoiera, & que vous les embrassiez même avec ardeur, quand elles seront nécessaires pour procurer la gloire de Dieu & le salut de votre prochain; ou pour assu-

rér le vôtre. Etes vous dans cette disposition ? Examinez-vous vous-même, si vous ne vous y trouvez pas, si même vous en êtes éloigné, vous êtes donc bien éloigné d'avoir l'esprit de Jesus-Christ.

Troisiémement, avoir l'esprit de Jesus-Christ, c'est avoir le même principe & la même fin de toutes ses actions & de toute sa conduite que Jesus-Christ. Quel a été le principe de toutes les actions de Jesus-Christ ? c'est la raison, c'est la Foi, c'est la Loi, c'est la Grace, c'est la Charité, c'est la volonté de son Pere. Sont-ce là les principes de toutes vos actions & de toute vôtre conduite, si cela est, vous avez l'esprit de Jesus-Christ ; si cela n'est pas, vous n'avez point l'esprit de Jesus-Christ. Quel a été la fin de toutes les actions de Jesus-Christ ? la gloire de son Pere, & le salut des hommes. Est-ce là l'unique fin que vous vous proposez dans toutes vos actions ? Hélas, combien s'en faut-il ? & combien êtes-vous donc éloigné d'avoir l'esprit de Jesus-Christ ?

Enfin, avoir l'esprit de Jesus Christ, c'est avoir les mêmes vertus que Jesus-Christ, c'est-à-dire l'humilité, la patience, la douceur, la mortification,

le mépris du monde, l'obéïssance, la pauvreté, le détachement des biens de la terre, la charité, le zèle de la gloire de Dieu & du salut des ames, & un esprit de sacrifice qui nous engage à sacrifier volontiers nos biens, notre repos, nos intérêts, nos plaisirs, notre gloire & notre vie, lorsqu'il s'agit de procurer la gloire de Dieu que nous préférons à tout : & c'est-là ce qui fait encore plus particuliérement l'esprit de Jesus-Christ, & c'est pour cela que nous en traiterons dans le Livre suivant.

Voilà donc proprement ce qui s'appelle être animé de l'esprit de Jesus-Christ, entrer dans l'intérieur de Jesus-Christ, vivre de la vie de Jesus-Christ; voilà ce qui fait proprement l'essentiel du Christianisme, ce qui en fait le bonheur, la gloire & la perfection. On peut dire qu'un homme qui n'est pas animé de cet esprit, n'est pas véritablement Chrétien; mais un fantôme, & pour ainsi dire, un cadavre de Chrétien. C'est donc à cela que nous devons continuellement nous appliquer, à entrer dans l'intérieur de Jesus-Christ, à acquérir l'esprit de Jesus-Christ. Ce doit être-là notre continuelle étude & notre principale, ou plutôt notre uni-

que occupation, puisque c'est en cela que consiste tout notre bonheur, & toute notre perfection. *Si vous étiez*, dit l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ, *une fois entré dans l'intérieur de Jesus, & qu'une étincelle du feu, dont brule ce sacré cœur, eût embrasé le vôtre, vous vous mettriez peu en peine de ce qui vous peut être commode ou incommode, vous vous rejouiriez même de souffrir des affronts pour l'amour de lui, parce que l'amour qu'on porte à Jesus-Christ, fait qu'on se méprise soi même, & qu'on se juge digne du mépris de tout le monde.* Imit. l. 2. c. I.

Ah, qu'heureuse est l'ame qui en est venue jusque-là ! on peut dire qu'elle a trouvé le trésor caché de l'Evangile, & qu'en le trouvant, elle a tout trouvé, puisqu'il n'y a ni vertus quelqu'éminentes qu'elles soient, où elle ne puisse aspirer, ni faveurs extraordinaires de Dieu, où elle ne puisse prétendre, ni grands desseins pour la gloire de Dieu, qu'elle ne soit capable d'exécuter ; parce qu'étant uni avec Jesus-Christ, étant animée de son esprit, elle devient son image vivante, & par-là même devient l'objet de l'amour & de la complaisance du Pere Eternel, qui regardant & reconnoissant en quelque

façon son Fils en elle, prend plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses graces, & les dons du S. Esprit les plus excellens, & à s'en servir comme d'un instrument très-propre à exécuter les plus grands desseins qu'il a pour sa gloire, & pour la sanctification des ames.

Mais qui peut, mon Sauveur, nous introduire dans ce divin Sanctuaire, dans ee cœur sacré, dans cet intérieur admirable, sinon vous ? il n'y a que vous, Seigneur, qui nous puissiez donner votre esprit : donnez-le nous, cet esprit que vous avez envoyé sur vos Apôtres, & que vous nous avez promis, cet esprit que vous avez demandé pour nous à votre Pere, & dont vous nous avez mérité la venue & la possession par l'effusion de tout votre sang. Nous mettons notre confiance dans votre promesse, & dans la vertu de votre sang.





LIVRE TROISIÉME.

Des vertus que nous devons imiter dans Jesus-Christ, qui reglent nos dèvoirs à l'égard de Dieu.

SI la principale obligation d'un Chrétien est de travailler continuellement à imiter Jesus-Christ, & à acquérir cette conformité de cœur & d'esprit avec lui, qui fait proprement l'essentiel du Christianisme ; on peut dire aussi que les vertus de Jesus-Christ doivent être le principal objet de cette imitation : c'est pourquoi nous en ferons la matiere de ces trois Livres, dans lesquels nous donnerons des traités abrégés des vertus qui ont le plus éclaté dans la vie de Jesus-Christ, & qui renferment plus particuliérement son esprit ; & nous les regarderons principalement par rapport à Jesus-Christ, que nous tâcherons de ne perdre gueres de vue dans tous ces traités : nous réduirons ces vertus à neuf, & nous en ferons la matiere des trois Livres suivans. Dans le troisiéme Livre nous traiterons des trois vertus qui réglent nos devoirs à l'égard de Dieu. La pre-

miére est la pureté d'intention, qui nous fait rapporter toutes nos pensées & nos actions à Dieu & à sa gloire, pour bannir tout retour sur nous-mêmes, & sur nos intérêts. La seconde est l'humilité, qui nous fait attribuer tout le bien qui est en nous, & que nous faisons, à Dieu & au secours de sa grace; & à nous, rien que l'impuissance & le péché. La troisiéme est l'obéissance qui nous assujettit entiérement à Dieu ou à nos Supérieurs pour l'amour de Dieu.

Dans le quatriéme Livre, nous traiterons des vertus qui réglent nos devoirs à l'égard du prochain. La premiére est la charité qui nous oblige de l'aimer, de lui vouloir & de lui faire tout le bien que nous pouvons. La seconde est la douceur, qui réprime les mouvemens de colere & de ressentiment contre lui, & nous empêche de lui faire ou de lui vouloir du mal. La troisiéme est la patience, qui fait que nous souffrons sans aigreur & sans murmure le mal qu'il nous fait.

Dans le cinquiéme Livre, nous traiterons des trois vertus qui réglent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes, en réglant l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes, par rapport aux

trois ſortes de bien qui ſont les trois objets de notre convoitiſe, & qui ſont comme les trois élémens du monde corrompu dont parle Saint Jean. La premiere vertu eſt le mépris du monde, qui régle l'amour exceſſif que nous avons pour nous-mêmes, par rapport aux honneurs, aux grandeurs, à la réputation, & à l'eſtime des hommes. La ſeconde eſt la mortification, qui regle l'amour exceſſif que nous avons pour nous mêmes, par rapport aux plaiſirs. La troiſiéme eſt la pauvreté ou le détachement des biens de la terre, qui regle l'amour exceſſif que nous avons pour nous mêmes, par rapport aux richeſſes.





TRAITÉ PREMIER.

Du zèle de la gloire de Dieu, ou de la pureté d'intention.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de cette vertu.

LA pureté d'intention eſt un acte de charité, par lequel nous rapportons tout ce que nous faiſons à Dieu, comme à notre derniere fin, car la charité ne conſiſte pas ſeulement dans une pieuſe affection qui nous porte à nous unir à Dieu; mais encore dans une inclination généreuſe qui nous porte à agir pour lui, & à faire tout ce que nous faiſons pour ſa gloire.

On doit regarder trois choſes dans la pureté d'intention. Premiérement ſon principe, qui eſt la charité. Secondement ſon objet, qui eſt Dieu ou le bien de Dieu qu'elle veut procurer. Troiſiémement la maniere dont elle ſe porte vers ce bien; car elle s'y porte, ou pour plaire à Dieu, ou pour procurer ſa gloire, ou pour faire ſa volonté; ce ſont trois manieres de regarder

Dieu dans nos actions qui aboutissent au même : car nous plaisons à Dieu en nous rendant semblables à lui ; car comme il est lui-même l'objet de sa complaisance infinie, aucune chose ne lui plaît, que par la ressemblance qu'elle a avec lui. Nous devenons semblables à lui en procurant sa gloire, puisque l'unique but de toutes ses actions au dehors, est la procuration de sa gloire ; & nous procurons sa gloire en le connoissant & en l'aimant ; & nous l'aimons, ou au moins nous lui témoignons notre amour, en accomplissant sa volonté, selon la parole de Jesus-Christ. *Qui habet mandata & observat ea, ipse est qui diligit me.* Cette intention de la gloire de Dieu pour être parfaite, doit avoir quatre qualités. Elle doit être premiérement universelle. Secondement, autant qu'il se peut faire actuelle. Troisiémement ; souveraine. Et enfin, très-pure.

Premiérement, l'intention de la gloire de Dieu que nous devons avoir dans nos actions, doit être universelle ; de sorte qu'elle s'étende, non-seulement à toute la conduite de notre vie en général ; mais encore à chaque action en particulier, de sorte qu'il n'y ait pas une seule de nos actions, mêmes les plus in-

différentes, même les plus basses; mais encore pas une de nos pensées, pas un seul de nos désirs, qui ne se rapporte à Dieu & à sa gloire. *Soit que vous buviez, soit que vous mangez, soit que vous fassiez quelqu'autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu*, dit l'Apôtre. En effet, puisque nous sommes tout entiérement à Dieu, & que nous y sommes par tant de titres, c'est-à-dire, par le titre de la création, de la rédemption, & de la régénération spirituelle que nous recevons dans le Baptême : si tout ce qui croît dans un fonds appartient au maître du fonds; tout ce qui vient de nous, n'appartient-il pas à Dieu, & ne doit il pas être rapporté à Dieu? d'ailleurs, Dieu n'est pas moins notre fin derniere, qu'il est notre premier principe; & comme il ne peut y avoir aucun de nos mouvemens qui ne vienne de lui, aussi il ne doit y en avoir aucun qui ne se rapporte à lui. Comme nous ne pouvons former la moindre pensée, le moindre désir sans le concours de Dieu, par lequel il veut bien se joindre à nous pour agir avec nous, n'est-il pas bien juste que de notre côté nous nous joignions à lui, pour entrer dans ses desseins, & suivre ses intentions.

Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. Cor. 10.

Secondement, l'intention de la gloire de Dieu, que nous nous devons proposer dans nos actions, doit être autant qu'il se peut actuelle. Surquoi il faut remarquer que nous pouvons rapporter nos actions à Dieu & à sa gloire, en trois manieres. Premierement, par une intention habituelle. Secondement, par une intention virtuelle. Troisiémement, par une intention actuelle. On appelle l'intention habituelle, celle par laquelle nous offrons le matin toutes nos actions à Dieu pour sa gloire, sans y penser le reste de la journée : or c'est le sentiment de S. Bonaventure, qu'à moins que cette intention n'ait un rapport d'influence à ces actions, de sorte qu'on puisse dire, qu'elle en est en quelque façon la cause ; elle ne suffit pas pour rendre nos actions quoique bonnes en elles mêmes, surnaturelles & méritoires.

L'intention virtuelle est celle en vertu de laquelle nous faisons une action, de sorte qu'elle en est véritablement la cause ; quoique nous n'y fassions pas toujours une réflexion actuelle en la faisant : & ainsi quand un homme se met en chemin pour aller en quelque lieu ; quoiqu'il ne pense pas actuellement à chaque pas qu'il fait au terme où il veut

aller, il a pourtant une intention virtuelle à chaque pas de s'avancer vers ce terme; parce que c'est en vertu du dessein qu'il a eu d'aller en ce lieu, qu'il s'est mis en chemin, & qu'il fait toutes les démarches pour y arriver. Nous pouvons dire la même chose de quelque action ou de quelque entreprise que ce soit, où nous nous engageons dans la vue de la gloire de Dieu, & que nous n'aurions pas entreprise sans cette vue; de sorte qu'elle en est la véritable cause. Cette intention virtuelle suffit pour que des actions d'indifférentes & naturelles qu'elles sont en elles-mêmes, deviennent lorsqu'elles ont la grace interieure pour principe des actions bonnes & surnaturelles, & méritoires de la vie éternelle, lorsqu'on les fait dans un état de justice.

Quoique cette intention virtuelle suffise pour rendre nos actions bonnes, surnaturelles & méritoires, il est pourtant d'une grande importance, de nous accoutumer à animer chaque action de notre vie, ou au moins les principales, d'une intention actuelle de la gloire de Dieu. Premierement, parce que cette intention actuelle donne à nos actions un nouveau lustre, & un plus grand mérite. Secondement, parce que cette

intention actuelle nous fait retrancher beaucoup de défauts qui pourroient se glisser dans nos actions, & prévenir des intentions moins pures qui s'y pourroient mêler. Troisiémement, parce que cette pratique nous fait faire nos actions avec plus de ferveur, de facilité & de perfection. Quatriémement, parce que cette habitude d'offrir toutes ses actions à Dieu par une intention actuelle, est un des moyens des plus aisés, des plus solides, & des moins sujets à l'illusion, pour se tenir dans la présence de Dieu; car agir continuellement dans la vue de Dieu, c'est avoir Dieu toujours présent. Cinquiémement, parce que c'est une union pratique avec Dieu: car agir pour Dieu, n'est ce pas aimer Dieu? Sixiémement, parce que quand cette intention de la gloire de Dieu est si éloignée de l'action, comme il arrive l'orsqu'on se contente le matin d'offrir ses actions à Dieu par une intention générale, il y a lieu de craindre que cette intention ne se relâche peu à peu, & qu'elle ne cesse même tout-à-fait, par une certaine nonchalance d'un esprit distrait ou dissipé; de sorte qu'elle n'influe du tout plus dans l'action. Enfin, comme nous avons un grand

fonds d'amour-propre, il eſt difficile ſi nous n'avons beaucoup d'attention à nous mêmes, & beaucoup de vigilance ſur tous nos mouvemens, qu'il ne nous échappe mille vues humaines, mille retours ſur nous-mêmes & ſur nos interêts, mille mouvemens de vanité, de ſenſualité, de déſirs de plaire aux hommes, ou de ſe contenter ſoi-même, mille reſpects humains, qui étant comme autant de rétractations de l'intention que nous avons eue le matin, de faire toutes nos actions pour la gloire, de Dieu, la détruiſent entiérement.

Troiſiémement, l'intention de la gloire de Dieu que nous nous propoſons dans nos actions doit être ſouveraine ; de ſorte que nous faſſions plus de cas de la moindre choſe qui contribue à la gloire de Dieu, que de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; parce que dès-là que la gloire de Dieu eſt le bien de Dieu, le bien de quelque créature, quelque excellente qu'elle puiſſe être, ne doit jamais entrer en comparaiſon avec elle, n'y ayant non plus de proportion entre l'un & l'autre, qu'il y en a entre Dieu & la créature, entre leſquels il y a une diſtance & une diſproportion infinie. Cette ſouveraine eſtime que nous avons de la

gloire de Dieu, nous engagera à préférer le moindre degré de la gloire de Dieu à nos intérêts, même les plus sensibles, même les plus considérables; de sorte que si la gloire & l'intérêt de Dieu se trouvent en concurrence avec notre gloire & notre intérêt, nous ne balancions pas un moment; mais qu'aussi-tôt nous soyons determinés à sacrifier notre gloire & notre intérêt à la gloire & à l'intérêt de Dieu, disant sincerement avec le Prophete: *Non nobis Domine, non nobis* Ps. 113. *sed nomini tuo da gloriam;* ce n'est pas à nous Seigneur, ce n'est pas à nous; mais à vous uniquement qu'appartient la gloire. Que si notre gloire & notre intérêt se peuvent accorder avec l'intérêt & la gloire de Dieu, & se rencontrent même ensemble dans la même action, il faut que l'intérêt de Dieu l'emporte toujours dans notre esprit & & dans notre cœur, sur notre intérêt; qu'il soit le premier mobile qui donne le mouvement à tout, & que notre intérêt lui soit toujours subordonné. Et ainsi, si je trouve & mon intérêt & mon plaisir & ma gloire dans la bonne œuvre que je fais, il ne faut pas que ce soit ce qui donne le mouvement à mon cœur pour le faire agir, mais l'inté-

rêt de Dieu. Nous reconnoîtrons assez la sincérité de notre attention là-dessus, si ne trouvant plus notre intérêt & notre plaisir dans cette action, nous la poursuivons cependant avec la même chaleur, dès qu'elle contribue à la gloire de Dieu.

Quatriémement, l'intention de la gloire de Dieu que nous nous proposons dans nos actions, pour être parfaite, doit être pure. Cette pureté d'intention a comme trois degrés. Le premier consiste à nous détacher tellement des créatures, que nous ne les aimions point pour elles-mêmes, mais uniquement pour Dieu; que nous ne les ayons point en vue dans nos actions, mais Dieu seul & sa gloire; que nous ne cherchions point à leur plaire, mais seulement à Dieu. Le deuxiéme consiste à nous détacher tellement de nous-mêmes, que nous ne cherchions point dans tout ce que nous faisons, notre intérêt, notre plaisir, notre propre satisfaction, notre gloire; mais uniquement l'intérêt, le bon plaisir & la gloire de Dieu, nous oubliant en quelque façon nous mêmes, pour ne chercher que sa gloire. Le troisiéme consiste à être tellement détachés de nous-mêmes & de nos propres intérêts, que

dans les choſes même ſurnaturelles, comme ſont les graces, les lumieres, les conſolations ſpirituelles, les progrès dans la vertu, l'acquiſition des plus éminentes vertus, la poſſeſſion même du bonheur éternel, nous aimions, nous cherchions moins tous ces dons, entant qu'ils ſont notre bien propre, qu'ils ſont notre perfection & notre bonheur, qu'entant qu'ils procurent la gloire de Dieu que nous avons toujours principalement en vue; non pas que nous ne ſouhaitions véritablement notre bonheur éternel; mais nous ne le ſouhaitons point tant, parce qu'il eſt notre bonheur, que parce que Dieu veut que nous le ſouhaitions, & que la plus grande gloire de Dieu s'y trouve; de maniere que, ſi par impoſſible, il falloit, pour procurer cette gloire de Dieu, renoncer à ce bonheur, une âme qui eſt dans ce dégré de pureté d'intention ne balanceroit pas un moment. Il eſt peu d'ames qui éprouvent ſouvent cette pureté d'amour, cette pureté d'intention; mais il en eſt. Celui, dit ſaint Bernard, qui diſoit, beniſſez le Seigneur, parce qu'il eſt bon, & non parce qu'il m'eſt bon, étoit dans un dégré de perfection ſupérieur à celui dont parle le même Prophête, qui benira le Seigneur

lorſqu'il lui aura fait du bien. Saint Paul y étoit arrivé, lorſqu'il diſoit, qu'il ſouhaitoit d'être anathême pour ſes freres; c'eſt-à-dire, au ſentiment de ſaint Jean-Chryſoſtome, d'être privé du bonheur éternel, ſans perdre pourtant la charité, pourvu qu'il pût par-là le procurer à tous les Juifs, parce que le bonheur de toute ſa nation procureroit à Dieu une plus grande gloire, que le bonheur d'un ſeul homme. Saint Anſelme y étoit arrivé, lorſqu'il proteſtoit, que s'il eût vu d'un côté un péché & de l'autre l'enfer, il n'eût pas balancé un moment, mais il eût plutôt choiſi de tomber dans l'enfer, que dans le péché. Saint Ignace y étoit arrivé, lorſqu'il diſoit, que s'il eut été prêt d'entrer dans le Ciel, de ſorte qu'il n'eût eu qu'un ſeul pas à faire pour ſe mettre en poſſeſſion du bonheur éternel, & qu'il eût vu une occaſion de procurer la gloire de Dieu ſur la terre, il eût quitté le Ciel pour courir à cette occaſion, & pour vivre encore ſur la terre dans l'incertitude de ſon ſalut: lorſqu'il aſſuroit que s'il eût été dans les enfers, mais ſans y perdre la charité, il eût été moins touché de ſon malheur, que du déplaiſir d'y voir Dieu blaſphémé. Saint

Bernard

Bernard semble ajouter un quatriéme dégré, qui consiste à faire les choses non pas pour plaire à Dieu, mais parce qu'elles plaisent à Dieu, & que Dieu nous plaît.

Quando jam qui operetur non ut Deo placeat, sed quia placet ei Deus, vel quia placet Deo quod operatur. *Bernard, 121 Sermon.*

Enfin, on peut pousser cette pureté d'intention, non-seulement jusqu'à préférer la gloire de Dieu à tout, & à oublier tout pour ne penser qu'à la gloire de Dieu; mais à se proposer toujours, & en toute chose la plus grande gloire de Dieu, conformément aux sentimens de saint Ignace qui avoit toujours dans le cœur & dans la bouche ces paroles; *A la plus grande gloire de Dieu:* de sorte qu'on peut dire que c'étoit sa devise. En effet, on ne trouve presque pas une page dans ses constitutions où il ne fasse mention de la plus grande gloire de Dieu: *Ad majorem Dei gloriam*, de ce qui sera plus pour le service de Dieu: *Majus Dei obsequium semper intuentes.* C'est encore à ce dégré de perfection qu'étoit arrivée sainte Therese, elle qui avoit fait un vœu de faire toujours ce qui lui paroîtroit le plus parfait.



CHAPITRE II.

Premier motif du zéle de la gloire de Dieu, ou de la pureté d'intention : la Doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis : alioquin mercedem non habebitis apud patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth. 6. 1.*

Tu autem cùm oraveris intra in cubiculum tuum, & clauso ostio, ora patrem tuum in abscondito : & pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi. *Ibid. v. 6.*

Si oculus tuus fuerit simplex totum corpus tuum lucidum erit : si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. *Luc. 11.*

PRENEZ garde, dit Jesus-Christ, de ne pas faire de bonnes œuvres dans la vue de vous attirer l'approbation des hommes ; car si vous le faites, vous ne devez attendre nulle récompense de la part de Dieu, auquel seul vous devez vous mettre en peine de plaire. Si vous ne cherchez qu'à lui plaire, vous vous cacherez quand vous jeûnerez, quand vous prierez & ferez les autres bonnes œuvres ; car vous êtes sûrs qu'il perce dans les lieux les plus cachés, & qu'il voit tout ce qui s'y passe. Si votre œil est simple, s'il est net, tout votre corps sera éclairé ; si votre œil n'est pas simple, n'est pas net, tout votre corps sera dans les ténébres ; c'est-à-dire, si votre intention exprimée par l'œil, est simple & pure, tout la conduite de votre vie sera pure, sera sainte ; mais si l'intention avec laquelle vous faites toutes vos actions,

n'est pas simple, n'est pas pure, toute votre vie ne sera qu'un déréglement continuel. Notre Seigneur attribue l'incrédulité des Scribes & des Phariſiens à la vaine gloire qui étoit le principe de tous leurs desseins & de toutes leurs actions, & à la passion qu'ils avoient de chercher leur propre gloire aux dépens de celle de Dieu: au contraire, il remercie & benit son Pere de ce que pour faire éclater sa gloire, il releve ses secrets aux petits, aux humbles, & à ceux qui ne cherchent point leur propre gloire. Si Jesus-Christ demande à son Pere qu'il glorifie son Fils; ce n'est, comme il dit lui-même, qu'afin qu'il soit plus en état par-là de glorifier son Pere. Il assure que pour ne point s'écarter des voies de la Justice & de la vérité, il faut ne chercher uniquement que la gloire de Dieu. Il déplore la lâche timidité de ces malheureux, qui étant persuadés & convaincus par l'éclat des miracles de Jesus-Christ, qu'il devoit être le Messie, n'osoient pourtant se déclarer pour lui, par la crainte qu'ils avoient d'être méprisés & persécutés, & de perdre la gloire qu'ils s'étoient acquise dans le monde.

Quomodò potestis credere, qui gloriam ad invicem accipitis & gloriam quæ à solo Deo est non quæritis. *Joann.* 5.

Confiteor tibi pater, quia hæc abscondisti à sapientibus & revelasti ea parvulis, ità pater, quoniam sic placitum fuit ante te. *Matth.* 11.

Clarifica filium tuum ut filius clarificet te. *Joann.* 19.

Qui autem quærit gloriam ejus qui misit eum hic verax est, & injustitia in eo non est. *Joann.*

Dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei. *Joan.* 12.



CHAPITRE III.

Second motif du zéle de la gloire de Dieu, & de la pureté d'intention : Les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

Non quæro gloriam meam. *Joann.* 8. Si ego glorifico me ipsum gloria mea nihil est. *Ibid.*

JESUS-CHRIST nous assure lui-même qu'il n'est point venu au monde pour chercher sa propre gloire ; mais uniquement la gloire de son Pere, & qu'il auroit grand tort de négliger la gloire de son Pere, pour chercher sa propre gloire, puisque si on regarde sa gloire entant qu'homme, & qu'on la compare à celle de son Pere, on la doit regarder comme un pur néant. Il déclare qu'il met tout son soin à chercher en toutes choses le bon plaisir de son Pere, & à procurer sa gloire, & qu'elle est le but de tous ses desseins, & le motif de toutes ses actions. C'est cette Loi qui, comme il le dit lui-même par la bouche du Prophête, fut écrite au milieu de son cœur, dès le premier moment de sa conception, qui l'obligea, comme il l'ajoute, de s'offrir lui-même pour prendre la place de toutes les vic-

Quæ placita sunt ei facio semper. *Idid.*

Psal. 39.

times de la Loi ancienne, qui commençoient à déplaire à ſon Pere, afin d'être entiérement ſacrifié à ſa gloire. Ce fut donc pour remplir les devoirs d'une parfaite victime, qu'il ſe ſacrifia à la gloire de ſon Pere, par un ſacrifice digne de lui, & digne de ſon Pere, c'eſt-à-dire, par un ſacrifice qui fut continuel dans ſa durée, univerſel dans ſon étendue, & très-parfait dans ſa maniere.

Premiérement, le ſacrifice qu'a fait Jeſus-Chriſt de lui-même à la gloire de ſon Pere, a été continuel dans ſa durée, il l'a commencé dès le premier moment de ſa conception & de ſa naiſſance, il l'a renouvellé dans ſa circonciſion & dans ſa préſentation au Temple, & il l'a continué dans toute ſa vie, ayant été dans tous les momens de cette même vie, dans une diſpoſition de victime, dans un eſprit continuel de ſacrifice; de ſorte qu'il diſoit ſouvent à ſon Pere: *Sacrificium & oblationem noluiſti, corpus autem aptaſti mihi... ecce venio.* Enfin il le conſomma ſur la croix.

Secondement, ce ſacrifice que Jeſus-Chriſt a fait de lui même à la gloire de ſon Pere, a été univerſel dans ſon étendue, puiſqu'il n'a pas conçu une penſée, formé un deſir, prononcé une pa-

role, fait aucune action, qui n'ait été consacrée à la gloire de son Pere; de sorte qu'il pouvoit dire à chaque mouvement de son esprit, de son cœur & de son corps: *Non quæro gloriam meam:* ce n'est pas ma gloire que je cherche: *Quæ placita sunt ei facio semper;* mais je ne cherche qu'à plaire à mon Pere, & à procurer en toutes choses sa gloire. S'il s'est fait homme dans le sein d'une Vierge, s'il est venu au monde, s'il est né dans une étable, s'ils s'est soumis aux douleurs & à l'ignominie de la circoncision, s'il a passé trente ans dans la boutique d'un artisan, dans une vie obscure, & dans une obéissance continuelle, s'il a prêché, s'il a instruit les peuples, s'il a fait des miracles, s'il a essuyé tant de fatigues, s'il a souffert tant de calomnies & de persécutions, si enfin, il est mort sur une croix, il n'a point eu d'autre but en tout cela que de procurer la gloire de son Pere. Ce sacrifice a été encore universel, parce qu'il a sacrifié à la gloire de son Pere; son corps, son ame, ses opérations, ses biens, ses intérêts, son repos, sa joie, ses plaisirs, sa gloire, sa vie, & enfin tout son être.

Jean. 8.

Troisiémement, ce sacrifice a été très-parfait dans sa manière; car si Je-

sus-Christ sacrifia ses biens à la gloire de son Pere, ce fut pour naître dans une étable pauvre & abandonnée, pour ne posseder aucun bien pendant sa vie, & pour mourir sur une croix; s'il sacrifia sa joie, ce fut pour abandonner son cœur à la plus vive & à la plus cruelle douleur qui fut jamais, jusqu'à tomber en agonie, jusqu'à suer du sang; s'il sacrifia ses plaisirs, ce fut pour s'exposer aux tourmens les plus honteux & les plus horribles qu'un homme puisse souffrir; s'il sacrifia sa gloire, ce fut jusqu'à devenir l'opprobre des hommes & un objet d'horreur & d'exécration à son peuple. Enfin, s'il sacrifia sa vie, ce fut pour expier sur une croix par une mort également cruelle & ignominieuse; s'il sacrifia son être, ce fut jusqu'à une espéce d'anéantissement. Voilà jusqu'où un homme-Dieu a poussé le sacrifice qu'il faisoit de lui-même à la gloire de son Pere, voilà ce qui nous doit faire concevoir ce que c'est que la gloire d'un Dieu, & ce qu'on doit faire, & ce qu'on doit souffrir pour la procurer; car rien ne nous fait tant comprendre de quel prix est la gloire d'un Dieu, que de voir un Homme-Dieu sacrifié jusqu'à l'anéantissement pour la réparer.

CHAPITRE IV.

Autres motifs qui nous engagent à chercher en toutes nos actions la gloire de Dieu.

LE premier motif eſt pris du côté de Dieu & de l'excellence de ſa gloire. Il n'y a rien de ſi grand, ni de ſi glorieux pour nous, que d'agir pour la gloire de Dieu, parce que cette gloire eſt en quelque façon le bien de Dieu, & ainſi c'eſt quelque choſe de divin, & qui eſt par conſéquent d'une excellence & d'une valeur infinie.

La grandeur d'un bien moral, tel qu'eſt la gloire, ſe prend de la grandeur & de la dignité de celui à qui il appartient, & ainſi la gloire d'un Gentilhomme, eſt quelque choſe de plus noble & de plus excellent que la gloire d'un payſan; mais la gloire d'un Prince ou d'un Roi, eſt incomparablement plus excellente que celle d'un Gentilhomme. Si donc la gloire croît à proportion de la dignité de celui à qui elle appartient, quelle doit être l'excellence de la

gloire d'un Dieu ? ne doit-on pas conclure que comme toutes les créatures, quelque nobles & quelque excellentes qu'elles soient, comparées à Dieu ne sont rien : *Quasi non sint sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputatæ sunt ei*, aussi toute la gloire de toutes les créatures les plus excellentes ramassées ensemble, comparée à la gloire de Dieu, est moins que rien. En effet, y avoit-il rien de plus grand que la gloire de Jesus Christ entant qu'homme ? On peut dire sans exagération, que la gloire de tous les conquérans & de tous les monarques comparée à celle de Jesus-Christ, même entant qu'homme, est moins que n'est la lumiere d'une étincelle comparée à celle du Soleil ; & néanmoins Jesus-Christ nous assure que la gloire qu'il posséde entant qu'homme, comparée à celle de son Pere n'est rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est ;* que peut donc être la gloire de tous les hommes comparée à celle de Dieu, sinon moins que rien ? C'est pour cela que la moindre action faite pour la gloire de Dieu, le moindre acte d'humilité, de patience, de mortification, de charité, qu'une oraison bien faite, qu'une humiliation bien prise, dès-là qu'elles ont du rap-

Joan. [illegible]

Joan. [illegible]

port à Dieu, qu'elles contribuent à sa gloire, sont quelque chose de plus grand, & de plus glorieux au jugement de Dieu, & par conséquent dans la vérité, que les plus fameux exploits des conquérans, que le gouvernement des plus grands Royaumes, que la conquête des empires: & qu'une personne pauvre, méprisée, inconnue, & qui paroît le rebut du monde; mais qui s'exerce continuellement dans la pratique des vertus, & qui n'a point d'autre vue dans toutes ses actions, que la gloire de Dieu, est plus grande & plus glorieuse devant Dieu, que tous les monarques & tous les conquérans du monde.

Il s'ensuit de-là, qu'il ne faudroit pas aux dépens du moindre dégré de la gloire de Dieu, c'est-à-dire, par un seul péché véniel, procurer les plus grands avantages, & le plus grand bonheur, ou empêcher le malheur, la ruine & la destruction même de tous les hommes qui sont au monde; parce que tout cela, dès-là qu'il n'est que le bien ou le mal de la créature, ne peut entrer en comparaison avec le bien du Créateur, tel qu'est sa gloire. Et c'est pour cela que si les hommes avoient l'idée qu'ils doivent avoir de Dieu, s'ils compre-

noient ce que c'eſt que ſa gloire, & qu'il s'agit de procurer la gloire de Dieu aux dépens de tous leurs biens, de leurs intérêts, de leur gloire, de leur bonheur & de leur vie, ils ne balanceroient pas un moment, & s'eſtimeroient trop glorieux, & trop heureux de lui faire ce ſacrifice; convaincus que lui ſacrifier tout cela, ce ſeroit moins que de ſacrifier le plus vil eſclave à la gloire du plus grand Roi du monde. Cette penſée ne doit-elle pas nous animer à procurer de toutes nos forces la gloire de Dieu, & à n'avoir point d'autre but dans toutes nos penſées, dans tous nos deſſeins, & dans toutes nos actions, que cette gloire?

Le ſecond motif qui doit nous engager à rapporter toutes nos actions à la gloire de Dieu eſt, que rien ne nous rend plus ſemblables à Dieu, & par conſéquent plus ſaints & plus heureux: parce que Dieu étant le principe de toute la ſainteté & de tout le bonheur, plus nous avons de reſſemblance avec lui, plus nous ſommes ſaints & heureux: or comme Dieu n'a point d'autre fin de toutes ſes opérations au dehors, que ſa gloire, rien ne nous rend plus ſemblables à lui, que d'agir toujours pour ſa gloire. Dieu pouvoit ne pas

créer le monde ; car il possédoit dans lui-même tout le bonheur & toute la gloire, & ainsi il n'avoit point besoin d'en chercher au-dehors ; mais supposé qu'il créât le monde, il ne pouvoit pas se proposer dans la création du monde, une autre fin que sa gloire. C'est pour cela que l'Ecriture nous dit, que tout ce que Dieu a créé, il l'a créé pour sa gloire ; c'est pour cela que Dieu proteste lui-même par la bouche du Prophête Isaïe, que tout ce qu'il fera, il le fera pour sa gloire, & qu'il s'est si uniquement réservé cette gloire, qu'il n'en fera part à personne : comme s'il vouloit dire, que pour tous les autres biens, il vouloit bien les communiquer libéralement à ses créatures ; mais que pour sa gloire, il en étoit si jaloux, qu'il ne vouloit la partager avec personne, & qu'il prétendoit que les hommes oubliant entiérement le soin de leur gloire, ne pensassent qu'à procurer la sienne, & en fissent la fin de toutes leurs actions, & qu'ils se persuadassent, que moins ils chercheroient & leur intérêt & leur gloire, plus ils les trouveroient avec avantage, & qu'ils ne seroient jamais, ni si glorieux, ni si heureux que quand ils sacrifieroient & leur bonheur & leur gloire à la gloire de Dieu.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.* 16.

Propter me, propter me faciam... & gloriam meam alteri non dabo. *Isa.* 48.

Le troisiéme motif qui nous engage à rapporter toutes nos actions à la gloire de Dieu est, que nous y trouvons notre intérêt & les plus grands avantages que nous puissions souhaiter : car enfin il n'est pas une seule action, même des plus naturelles, même des plus indifférentes en elles-mêmes, qui étant faite pour Dieu, par sa grace, étant rapportée à sa gloire, ne devienne surnaturelle, & étant faite en grace, ne nous mérite la possession de Dieu & un dégré de gloire éternelle. Supposons dans une même Communauté deux personnes, qui depuis le matin jusqu'au soir, fassent les mêmes actions, dans le même-temps, & de la même maniere, au moins pour l'extérieur ; mais que l'une soit une personne intérieure, qui ne fasse pas la moindre action, même la plus basse, & la plus indifférente, qu'elle n'ait soin de l'offrir à Dieu, & de la rapporter à sa gloire : que l'autre soit une personne toute naturelle dans ses manieres, qui agisse par humeur, par coutume, par nécessité, ou tout au plus par raison, sans penser à rapporter à Dieu tant d'actions indifférentes qui occupent une partie de la journée ; que ces deux personnes se trouvent en même-tems au moment de

la mort prêtes de paroître devant Dieu ; & d'aller recevoir ou la recompense, ou la punition de leurs actions : quoiqu'elles n'aient fait toutes deux presque que les mémes actions, l'une se trouvera cependant pleine de vertus, remplie de mérites, & sera ensuite élevée à un très-éminent dégré de gloire dans le Ciel ; au lieu que l'autre après avoir ce semble beaucoup travaillé, se trouvera les mains vuides, & exclue des récompenses qu'on ne donne qu'aux actions qui ont été faites pour Dieu, & rapportées à sa gloire : car il n'y a que ce qui est fait pour Dieu, qui puisse nous mériter la possession de Dieu.

CHAPITRE V.

Des moyens d'acquérir & de pratiquer ce zéle de la gloire de Dieu, & cette pureté d'intention.

PREMIÉREMENT, il faut travailler continuellement à détruire notre amour propre, c'est-à-dire, cet amour déréglé que nous avons pour nous-mêmes, & cette attache que nous avons par rapport à nous-mêmes, aux biens

de la terre, aux plaisirs, aux honneurs & à la gloire, qui fait que nous nous cherchons en tout, & nous empêche de chercher uniquement Dieu & sa gloire. Car l'intention si pure de la gloire de Dieu, suppose le pur amour; & l'unique chemin pour arriver au pur amour, est la mortification de ses sens, de ses passions, de ses inclinations naturelles & une mort continuelle, non-seulement à toutes les choses de la terre; mais encore à soi-même.

Secondement, il faut continuellement veiller sur soi & sur tous les mouvemens de son cœur, pour retrancher une infinité de vues humaines qui nous viennent incessamment, pour réprimer tant de retours sur soi-même presque continuels, mais presque imperceptibles, des recherches secrettes de ses intérêts, de son plaisir, de son honneur, & mille autres mouvemens de l'amour-propre, auquel les ames du commun ne font presque nulle attention, & qui échappent même quelquefois aux plus vertueuses, & qui se mêlant dans les actions les plus saintes, en détruisent tout-à-fait le mérite, ou au moins en diminuent beaucoup la perfection.

Troisiémement, il faut avoir une application toute particuliere pour ne

commencer aucune de ses actions, sur-tout des principales, sans les rapporter auparavant à Dieu par une intention actuelle, qu'on tâchera de renouveller pendant l'action, si elle dure un peu long-temps : il est bon même de faire un petit retour sur soi-même après l'action, pour reconnoître s'il ne nous est point échappé dans la dissipation que cause naturellement l'action, quelque mouvement trop naturel, ou quelque intention moins pure, pour en demander pardon à Dieu, & réparer autant qu'on peut ce défaut.

Quatriémement, il est bon pour nous accoutumer à une pratique si sainte & si utile, de faire pendant un tems considérable son examen particulier là-dessus ; & pour cela, il faut dès le matin, après avoir offert toutes ses actions à Dieu pour sa plus grande gloire, proposer de renouveller de tems en tems cette intention pendant la journée, demander à Notre-Seigneur qu'il nous rappelle souvent cette pensée dans l'esprit, & solliciter notre Ange Gardien de nous y aider.

Cinquiémement, on peut se servir de quelques signes extérieurs pour se rendre plus facile à une si sainte pratique, comme est le son de l'horloge,

proposant de renouveller son intention toutes les fois qu'on entendra l'heure sonner, disant, tout pour vous, mon Dieu, tout pour vous; comme est la vue de quelques saints objets, comme d'un crucifix, ou de quelqu'autre image, d'une croix qu'on porte sur soi, comme il se pratique avec beaucoup de profit dans quelques Provinces.

L'amour de Dieu ne doit pas être moins ingénieux que l'amour humain : on pense sans peine & souvent à ce qu'on aime. Aimons sincérement Dieu, & nous aurons beaucoup de facilité à penser souvent à lui & à rapporter tout à lui.



TRAITÉ SECOND.

DE L'HUMILITÉ.

CHAPITRE PREMIER

De la nature de l'humilité, & de ses différens dégré.

L'HUMILITÉ, selon la doctrine de saint Bernard, est une vertu, qui par la parfaite connoissance qu'elle nous donne de nous-mêmes & de nos foiblesses, non-seulement nous em-

Humilitas est virtus quà homo verissimâ suî cognitione : sibi ipsi vilescit. *Bernard. tract. de grad. hum.*

pêche de nous eſtimer trop, & de nous élever au-deſſus de l'état où nous devons être ; mais encore nous rend mépriſables à nous-mêmes, & modére enſuite le déſir que nous avons naturellement d'être eſtimés, honorés, & préférés aux autres. Cette vertu a trois dégrés. Le premier conſiſte à reconnoître que nous ne ſommes rien de nous-mêmes, que nous n'avons rien que de l'indigence & de la miſere, que nous ne pouvons rien que pécher & nous perdre. Cela ne ſuffit pas pour l'humilité chrétienne; car la raiſon & la philoſophie peuvent aller juſque là, mais il faut outre cela avoir une vue pénétrante & affectueuſe de ce néant, de cette indigence & de cette impuiſſance que nous reconnoiſſons en nous, qui nous porte à nous mépriſer nous-mêmes intérieurement, à être dans une diſpoſition continuelle, ou au moins fréquente, de confuſion & d'anéantiſſement devant Dieu, & devant toutes les créatures, nous réjouiſſant intérieurement de ce que nous ne ſommes rien de nous-mêmes, & de ce que Dieu eſt tout, & aimant notre pauvreté, notre abjection & notre dépendance entant qu'elle fait davantage paroître la grandeur & le pouvoir de Dieu, & ſon

ſouverain Domaine. Ce n'eſt-là que le premier dégré, qui eſt comme le fondement des autres, & dans lequel les commençans doivent long-tems s'éxercer; parce que c'eſt le moyen d'arriver à la plus haute perfection de l'humilité.

Le ſecond dégré d'humilité qui ſuit naturellement du premier, conſiſte à vouloir que les autres entrent dans les mêmes ſentimens que nous avons de nous, qu'ils nous rendent la même juſtice que nous nous rendons, & qu'ainſi nous ſouffrions ſans peine qu'ils nous mépriſent intérieurement, comme nous nous mépriſons nous-mêmes; & qu'enſuite nous jugeant indignes de leur eſtime & de leurs louanges, par un eſprit de vérité & d'équité, bien loin de les déſirer ou de les rechercher, nous nous en défendions comme d'une injuſtice qu'on nous fait, ou plutôt qu'on fait à Dieu, en nous donnant une eſtime & des louanges qui appartiennent à Dieu ſeul, puiſque c'eſt de lui que vient tout le bien qui eſt dans nous; de ſorte que nous diſons avec ſincérité: *Soli Deo honor & gloria: nobis autem confuſio faciei.* 1. Tim. 1. Baruc. 1.

Le troiſiéme dégré d'humilité nous engage à vouloir que les hommes agiſ-

ſent conformément à leurs ſentimens ; & que comme ils nous mépriſent intérieurement ainſi que nous le méritons, ils témoignent leur mépris par leurs paroles & par leurs actions ; qu'ils nous humilient & nous chargent de confuſion, de ſorte que non-ſeulement nous ſouffrions avec patience les humiliations & les mépris ; mais que nous les aimions & les recevions avec joie ; mais que nous les recherchions avec les mêmes empreſſemens que les mondains déſirent & cherchent la gloire & la réputation : non pas que les humiliations ſoient aimables par elles-mêmes ; mais ſeulement parce qu'elles nous rendent ſemblables à Jeſus-Chriſt anéanti, & qu'elles nous donnent le moyen de lui témoigner notre amour, & de mériter le ſien. Ce dégré eſt excellent, mais il eſt rare, & il ne ſe trouve que dans des ames très-parfaites : & c'eſt pourtant à ce dégré, auquel ſaint Ignace veut dans ſes conſtitutions que tous ſes enfans aſpirent, & auquel il étoit lui-même arrivé d'une maniere ſi admirable que n'eût été la crainte qu'il avoit de ſcandaliſer ſon prochain, & d'empêcher l'avancement de la gloire de Dieu, il eût fait les actions les plus extravagantes, pour s'attirer le mépris des au-

tres, & les engager à l'accabler de confusion, pour porter, comme il dit lui-même, les livrées de Jesus-Christ.

Quelques-uns ajoutent un quatriéme dégré d'humilité; mais qui n'est propre qu'à des hommes Apostoliques, des hommes extraordinaires, des hommes d'une éminente sainteté, à qui Dieu a donné de grands talens, à qui il fait des faveurs particulieres, dont il se sert comme d'instrumens pour l'exécution de ses plus grands desseins. Ce dégré consiste à être petit devant ses yeux, & dans un état d'anantissement continuel, parmi les actions de vertu les plus héroïques, parmi les plus grands succès, parmi les applaudissemens des hommes, parmi les prodiges les plus surprenans qu'on opere. Tel étoit un saint Xavier, qui pendant qu'il étoit l'objet de l'admiration de l'Univers par l'éminence de ses vertus, par l'éclat des grands miracles qu'il faisoit, par la multitude prodigieuse d'infidéles qu'il convertissoit, & par les succès incroyables que Dieu donnoit à ses travaux Apostoliques, se regardoit non-seulement comme un serviteur inutile, mais encore comme un méchant serviteur, qui gâtoit l'œuvre de Dieu, & qui par ses lâchetés & ses infidélités,

s'opposoit aux desseins de Dieu, sur ces peuples, à la conversion desquels il travailloit, & prioit instamment Saint Ignace d'envoyer quelque bon ouvrier aux Indes pour réparer ses fautes, & animer sa lâcheté. Une telle humilité dans un si grand homme, est un plus grand miracle, que tous ceux qu'il faisoit.

CHAPITRE II.

Premier motif d'humilité : La Doctrine & les sentimens de Jesus-Christ sur cette vertu.

Discite à me quia mitis sum & humilis corde. *Matth.* 11.

QUOIQUE toute la doctrine qui est contenue dans l'Evangile, soit la Doctrine de Jesus-Christ, il nous déclare pourtant, que la Doctrine de l'humilité est particuliérement la sienne; que c'est celle-là qu'il veut que nous apprenions particuliérement de lui, comme s'il vouloit nous dire qu'elle lui est propre, qu'elle étoit inconnue au monde, auparavant qu'il nous l'eût enseignée, que la lumiere de la raison ne l'avoit point fait connoître aux Philosophes, qui ignoroient jusques au nom de cette vertu, & qu'il étoit le premier maître d'une si sublime doctrine.

Jesus-Christ nous enseigne le premier dégré d'humilité, & le bas sentiment que nous devons avoir de nous-mêmes, dans la vue de notre foiblesse, & de notre impuissance pour toutes sortes de biens, lorsqu'il nous dit : *Que nous ne pouvons rien faire absolument sans lui* ; que comme la branche de la vigne ne peut porter aucun fruit, si elle n'est attachée sur son sep, aussi ne pouvons-nous faire le moindre bien, si nous ne sommes unis à Jesus-Christ, si nous ne sommes continuellement secourus de lui. C'est pour cela encore, qu'il avertit ses Disciples, que lorsqu'ils auront fait quelque bien que ce soit avec le secours de sa grace, bien loin de s'en attribuer la gloire & de s'en élever, ils doivent se regarder comme des serviteurs inutiles, qui n'ont fait que ce qu'ils étoient obligés de faire, & qu'ils ne pouvoient omettre, sans se rendre coupables & dignes de châtiment.

Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis, quia sine me nihil potestis facere. *Joan.* 15.

Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus. *Luc.* 17. 10.

Jesus-Christ nous apprend le second dégré d'humilité, lorsqu'il nous avertit, que quand nous faisons quelques bonnes œuvres, nous prenions garde de ne les point faire pour nous attirer l'approbation & les louanges des hommes. C'est pour cela, que pour réprimer la vaine complaisance qu'avoient

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ; ut videamini ab eis. *Matth.* 6.

Dedi vobis potestatem calcandi su-

les Apôtres sur l'estime & les louanges que leur attiroient les miracles qu'ils avoient opérés, & le succès qu'ils avoient eu dans la prédication de l'Evangile, il leur dit, que tout ce succès ne devoit pas être un sujet de complaisance pour eux; mais au contraire un motif d'humilité, dans la juste crainte qu'ils devoient avoir, que la même vanité qui avoit fait tomber satan du Ciel dans les Enfers, ne les précipitât dans le même malheur. C'est pour cela encore, qu'il leur défendit d'affecter le vain titre de maître, comme faisoient les Pharisiens; de rechercher les marques de respect & de distinction, & de briguer les premieres places. C'est pour cela enfin, qu'il leur protesta, que s'ils ne devenoient petits comme des enfans, c'est-à-dire, véritablement humbles, ils n'entreroient jamais dans le Royaume des Cieux: que dans le monde les plus grands sont ceux qui dominent les autres; mais que parmi les siens, les plus grands sont ceux qui se mettent au-dessous de tous.

pra serpentes .... verumtamen in hoc nolite gaudere. *Luc.* 10.

Et ait illis: videbam satanam sicut fulgur de cœlo cadentem. *Ibid.*

Vos autem nolite vocari, Rabbi. *Matth.* 23.

Nisi conversi fueritis, & efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth.* 18.

Jesus Christ enfin nous apprend le troisiéme dégré d'humilité, lorsqu'il ordonne à ses Disciples de prendre toujours la derniere place par-tout où ils se trouveront; lorsqu'il leur déclare qu'il veut

Recumbe in novissimo loco. *Luc.* 14.

veut qu'ils se fassent un sujet de joie de se voir persécutés & calomniés pour l'amour de lui, de se voir l'objet du mépris & des outrages des hommes; & que bien loin de rechercher ou de désirer l'estime & les louanges des hommes, & tout ce qui passe pour plus grand dans le monde, ils en doivent faire l'objet non-seulement de leur mépris, mais même de leur abomination.

Cùm maledixerint vobis, & dixerint omne malum adversum vos, gaudete & exultate. *Matth. 5.* Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. *Luc. 16.*

CHAPITRE III.

Second motif d'humilité. Les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

JESUS-CHRIST nous a donné de beaux exemples du premier degré d'humilité, lorsqu'il nous dit qu'il ne fait rien de lui-même. Lorsqu'il vit que sa doctrine lui attiroit l'admiration & les applaudissemens des hommes, il assura qu'elle ne venoit point de lui; mais de son Pere, & que c'étoit à lui qu'on en devoit attribuer la gloire; que pour sa gloire il la comptoit pour rien, quand il la comparoit à la gloire de son Pere; que son témoignage étoit sans force, s'il n'étoit pas appuyé de celui de son

Pere : quoique notre Seigneur Jesus-Christ entant qu'homme, fût comblé de toutes les graces & de toutes les vertus, dans le plus éminent degré qui pouvoit convenir à la plus parfaite créature qui pût sortir des mains de Dieu, il étoit pourtant dans une disposition continuelle d'anéantissement devant la Majesté de Dieu, considérant qu'il y avoit toujours une distance infinie entre Dieu & lui, qu'il n'avoit rien de lui-même, & que tout ce qu'il possédoit de bien, il le tenoit de la pure libéralité de Dieu : & c'est dans ce sentiment qu'il dit par la bouche du
Psal. 38. Prophête : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* : Tout ce que je suis, & ce que je posséde n'est devant vous qu'un pur néant.

Pour ce qui est du second degré d'humilite, Jesus-Christ le pratiqua excellemment : non-seulement il ne chercha point l'estime & les louanges des hommes ; mais il s'en défendit presque toujours, & les rejetta quelquefois avec une espéce d'indignation. Lorsque quelqu'un lui attribua la qualité de bon, en lui disant : *Magister bone*, ne le regardant cependant que comme un homme, il ne le put souffrir, disant que nul n'étoit bon que Dieu. Quand

il voyoit que les miracles qu'il faisoit lui attiroient l'admiration & les louanges des hommes, ordinairement il disparoissoit pour se dérober à leurs applaudissemens ; assez souvent lorsqu'il avoit fait les miracles les plus éclatans, il défendoit à ceux en faveur de qui il les faisoit, de les publier. Il ordonna aux trois Disciples qui avoient été témoins de sa gloire dans la transfiguration, de n'en point parler qu'après sa Résurrection. Il imposa même silence au demon, lorsque, forcé par la grandeur de ses miracles, il publioit qu'il étoit le Fils de Dieu : lui qui se vint présenter à ses ennemis lorsqu'ils le cherchoient pour le crucifier, s'enfuit, lorsqu'il connut que le peuple le cherchoit pour le faire leur Roi.

Enfin, pour le troisiéme degré on peut dire, que toute la vie de Jesus-Christ en a été une pratique continuelle, ayant fait des humiliations & des opprobres, l'objet de sa tendresse & de ses recherches les plus empressées. Il s'est humilié dans l'incarnation jusqu'à l'anéantissement : *Exinanivit semetipsum*, en s'unissant à la nature humaine, & se dépouillant de toute sa grandeur & de toute sa gloire, pour se revêtir de nos foiblesses. Il a voulu naître d'une mere pauvre, & par-là mé- *Philip. 2.*

prisable, dans une étable abandonnée, & être couché dans une crèche. Il a pris dans sa Circoncision le caractere du péché, & la figure du pécheur, & par-là s'est assujetti à la plus grande des humiliations. Il a passé les trente premieres années de sa vie dans la boutique d'un Artisan, dans les emplois les plus abjects, dans une dépendance & une obéissance continuelle, inconnu presque à tout le monde, & méprisé de ses parens, c'est-à dire, de ceux qui devoient mieux le connoître.

Lorsqu'il parut en public, il commença par s'aller mettre parmi les pécheurs, pour recevoir le Baptême de saint Jean, comme s'il eût été véritablement pécheur, & qu'il eût besoin d'être purifié de ses péchés, comme les autres, par le Baptême. Il choisit des Disciples pauvres & abjects, sans naissance, sans mérite, & sans talens; & ce fut avec des gens si pauvres, si grossiers, & si méprisables, qu'il passa les trois années de sa vie publique.

Il souffrit volontiers les médisances & les calomnies les plus noires. Il passa dans l'esprit de plusieurs pour un imposteur, pour un séducteur, pour un blasphêmateur, pour un impie, pour un enchanteur, pour un homme qui

avoit commerce avec le démon. Enfin, dans sa Passion il fut saisi comme un voleur, souffleté comme un insolent, traité chez Caïphe comme un miserable, renvoyé avec mépris & avec outrage par Hérode comme un insensé, fouetté chez Pilate comme un vil esclave, condamné à la mort comme un insigne criminel, attaché sur un gibet au milieu de deux fameux scélérats, comme étant encore plus scélérat qu'eux; de sorte qu'un Prophête a dit de lui qu'il seroit rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis*. C'est pour cela qu'Isaïe l'appelle *un homme humilié & frappé de la main de Dieu, & le dernier de tous les hommes*. Un chrétien qui croit tout cela, & qui adore ce Dieu anéanti, peut-il encore être orgueilleux ? peut-il encore soupirer après les honneurs & les grandeurs ? Thren. 3. Isaï. 53.

CHAPITRE IV.

Autres motifs qui nous portent à la pratique du premier degré d'humilité.

Le premier degré d'humilité consiste, comme nous l'avons dit, à avoir un bas sentiment de soi-même, fondé

sur la parfaite connoissance qu'on a de soi, de ses foiblesses & de ses miséres. Pour nous établir solidement dans ce premier degré d'humilité, sans m'arrêter au sujet d'humiliation que nous avons du côté de la nature, je regarde l'homme dans l'état surnaturel, c'est-à-dire, dans l'état de son élevation, & c'est de-là que je tire les plus grands sujets d'humiliation, & les plus puissans motifs d'humilité, soit que je regarde l'homme par rapport au tems passé, soit que je le regarde par rapport au présent, soit que je le regarde par rapport à l'avenir.

Le premier motif d'humilité se prend de la vue du passé. Je laisse toutes les autres considérations qui nous peuvent humilier dans la vue du passé, comme sont celles-ci; d'avoir été tirés du néant; d'avoir été conçus dans le péché, & d'être nés sujets à tant de foiblesses & miseres. Je m'arrête à cette seule considération, qui est que nous avons péché. Quand nous n'aurions commis qu'un seul péché mortel dans notre vie, quand ce ne seroit même qu'un péché de pensée, je dis que cette seule considération renferme de grands sujets d'humiliation, de puissans motifs d'humilité, & de fortes raisons de nous anéantir continuellement devant Dieu.

Premierement, dès-là que j'ai commis un seul péché mortel, j'ai méprisé la majesté de mon Dieu, qui est infiniment respectable & qui est digne d'une gloire infinie, en lui préférant une vile & une perissable créature. Ah! quel mépris ne mérité-je pas, pour avoir osé mépriser mon Dieu! Je mérite un mépris infini, & Dieu l'a en effet à mon égard, tant que je suis dans le péché mortel. Ne dois-je donc pas conformer mes sentimens aux siens, qui sont si véritables & si justes & qui par conséquent doivent être la regle des nôtres.

Secondement, si j'ai commis un seul péché mortel, j'ai mérité l'enfer, & par conséquent un opprobre infini, une confusion éternelle; & si Dieu avoit permis que je fusse mort dans cet état, comme il est arrivé à tant d'autres, je serois maintenant l'objet de la haine & du mépris de tous les Saints, & de Dieu même, le jouet & l'opprobre des démons: voilà ce qui m'étoit dû, voilà quel devoit être mon sort, si Dieu m'avoit fait justice: & ainsi quand on nous méprisera, quand il nous arrivera quelque humiliation, quelque confusion, bien loin de nous emporter, disons en nous humiliant: Hélas, Sei-

gneur, je méritois une confusion éternelle ! Je vous suis bien obligé de vouloir bien vous contenter de cette petite confusion, je la reçois de tout mon cœur ; comme un effet de votre miséricorde sur moi, avec des sentimens de reconnoissance, & en esprit de pénitence.

Troisiémement, je suis assuré que j'ai commis quelques péchés mortels, & je ne puis pas être assuré de la même certitude que Dieu me les a pardonnés : je suis assuré que j'ai mérité un enfer, c'est-à-dire, une peine infinie, une peine éternelle, & je ne suis pas assuré que Dieu m'a remis cette peine, & je ne puis répondre, s'il me falloit mourir dans le moment, que l'enfer ne fût point mon partage. *Personne*, dit le Saint-Esprit *ne sçait s'il est indigne de haine ou d'amour*. Que cette pensée est capable de nous humilier ! elle a humilié & fait trembler les plus grands Saints, quels sentimens ne doit-elle pas inspirer aux pécheurs ?

Le second motif d'humilité se prend de la vue du présent. Je trouve cinq considérations prises de l'état présent où nous sommes, qui doivent beaucoup nous humilier.

La premiére est notre impuissance

absolue pour faire aucun bien surnaturel sans le secours de la grace. *Vous ne pouvez rien faire sans moi*, dit le Sauveur. C'est de-là que S. Paul couclut, que nous ne pouvons pas de nous-mêmes avoir la moindre pensée, le moindre bon desir ; que nous ne pouvons pas même prononcer le Nom de Jesus d'une manière méritoire, sans l'assistance du Saint Esprit ; que nous ne pouvons pas même reconnoître notre foiblesse & notre impuissance, ni desirer, ni demander comme il faut d'en être délivrés, sans le secours de Dieu ; que nous ne pouvons pas vaincre les tentations, biens moins produire les actes excellens d'une foi vive, d'une contrition sincere, d'une charité ardente, si nous ne sommes excités & secourus par le mouvement de la grace du Seigenur. Peut-on voir une impuissance plus universelle & plus absolue pour toute sorte de bien, que la nôtre ? Et peut-on la concevoir & avoir encore de l'orgueil ?

La seconde chose qui nous doit encore plus humilier est, qu'outre l'impuissance où nous sommes de faire aucun bien, nous avons encore une inclination très-forte pour le mal.

Nous naissons tous infectés du péché

originel; & les ſuites naturelles du péché originel ſont l'ignorance & l'erreur dans l'entendement, la foibleſſe & la corruption dans la volonté, le déréglement dans toutes nos puiſſances, & dans tous nos ſens, enfin une concupiſcence effrenée, qui ſe révolte contre les ordres de Dieu & de la raiſon, & qui nous entraîne preſque malgré nous, & nous empêche, comme dit ſaint Paul, de faire le bien que nous voulons, & nous fait faire le mal que nous ne voulons pas. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, qu'il n'eſt point de crime, quelqu'énorme qu'il ſoit, qui ait été commis par un homme, qui ne puiſſe être commis par un autre homme, quelque vertueux qu'il paroiſſe, ſi celui qui a fait l'homme ne l'aſſiſtoit de ſa grace : de ſorte qu'il n'y a point de Saint qui ne puiſſe dire avec le même ſaint Auguſtin : Je vous ſuis bien obligé, Seigneur, non-ſeulement pour les péchés que j'ai commis, & que vous m'avez pardonnés ; mais encore pour ceux que je n'ai pas commis, parce que vous m'en avez empêché ; étant obligé d'avouer, que ſi vous ne m'aviez ſoutenu par votre grace, il n'y a point de crime que je n'euſſe été capable de commettre.

La troisiéme chose qui nous doit humilier, & la petitesse du bien que nous faisons, lorsque la grace nous fait enfin faire quelques bonnes actions, malgré notre impuissance pour le bien, & notre penchant pour le mal; que tout ce bien est peu de chose, soit que nous le regardions par rapport à la grandeur de Dieu que nous servons, à la grandeur des obligations que nous lui avons, à la grandeur des récompenses qu'il nous promet, soit que nous le comparions au bien qu'ont fait tant de Saints, aux vertus qui ont éclaté en eux. Comparons notre patience avec celle d'un Job, notre charité avec celle d'un saint Pierre, ou d'un saint Paul, notre mortification avec celle d'un saint Bernard, notre humilité avec celle d'un saint François, notre pureté d'intention avec celle d'un saint Ignace, notre oraison avec celle d'une sainte Therese, notre douceur avec celle d'un saint François de Sales: hélas! si nous comparons nos vertus avec celles de ces grands Saints, elles disparoîtront, ou nous paroîtront plutôt des vices, que des vertus.

La quatriéme chose qui nous doit humilier dans le bien que nous faisons, est l'imperfection qui s'y mêle presque

toujours: si nous voulons peser nos actions au poids du sanctuaire, que nous en trouverons peu qui soient de poids, c'est-à-dire, qui soient faites avec une intention tout-à-fait pure! qu'il en est peu dont le Seigneur soit l'unique principe, & l'unique motif! qu'il en est peu, même quelquefois des plus saintes, ou l'humeur, ou la passion, ou le respect humain, ou la vanité, ou quelqu'autre mouvement de l'amour-propre ne se glisse, & souvent sans qu'on s'en apperçoive, par le défaut de vigilance sur nous-mêmes & sur tous les mouvemens de notre cœur! Combien de personnes, même, de celles qui paroissent vertueuses, se trouveront étonnées à l'heure de la mort, lorsqu'après avoir, ce semble, beaucoup travaillé, elles trouveront qu'elles n'ont rien ramassé, parce qu'elles n'ont pas eu une intention pure de leurs bonnes actions, & que tout ce qui n'est point fait pour Dieu est perdu pour l'éternité!

La cinquiéme chose qui nous doit humilier dans le bien même que nous faisons, est l'inconstance avec laquelle nous le faisons. Aujourd'hui nous sommes fervens & courageux; demain nous serons lâches & abattus. Aujour-

d'hui nous ſommes fidéles, recueillis & attentifs à nous-mêmes, demain nous ſerons négligens, infidéles, diſſipés. Quand nous ſommes dans l'oraiſon, nous faiſons les plus belles réſolutions du monde; ſommes-nous hors de l'oraiſon, nous manquons à ces belles réſolutions, avec la même facilité avec laquelle nous les avons formées : nous ne demandons que les grandes occaſions de témoigner notre courage & notre fidélité à Dieu, quand elles ſont abſentes; ſe préſentent-elles? nous ſommes lâches & infidéles à les embraſſer. Enfin c'eſt ſouvent aſſez d'avoir réſolu une choſe, pour y manquer un moment après; de ſorte qu'on peut dire, que nous ne ſommes conſtans que dans notre inconſtance. N'eſt-ce pas là un grand ſujet d'humiliation pour nous, de pouvoir ſi peu compter ſur nous mêmes & ſur nos bonnes réſolutions?

Le troiſiéme motif d'humilité ſe prend de la vue de l'avenir, & de la terrible incertitude où nous ſommes ſur notre prédeſtination, & ſur la grace de perſévérance, d'où notre ſalut & notre prédeſtination dépendent. Suis je prédeſtiné? ſuis-je réprouvé? ſerai-je ſauvé? ſerai-je damné? je ne

le puis sçavoir avec certitude. Que cette incertitude dans une affaire aussi importante est terrible ! mais qu'elle est humiliante ! ce que je sçais, c'est que je ne serai point sauvé sans la persévérance, & cette grace de persévérance, il est de foi que je ne puis la mériter, ni ensuite m'en assurer ? Sur quoi pourrois-je m'en assurer ? sur la volonté de Dieu ? elle m'est inconnue là-dessus.
Rom. 12. *Quis cognovit sensum Domini*, dit l'Apôtre, *aut quis consiliarius ejus fuit*. Si saint Paul qui avoit été élevé jusqu'au troisiéme Ciel, ne la connoissoit pas, qui peut présumer de la connoître ? sur ma volonté ? étant aussi aveugle, aussi foible, aussi corrompue & aussi inconstante qu'elle est, puis-je beaucoup compter sur elle ? Pourrois-je m'assurer sur mes bonnes œuvres ? outre qu'elles sont ordinairement si pleines de défauts, quand elles seroient très-excellentes & très-parfaites, cependant elles ne pourroient mériter infailliblement la grace de la persévérance. Seroit-ce sur les grandes graces que j'ai reçues ? qui m'a dit que j'y serai toujours fidéle ? Qui reçut jamais plus de graces que Salomon ? Dieu voulut faire éclater dans lui toute sa magnificence, par l'abondance des dons

dont il le combla ; cependant il est assez probable qu'il n'a pas eu le don de la persévérance.

Tant de grands hommes tels qu'étoient un Tertullien & un Origene, qui avoient étonné l'Univers par l'éclat de leurs vertus, & l'abondance des graces dont Dieu les avoit remplis, l'ont encore plus étonné par l'éclat de leur chute, dont ils ne paroissent point s'être relevés. M'assurerai-je enfin sur la perfection & la sainteté de mon état ? est-il plus parfait, est-il plus saint que celui de Judas, compagnon & Apôtre de Jesus-Christ, instruit dans son école, témoin de ses miracles, & de ses vertus ? il devient un voleur, un perfide, un traître, un apostat, & meurt enfin en désespéré. *Ceux qui servent Dieu avec plus de ferveur*, dit Job, *ne peuvent répondre de leur persévérance, & il a trouvé de la corruption dans les Anges. Les plus Saints sont sujets à l'inconstance & au changement, & les Cieux mêmes ne sont pas purs dans la présence du Seigneur. Que doit-on donc penser de l'homme, qui est non-seulement si vil ; mais encore si abominable, & qui avale l'iniquité comme l'eau ?* Si les étoiles sont tombées du Ciel, que sera-ce de nous qui ne sommes que cendre &

Job. 4.

Job. 15.

poussiere ? si les colonnes du Firmament ont été ébranlées, comment pourrons-nous subsister, nous qui ne sommes que de foibles roseaux ?

CHAPITRE V.

Les motifs qui nous engagent à la pratique du second & du troisiéme degré d'humilité.

LE second degré d'humilité consiste, comme nous l'avons dit, à ne point chercher l'estime & les louanges des hommes, & le troisiéme à souffrir même leur mépris, premiérement, avec patience; secondement, avec joie; & enfin il nous engage même jusqu'à les desirer, jusqu'à les rechercher. Comme rien ne paroît plus difficile à la nature, plus contraire à nos inclinations, & même plus inconcevable à notre raison, il faut de puissans motifs pour nous engager à passer par dessus des répugnances si naturelles, & des raisons qui paroissent si fortes. Je réduis tous ces motifs à trois. Le premier est, que nous trouvons notre grandeur & notre véritable gloire dans

l'humilité, & dans l'humiliation. Le second est, que notre perfection y consiste. Le troisiéme est, que c'est le chemin & le plus court & le plus sûr pour acquérir la paix & arriver au véritable bonheur.

Premiérement, nous trouvons notre grandeur & notre véritable gloire dans la pratique de l'humilité, & dans les humiliations, ou recherchées, ou acceptées pour l'amour de Jesus-Christ. Quand nous n'aurions point d'autre raison que le témoignage de Jesus-Christ là-dessus, pourrions-nous douter de cette vérité, sans accuser Jesus-Christ, ou de s'être trompé, ou de nous avoir voulu tromper, lorsqu'il nous assure, que l'humilité est le chemin le plus sûr pour arriver à la véritable grandeur, *& que quiconque s'humiliera sera élevé* (Matth. 23.) *: que parmi les hommes, les plus grands sont ceux qui tiennent les premiers rangs, & qui commandent aux autres; mais que dans son Royaume les* (Luc. 22.) *plus grands sont ceux qui sont les plus petits, & que les plus considérables sont ceux qui s'abaissent jusqu'à servir les autres.* Cette vérité qui paroît à plusieurs un paradoxe, est pourtant appuyée sur des raisons également solides & convainçantes.

Premiérement n'est-il pas certain & évident que plus une fin est noble & excellente, plus le moyen qui y conduit le plus efficacement est noble & excellent ? or la gloire de Dieu étant la fin la plus noble & la plus excellente, que non-seulement l'homme, mais que Dieu même se puisse proposer, puisqu'elle est d'une dignité infinie, puisqu'elle est le bien de Dieu, & qu'elle renferme tous les autres biens, qui ne sont biens, qu'autant qu'ils ont de rapport à celui-ci ; il s'ensuit par une conséquence nécessaire, que si l'humilité & l'humiliation sont les moyens les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, rien n'est plus grand & plus excellent que l'humilité & l'humiliation, & rien ne nous rend nous-mêmes plus grands & plus glorieux, que de pratiquer, l'humilité & d'embrasser les humiliations : or peut-on douter que les humiliations ne soient les moyens les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, puisque Jesus-Christ, qui n'est venu au monde que pour réparer & procurer la gloire de son Pere par les moyens les plus efficaces, lui qui est la sagesse éternelle, & qui par conséquent ne se pouvoir tromper, a choisi les humilia-

tions comme les moyens les plus propres pour arriver à la fin qu'il s'étoit proposée.

Il n'est pas moins certain, & moins évident, en second lieu, que plus nous approchons du principe de la grandeur, & de la gloire, plus nous avons de rapport avec lui, plus nous sommes grands & glorieux: or peut-on douter que Jesus-Christ Dieu & Homme, *dans lequel habite*, comme dit saint Paul, *la plénitude de la divinité corporellement*, ne soit le principe de la véritable grandeur & de la véritable gloire? Plus donc nous approchons de lui, plus nous avons de rapport avec lui, plus nous sommes grands & glorieux: or nous n'avons jamais plus de rapport à un Dieu anéanti, nous ne sommes jamais plus semblables à lui, que quand nous sommes parfaitement humbles: or nous ne sommes point parfaitement humbles, si non seulement nous ne souffrons avec patience, mais même si nous n'embrassons avec joie les humiliations pour l'amour de Jesus-Christ. *Frustrà*, dit S. Bernard, *virtutem appetis humilitatis, si viam refugias humiliationis.* Nous ne sommes donc jamais plus grands & plus glorieux, que quand nous sommes véritablement humbles;

Coloss. 2.

& que pour l'amour de Jesus-Christ nous embrassons volontiers les humiliations.

Secondement, notre perfection consiste, au moins en partie, dans l'humilité & dans l'amour de l'humiliation. C'est une vérité que la foi & la raison nous enseignent, que notre perfection consiste dans une parfaite conformité de cœur & d'esprit, d'affections & de sentimens avec Jesus Christ; or Jesus-Christ n'ayant rien tant estimé & aimé, n'ayant rien embrassé avec plus d'ardeur, que les humiliations, comme il paroît par ses maximes, par ses mysteres, & par toutes les actions de sa vie; nous ne pouvons donc avoir de conformité de cœur & d'esprit avec lui, ni par conséquent être parfaits, qu'en estimant, qu'en aimant, qu'en embrassant volontiers pour l'amour de lui les humiliations. On peut dire que l'état d'abjection & d'humiliation, est le centre d'un cœur véritablement Chrétien, d'un cœur qui est pénétré de l'amour de Jesus-Christ, qui est entré dans l'intérieur de Jesus-Christ: nous ne sommes ni parfaits, ni même Chrétiens qu'autant que nous avons l'esprit de Jesus-Christ, & nous n'avons l'esprit de Jesus-Christ, qu'autant que nous avons

d'estime & d'inclination pour les états de la vie abjecte & anéantie de Jesus-Christ. Rien n'est plus humiliant pour nous, que d'avoir tant d'éloignement de l'humiliation, parce que rien ne nous doit tant faire sentir que nous sommes dans un grand éloignement de l'esprit de Jesus-Christ.

Troisiémement, l'humilité & l'amour de l'humiliation sont le chemin sûr pour arriver au véritable bonheur. Rien ne peut tant contribuer à notre bonheur en cette vie, que de pouvoir nous répondre à nous-mêmes que nous aimons Jesus-Christ, & que nous en sommes aimés: or rien ne nous donne plus évidemment cette double assurance, que d'aimer l'humiliation pour l'amour de Jesus-Christ. Car premiérement, comme il n'y a rien de si difficile, que de faire le sacrifice de sa gloire & de son honneur, il n'y a rien qui fasse tant connoître la générosité de l'amour qu'on a pour Jesus-Christ, que de lui faire ce sacrifice. On peut dire que le sacrifice de ses biens & de sa vie même, coute moins à une ame généreuse; & quand on en vient jusques-là, on peut se répondre à soi-même qu'on aime Jesus-Christ. Il n'y a qu'un ardent amour pour J. C. qui puisse nous faire aimer

& embrasser l'humiliation ; mais il n'y a aussi que l'amour de l'humiliation pour Jesus-Christ, qui soit une preuve incontestable de l'amour qu'on a pour lui ; mais si nous poussons jusques-là la générosité de notre amour pour Jesus-Christ, croyons-nous qu'il se laisse vaincre en générosité, & qu'il manque de retour pour nous ? & que lui qui nous a aimés, lors même que nous ne l'aimions pas, puisse manquer à nous aimer, lorsque nous lui témoignons notre amour d'une maniere si généreuse & si désintéressée ? D'ailleurs, Jesus-Christ ne peut se défendre d'aimer ceux qui sont semblables à lui : la même raison qui l'oblige de s'aimer lui-même, & de s'aimer d'une amour nécessaire & infini, l'oblige à aimer ceux qui ont du rapport & de la ressemblance avec lui. Et qui nous donne plus de rapport & de ressemblance avec lui, que la pratique de l'humilité, & l'état d'humiliation ? & si nous sommes moralement assurés que nous aimons Jesus-Christ, & que nous en sommes aimés, peut-il manquer quelque chose à notre bonheur ? On peut dire que cette assurance fait notre Paradis en terre.

Enfin, si la paix du cœur ne fait pas

tout le bonheur de la vie, on peut au moins aſſurer, qu'il n'y a point de véritable bonheur ſans la paix; & où ſe trouve plus ſurement & plus conſtamment la paix, que dans un cœur humble? Car qui eſt-ce qui trouble le plus ordinairement notre paix? c'eſt, ou la penſée qu'on nous a mépriſés, ou la crainte qu'on ne nous mépriſe; c'eſt que nous croyons qu'on ne nous eſtime pas autant que nous le méritons, qu'on ne nous donne pas le rang qui nous appartient. Un homme humble n'a point toutes ces idées, il eſt à couvert de toutes ces craintes; ſi on lui témoigne du mépris, il n'a que ce qu'il ſouhaite & ce qu'il croit mériter; & comme il prend toujours la derniere place, il ne trouve perſonne qui la lui diſpute, ni qui l'inquiete dans ſa poſſeſſion.

CHAPITRE VI.

Des défauts contraires à l'humilité.

ON ne peut bien connoître la nature de l'humilité, ſans connoître les défauts qui lui ſont oppoſés, ni acquérir cette vertu, qu'en travaillant

sérieusement à en combattre les défauts, dont on doit faire pour cela la matiere de son examen particulier. Ces défauts sont :

Premiérement, s'entretenir dans des pensées de vaine complaisance sur ses bonnes qualités ; soit du corps, soit de l'esprit, soit naturelles, soit surnaturelles ; y faire trop de réflexion, & ne pas retrancher les mouvemens de vanité qui viennent là-dessus.

Secondement, parler trop aisément de soi, & des choses qui sont à son avantage, & de ce qui peut donner occasion aux autres de les remarquer & d'en parler.

Troisiémement, se préférer intérieurement aux autres, soit pour la vertu, soit pour les talens, & s'arrêter volontiers à considérer plutôt leurs défauts, que leurs bonnes qualités, & avoir une conduite contraire pour ce qui nous regarde.

Quatriémement, sentir du chagrin quand on loue les autres, & tâcher adroitement de les rabaisser.

Cinquiémement, s'excuser toujours quand on nous blâme, ne reconnoître point ses fautes, & ne vouloir jamais avouer qu'on a tort.

Sixiémement, avoir un certain air de

de suffisance & de supériorité dans la conversation, & de mépris pour les autres & pour leurs sentimens, & prendre toujours le dessus.

Septiémement, contester avec trop d'opiniâtreté & trop d'attache à son sentiment, & le préférer toujours à celui des autres, se persuadant qu'on a des lumieres que les autres n'ont pas.

Huitiémement, se laisser trop éblouir par tout ce qui a de l'éclat, comme sont les honneurs, les grands emplois, les grands succès, la grande réputation, en faire trop de cas; au lieu qu'une ame véritablement humble regarde tout cet éclat, ou avec crainte, ou avec pitié.

Neuviémement, se chagriner trop quand les choses ne réussissent pas, même celles qui regardent la gloire de Dieu, ou le salut du prochain; moins par un mouvement de zéle, que par un mouvement d'un orgueil secret, qui nous fait craindre que le peu de succès ne nous attire ou du blâme, ou de mépris.

Dixiémement, avoir de l'aigreur, ou de la froideur contre les personnes qui ne paroissent pas nous estimer autant que nous croyons le mériter, se venger de leur mépris en les méprisant, se laissant aller à une joie maligne, quand il paroît que les autres ne les esti-

ment pas beaucoup, ou qu'ils parlent désavantageusement d'eux.

Onziémement, parler trop aisément des défauts d'autrui, & sans grande nécessité, par le sentiment d'une secrete jalousie, & par un désir qu'on nous préfère à eux.

Douziémement, souhaiter que les hommes connoissent & remarquent nos bonnes qualités & nos bonnes œuvres, & les faire dans la vue de mériter par-là leur approbation & leur estime.

Treiziémement, faire plus volontiers les œuvres de surérogation, que d'obligation, parce qu'elles nous distinguent, & qu'elles flattent plus notre vanité, & par là contentent plus notre amour-propre.

Quatorziémement, faire plus volontiers le bien qui paroît & qui a de l'éclat, que celui qui n'est connu qu'à Dieu seul; & n'avoir pas soin de rapporter tout le bien que nous faisons, & les louanges qu'il peut nous attirer, à Dieu seul; au lieu de dire toujours avec
Psal. 113. le Prophête: *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous; mais à vous seul qu'appartient la gloire.

Quinziémement, souhaiter la per-

fection & les vertus, & tous les autres dons ſpirituels, plus par l'amour de notre propre excellence, qu'en vue de la gloire de Dieu.

CHAPITRE VII.

Des moyens d'acquérir l'humilité.

IL eſt deux ſortes de moyens dont on peut ſe ſervir pour acquérir cette vertu: les uns ſont généraux, & qui conviennent également à toutes ſortes de vertus, & les autres ſont particuliers à cette vertu.

Les moyens généraux ſont premiérement, demander ſouvent à Dieu la vertu d'humilité. Secondement, méditer ſouvent les motifs d'humilité que nous avons apportés. Troiſiémement, avoir ſouvent devant les yeux les exemples admirables d'humilité que notre Seigneur nous a donnés, & nous ſouvenir, que c'eſt principalement de cette vertu qu'il nous a dit: Apprenez de moi, que je ſuis humble de cœur. Quatriémement, lire ſouvent les livres qui ont le mieux traité de cette vertu, comme Rodriguez, Thomas à Kempis.

Cinquiémement, communier souvent à cette intention. Jesus-Christ dans l'Eucharistie produit l'humilité, non-seulement comme cause agissante; mais encore comme cause exemplaire, parce qu'il nous y donne des exemples admirables d'humilité. Sixiémement, rapporter là toutes les bonnes œuvres qu'on fait, les aumônes, les mortifications, &c. & en faire même de particulieres à cette intention.

Les moyens particuliers sont, premiérement de produire des actes intérieurs d'humilité, se servir pour cela de ceux qui sont exprimés dans l'Ecriture,
Psal. 38. & dire avec David: *Substantia mea tanquam nihilum ante te*: Je ne suis rien,
Psal. 69. Seigneur, devant vous qu'un pur néant. *Egò verò egenus & pauper sum: Deus, adjuva me*. Aidez-moi, Seigneur, parce que je suis pauvre, dénué de tout
Psal. 6. bien. *Miserere mei quoniam infirmus sum*: Ayez pitié de moi, parce que je
Lam. 3. suis foible; ou avec Jeremie: *Ego vir videns paupertatem meam*: Je connois Seigneur, & je sens toute ma pauvreté.

Secondement, produire des actes extérieurs d'humilité, comme sont, baiser la terre, servir les pauvres, panser leurs plaies, faire connoître nos défauts, ou au moins ne les point cacher,

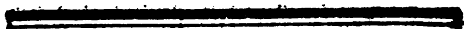
ne point s'excuser quand on nous accuse, à moins que le soin de notre réputation, la charité ou l'édification du prochain ne nous y obligent.

Troisiémement, faire son examen particulier avec beaucoup de fidélité & d'exactitude sur les défauts opposés à cette vertu, que nous avons marqués dans le chapitre précédent.



TRAITÉ TROISIÉME.

De l'obéïssance ou de la soumission à la volonté de Dieu.



CHAPITRE PREMIER.

De la nature de l'obéïssance & de ses degrés.

L'OBÉÏSSANCE est une vertu, par laquelle nous nous soumettons à Dieu & à sa sainte volonté, & aux hommes pour l'amour de Dieu.

Premiérement, l'obéïssance nous engage à nous soumettre à Dieu & à sa volonté: cette volonté nous est marquée, premierement, par ses comman-

demens, auxquels nous sommes obligés d'obéir par une obligation si indispensable, que sans cette obéissance il n'y a point de salut à espérer pour nous. Secondement, cette volonté nous est marquée par les conseils de Jesus-Christ, qu'il nous est très-avantageux de suivre. Cette soumission aux conseils, n'est pas d'obligation, mais de perfection, excepté dans de certaines occasions, où les conseils sont d'obligation par les engagemens qu'on a pris volontairement. Troisiémement, cette volonté nous est marquée par les commandemens des Supérieurs, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu, dont ils ont l'autorité en main. Quatriémement, cette volonté de Dieu nous est marquée par les lumieres, & par les inspirations de la grace; auxquelles nous ne pouvons résister, sans résister à la volonté de Dieu. Enfin, cette volonté nous est marquée par les ordres de la Providence; car nous devons croire comme un article de foi, que Dieu connoît tout, qu'il dispose de tout, & que rien n'arrive que par les ordres de sa Providence, & par les dispositions de sa volonté: il faut donc obéir, & nous soumettre à cette volonté, soit pour ce qui regarde notre état, notre condi-

tion, nos emplois, le succès de nos soins & de nos travaux, soit pour ce qui regarde notre santé, notre repos & notre bonheur; soit pour ce qui regarde les accidens de la vie, la perte de nos biens, de nos parens, de nos amis, les abandons des uns, l'infidélité ou la perfidie des autres, les afflictions, les persécutions, les calomnies, les maladies; soit pour ce qui regarde notre mort & toutes les circonstances qui doivent l'accompagner, nous persuadant que tout cela arrive par la volonté de Dieu, & que cette volonté est une volonté sage, juste, sainte & pleine de bonté pour nous, & qui dispose de tout pour le mieux, sinon pour les intérêts du tems, au moins pour les intérêts de l'éternité, qui sont ceux auxquels Dieu a plus d'égard, & qui sont les seuls qui doivent entrer en considération dans l'esprit d'un Chrétien, qui doit se conduire par les lumieres de la Foi.

Secondement, l'obéissance nous engage à obéir & à nous soumettre à la volonté des hommes pour l'amour de Dieu; il en est de deux sortes. L'une qui vient de la Loi naturelle, & qui engage tous les hommes à obéir à ceux qui, ou par le droit que donne la na-

ture, ou par leur condition, ou par quelqu'autre disposition de la Providence, sont leurs légitimes Supérieurs; & ainsi les sujets sont obligés par la Loi naturelle, d'obéir à leurs Rois, les enfans à leurs Peres, les serviteurs à leurs Maîtres.

L'autre obéissance, est l'obéissance Religieuse; & celle-ci est une obéissance de perfection, qui fait que nous nous engageons, même par vœu, à obéir pour l'amour de Dieu, à des personnes de qui naturellement nous n'avons aucune dépendance, par un désir de faire un sacrifice à Dieu, de ce que nous avons de plus cher au monde; c'est-à-dire, de notre volonté & de notre liberté, en nous faisant une obligation d'obéir à des personnes qui nous tiennent la place de Dieu: & c'est proprement l'obéissance religieuse à laquelle on donne plus particuliérement le nom de vertu d'obéissance.

Cette obéissance religieuse a trois degrés. Le premier consiste à exécuter entiérement les choses que le Supérieur commande, sans en rien omettre, & c'est proprement l'obéissance extérieure, qui est le degré le plus imparfait, qui n'exclut pas les répugnances de la volonté, & la difficulté à obéir.

Le ſecond degré d'obéiſſance, conſiſte à ſoumettre parfaitement ſa volonté à celle de ſon Supérieur, de maniere que renonçant à ſa propre volonté & à ſes propres inclinations, on n'ait point d'autre volonté ni d'autres inclinations que les ſiennes ; ce degré eſt bien plus parfait que le premier, qui ne mérite pas proprement le nom d'obéiſſance, ou ſi c'eſt une obéiſſance, c'eſt une obéiſſance d'eſclave.

Le troiſiéme degré d'obéiſſance conſiſte à ſoumettre même ſon jugement & ſes lumieres au jugement & aux lumieres d'un Supérieur, jugeant des choſes comme il en juge, renonçant à tous les raiſonnemens, dès que l'on s'apperçoit qu'ils ſont vains : ne ſe permettant pas même d'examiner ou les raiſons, ou les motifs que le Supérieur peut avoir de commander ce qu'il commande, lorſqu'on eſt aſſuré qu'il ne commande rien de contraire à la Loi de Dieu, ſe perſuadant que la raiſon eſt toujours du côté du Supérieur, quoiqu'on ne la voie pas ; ou qu'on ne la comprenne pas ; s'aveuglant, pour ainſi dire, par l'effet d'une humilité ſincére, & d'une ſage ſimplicité.

CHAPITRE II.

Premier motif d'obéïssance & de soumission à la volonté de Dieu : Les maximes de Jesus-Christ sur cette vertu.

Dicit eis Jesus : Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. *Joan.* 4.

Les Disciples invitant Jesus-Christ à manger, après ce long entretien qu'il avoit eu avec la Samaritaine, il leur répondit : Je me nourris d'une viande que vous ne connoissez pas ; les Disciples se disoient l'un à l'autre : quelqu'un lui a-t-il donc apporté à manger ? sur quoi Jesus-Christ leur dit, ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, & d'exécuter ses ordres. Je suis descendu du Ciel, dit-il ailleurs, non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Jesus-Christ en nous enseignant la maniere de prier, a voulu qu'une des premiéres choses que nous demandassions à Dieu, fût que sa volonté s'accomplisse aussi parfaitement par les hommes sur la terre, qu'elle s'accomplit par les Anges & par les Bienheureux dans le Ciel. Il proteste que ce ne seront pas

Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam ; sed ejus qui misit me. *Joan.* 6.

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo & in terra. *Mat.* 6.

ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume des Cieux; mais ceux qui accompliront la volonté de son Pere. Ses Disciples lui étant venus dire que sa mere & ses freres le demandoient, il répondit, qu'il reconnoissoit pour sa mere, pour son frere, pour sa sœur, quiconque faisoit la volonté de son Pere; c'est-à-dire, qu'il avoit la même considération & la même tendresse pour eux, que s'ils étoient ou ses freres, ou ses sœurs, ou même sa mere. Il assure que le serviteur qui connoît la volonté de son maître, & ne l'exécute pas, sera plus sévérement puni, que celui qui ne fait pas la volonté de son maître, parce qu'il ne la connoît pas; mais que celui qui ne la connoît pas, ne laissera pas d'être puni pour la négligence qu'il a eu à s'en informer. Il enseigne que le moyen de connoître & de concevoir la vérité de sa Doctrine, est d'être fort fidéles à faire la volonté de son Pere; mais que cette volonté nous est marquée par ses commandemens; & ainsi que quiconque l'aime, doit faire sa volonté; mais qu'il ne peut faire sa volonté, qu'en gardant ses Commandemens. Si quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera ma parole, & observera mes Com-

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum: sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Mat. 7.*

Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater, & soror & mater est. *Matth. 12.*

Ille autem servus qui cognovit voluntatem Domini & non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis, qui autem non cognovit & fecit digna plagis, vapulabit paucis. *Luc. 12.*

Si quis voluerit voluntatem ejus facere, co-

mandemens, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous établirons notre demeure en lui. Il nous donne à entendre, qu'en obéïssant à nos Supérieurs, & exécutant leur volonté, nous obéïssons à Dieu, & nous faisons sa volonté; & qu'au contraire en désobéïssant à nos Supérieurs, & méprisant leurs ordres, nous désobéïssons à Dieu, & nous méprisons ses ordres. Celui qui vous écoute, dit-il, m'écoute, & celui qui vous méprise me méprise. Enfin, il avertit les Juifs d'obéir aux Scribes & aux Phariſiens, quelque peu réglés que fussent leurs mœurs, & quelque visible que fût leur hypocrisie, dès-là qu'ils étoient leurs Supérieurs; dès-là qu'ils étoient assis sur la Chaire de Moïse.

gnosces de doctrina, utrum ex Deo sit, an ego à meipso loquar. *Joan.* 7. 17.

Qui habet mandata mea, & servat ea: ille est, qui diligit me. *Joan.* 14.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, & Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus, & mansionem apud eum faciemus. *Ibid.*

Qui vos audit, me audit; & qui vos spernit, me spernit. *Luc.* 10. 16.

Super Cathedram Moïsis sederunt Scribæ & Pharisæi, omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate, & facite: secundùm opera verò eorum nolite facere. *Matth.* 23.

CHAPITRE III.

Second motif d'obéïssance: les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

SAINT Paul nous enseigne que conformément à la Prophétie de David, dès le premier moment que Jesus-Christ vint au monde, il commença par

dire à son Pere : Seigneur, *vous n'avez plus voulu des victimes & des sacrifices qu'on vous a offerts jusqu'à présent & vous les avez rebutés ; alors j'ai dit, me voici, il est écrit à la tête du Livre, que je dois uniquement m'appliquer à faire votre volonté ; je m'y soumets de tout mon cœur, mon Dieu, & je me fais de votre volonté une loi indispensable, que j'ai gravée dans mon cœur pour être la régle de toute ma conduite.* C'est ce qu'il accomplit parfaitement dans toute sa vie, qui ne fut qu'une pratique continuelle d'obéissance. Car premiérement il obéit toujours à son Pere, secondement pendant les trente années de sa vie cachée, il obéit à la sainte Vierge & à saint Joseph. Et enfin dans sa passion, il obéit aux Juges quelque injustes qu'ils fussent, & à ses propres bourreaux. Hebr. 10.

Premiérement, toute la vie de Jesus-Christ ne fut qu'un exercice continuel d'obéissance & de soumission à la volonté de son Pere : ce fut pour se soumettre à cette volonté qu'à peine étoit-il né, qu'il s'en alla dans un exil fâcheux, & qu'il renferma & cacha ses grands talens & ce zéle si ardent qu'il avoit pour la gloire de son Pere & le salut des ames, dans la boutique d'un Artisan, pour y mener une vie obscu-

re, &, ce semble, fort inutile. Il ne parut en public, que dans les tems qui lui étoient marqués par les ordres de son Pere: & quand on lui demandoit quelque chose, quelque bonne qu'elle fût, s'il n'avoit pas encore reçu l'ordre de son Pere là-dessus, il disoit que le tems marqué par son Pere n'étoit pas encore arrivé, que son heure n'étoit pas venue. Il renferma ce zéle si ardent qu'il avoit pour la conversion du monde, dans les bornes de la Judée; parce que, comme il le dit lui-même, son Pere ne l'avoit envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël. Mais cette parfaite soumission à la volonté de son Pere ne parut en nul endroit de sa vie avec tant d'éclat, que dans sa Passion. Aussi quand il fallut aller au Jardin des Oliviers, il dit à ses Disciples, *Afin que tout le monde connoisse que j'aime mon Pere, & que je suis prêt à exécuter tous ses commandemens, levez-vous & marchons.* S'il fit paroître la répugnance naturelle qu'il avoit pour les tourmens de sa Passion, ce ne fut que pour nous faire mieux paroître son courage à vaincre cette répugnance, & à sacrifier toutes les inclinations les plus fortes & les plus justes à la volonté de son Pere. Ce fut dans ce senti-

ment, que s'adressant à son Pere, il Matth. 26 lui dit : *S'il est possible mon Pere, que je ne boive point ce Calice, cependant que votre volonté se fasse, & non pas la mienne.* Enfin ce fut pour marquer la fidélité qu'il avoit eu à accomplir pendant toute sa vie la volonté de son Pere, & le courage qu'il avoit fait paroître à lui tout sacrifier, qu'avant que d'expirer il voulut le faire connoître à tout l'Univers, en disant, *Consummatum est*, Joan. 19 tout est consommé. C'est pour cela que l'Apôtre nous dit que Jesus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort : & la mort de la Croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis*, & que saint Philipp. 2 Bernard ajoute qu'il aima mieux perdre la vie que l'obéissance : *Perdidit vitam, ne perderet obedientiam*.

Secondement, Jesus-Christ obéit en toutes choses à Marie & à Joseph, pendant les trente années de sa vie cachée. Tout ce que l'Evangile nous a appris de la vie de Jesus-Christ depuis l'âge de douze ans qu'il fut trouvé au Temple, jusqu'à l'âge de trente ans qu'il parut en public pour y prêcher l'Evangile, est, qu'il obéit à Marie & à Joseph ; *& erat subditus illis*, Voilà où se réduisoit son occupation pendant ce tems, voilà ses miracles, voilà ses

prédications, voilà les ſeuls exemples qu'il a voulu nous propoſer pendant près de trente années. Quoi de plus admirable que cette obéiſſance, ſi on en examine toutes les circonſtances, ſi on en pénétre tous les myſteres? Premiérement, celui qui obéit & qui ſe laiſſe gouverner comme un enfant, eſt un Dieu, eſt le Verbe Eternel, eſt la Sageſſe incréée, eſt celui qui gouverne avec autant de ſageſſe que de facilité tout l'Univers, & qui comme parle l'Ecriture le ſoutient de trois doigts. Secondement, à qui obéit-il? à Marie & à Joſeph, c'eſt-à-dire, à des créatures, qui quelque parfaites & quelque éclairées qu'elles fuſſent, n'avoient que des lumieres bornées, & qui, comparées aux lumieres infinies d'un Dieu, avoient moins de proporſition avec elles, qu'une étincelle avec le Soleil; & néanmoins il leur obéit avec autant de ſoumiſſion, qu'il feroit à ſon Pere, dont il reſpecte l'autorité dans eux. Troiſiémement, comment obéit-il? entiérement, promptement, parfaitement, ne ſe contentant pas d'accomplir entiérement ce qu'on lui commandoit; mais y ſoumettant entiérement ſa volonté, & y renonçant pour n'en avoir point d'autre que celle de Marie & de

Joseph. Quatriémement, en quoi obéit-il? dans les choses les plus basses, les plus pénibles, qui semblent tout-à-fait indignes d'un Dieu, rendant à Marie & à Joseph tous les services que les valets rendent à leurs maîtres ; & les enfans des pauvres, à leurs peres & à leurs meres, & travaillant du métier de saint Joseph.

Troisiémement, Jesus-Christ obéit même à des hommes injustes & pécheurs ; il voulut devant sa naissance même, nous donner un exemple admirable d'obéissance, en obéissant à l'Edit de l'Empereur Auguste, qui obligeoit Marie & Joseph de se transporter à Bethléem ; ayant voulu obéir en naissant, comme il voulut mourir en obéissant. Il se soumit à la sentence de Pilate quelque injuste qu'elle fût, parce qu'il avoit l'autorité du Prince, quoiqu'il en abusât : enfin il obéit à ses bourreaux mêmes, les regardant comme les exécuteurs des ordres des Juges, ou plutôt les Ministres de la Justice de son Pere, qui avoit livré son Fils à leur pouvoir, selon les paroles de Jesus-Christ même : *Vous n'auriez nul pouvoir sur moi, s'il ne vous avoit été donné d'en haut* ; pour nous apprendre que quelque injustes, & quelque vio-

Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset de super. Joan. 19. v. 11

lens que soient les maîtres & les supérieurs, dès-là qu'ils sont maîtres & supérieurs légitimes, nous devons les regarder comme revêtus de l'autorité de Dieu, dont ils tiennent la place, & que par conséquent nous devons leur obéir, quand ils ne demanderont rien de contraire à la loi & à la volonté de celui qui est notre Maître & le leur.

CHAPITRE IV.

Autre motif d'obéissance.

LE premier motif qui doit nous affectionner à la pratique de l'obéissance, c'est que l'obéissance est le sacrifice le plus agréable que nous puissions offrir à Dieu. Premiérement, parce que nous lui offrons par ce sacrifice, ce que nous avons de meilleur & de plus cher, c'est-à-dire, notre volonté & notre liberté. C'est pour cela que Dieu nous dit lui même par la bouche du Prophète Samuel, *que l'obéissance lui est beaucoup plus agréable que les victimes, & qu'il aime mieux qu'on obéisse à ses ordres, que de lui offrir la graisse des be-*

Melior est obedientia quam victimæ, & auscultare magis quàm offerre adipem arietum. I. Reg. 15.

liers. Saint Gregoire en rapporte la raison ; parce que, dit-il, par les sacrifices on immole à Dieu la chair des animaux ; & par l'obéissance, on lui immole sa propre volonté. Les sacrifices même, les plus excellens, s'ils sont contre l'obéissance, deviennent abominables, & Dieu proteste lui-même, qu'il les regarde comme une espèce d'Idolâtrie. Enfin par les autres sacrifices, nous sacrifions à Dieu nos biens, nos plaisirs, & tout au plus notre corps ; par l'obéissance, nous sacrifions notre ame, notre cœur, nous nous sacrifions nous-mêmes.

Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur. *Greg.* Quasi scelus idololatriæ nolleacquiescere. 1. *Reg.* 15.

Secondement, le sacrifice que nous offrons à Dieu par l'obéissance, lui est le plus agréable, parce que c'est le plus difficile. Il n'y a rien à quoi l'homme ait tant d'attache, qu'à sa propre volonté ; y renoncer, comme l'on fait par l'obéissance, c'est se renoncer soi même. Il n'y a rien dont il soit si jaloux que de sa liberté, qui semble le rendre maître de lui-même & de toutes les créatures, & qui lui donne un domaine si parfait & si absolu sur lui-même, que Dieu tout puissant qu'il est, le respecte, & semble l'avoir soustrait à sa jurisdiction ; *Sola voluntas hominis*, dit Guillaume de Paris, *dominium Dei red-*

dit ambiguum ; & cependant l'homme par l'obéissance immole cette volonté, sacrifie cette liberté. La foi passe pour un sacrifice très-agréable à Dieu ; parce que l'homme sacrifie à Dieu par la foi son entendement & toutes les lumieres de sa raison, en les soumettant au joug de la foi, la volonté de l'homme est-elle donc moins noble que son entendement ? & le sacrifice que l'homme en fait à Dieu par l'obéissance, lui sera-t-il moins agréable, que celui qu'il lui fait de son entendement par la foi ? d'ailleurs l'obéissance en nous faisant sacrifier la volonté, nous fait sacrifier aussi-bien que la foi, notre raison ; car il faut qu'un homme qui est parfaitement obéissant, s'aveugle en quelque façon lui même, en renonçant à ses propres lumieres, pour se laisser conduire par celles de son Supérieur. Enfin l'obéissance en sacrifiant à Dieu la volonté de l'homme, lui sacrifie son cœur, qui est le sacrifice le plus difficile & le plus héroïque, & par conséquent le plus agréable de tous les sacrifices que l'homme peut faire à Dieu : & il me semble que Dieu dit à l'homme obéissant, ce qu'il dit à Abraham, c'est maintenant que je connois que vous me craignez, & que vous m'aimez sin-

cérement, puisque vous avez pu vous résoudre à me sacrifier ce que vous aviez de plus cher, en m'immolant votre fils unique.

Le second motif qui doit nous engager à l'exercice de l'obéïssance est, qu'elle est très-avantageuse à l'homme. Il est certain que notre perfection & notre bonheur consistent à faire la volonté de Dieu : or nous ne sommes jamais plus assurés que nous faisons la volonté de Dieu, que quand nous obéïssons à ceux qui nous tiennent sa place, c'est-à-dire, à nos Supérieurs, dès-là qu'ils ne nous commandent rien de contraire à la loi de Dieu. *Obéïssez*, dit saint Paul, *à vos maîtres avec crainte & tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jesus-Christ même, ... vous persuadant qu'en leur obéïssant, vous faites la volonté de Dieu; & pour cela obéïssez de bon cœur, regardant en eux le Seigneur & non les hommes.* Il répéte la même chose aux Colossiens, & il ajoute que quand ils obéiront à leurs Maîtres pour Dieu, ce sera le Seigneur qui les en récompensera, comme s'ils avoient obéi à lui-même. Jesus-Christ ne nous le dit-il pas lui-même, lorsque parlant des Supérieurs, il leur dit, qui vous obéit, m'obéit, & qui vous mé- Ephes. 6. Coloss. 3.

prise, me méprise ? & ainsi c'est un article de foi que j'obéis à Dieu & que je fais sa volonté, quand j'obéis à mon Supérieur, pourvu qu'il ne me commande rien de contraire à la loi du Seigneur. Si l'obéissance me fait faire infailliblement la volonté de Dieu, ne me rend-elle pas & parfait & heureux, puisque la volonté de Dieu étant la régle de toute la perfection & de toute sorte de bonheur, il ne se peut faire que je ne devienne & saint & heureux en m'y attachant. En effet, qu'est-ce qui fait le Paradis ? c'est qu'il n'y a point là d'autre volonté que celle de Dieu : & qu'est-ce qui fait de tous les Saints qui y régnent, des bienheureux ? c'est qu'ils sont inséparablement attachés à la volonté de Dieu. C'est pour cela qu'on peut dire qu'une maison Religieuse où l'obéissance est parfaitement gardée, est un véritable Paradis en terre.

Sicut enim per inobedientiam unius hominis, peccatores constituti sunt multi; ita per unius obeditionem justi constituentur multi. Rom. 5.

Saint Paul nous fait encore bien concevoir combien l'obéissance est avantageuse à l'homme, lorsqu'il nous dit, que comme le monde a été perdu par la désobéissance d'un seul homme, c'est-à-dire, d'Adam, qui fut assez malheureux pour violer le commandemet que Dieu lui avoit fait de s'abstenir du

fruit défendu, & à l'observation duquel il avoit attaché son bonheur & celui de toute sa postérité; aussi il a voulu que le salut du monde fût procuré par l'obéïssance d'un seul homme, qui fût en même-tems Dieu, c'est-à-dire, de Jesus-Christ; mais c'est par notre obéïssance que le fruit de l'obéïssance de Jesus-Christ nous sera appliqué.

Saint Augustin nous donne encore une grande idée de la vertu d'obéïssance, lorsqu'il nous dit, qu'elle est la plus grande de toutes les vertus, soit parce qu'elle renferme toutes les autres, soit parce qu'elles cesseroient d'être des vertus, si l'obéïssance ne les régloit, ou au moins si elles lui étoient contraires; & c'est pour cela encore qu'il l'appelle la mere & la source de toutes les vertus: & c'est pour cela que saint Gregoire assure qu'elle imprime & conserve toutes les vertus dans l'ame; & saint Thomas parlant du vœu d'obéïssance que font les Religieux, lui donne beaucoup d'avantage par dessus les autres vœux, pour deux raisons. Premiérement, parce que le sacrifice que le Religieux fait par l'obéïssance, est le plus excellent, & que le vœu d'obéïssance renferme en quelque façon les autres. En second lieu, parce qu'il con-

Obedientia quæ maxima virtus est, & ut ita dixerim omnium origo materque virtutum. *Aug. l. 1. contra advers. legis.*

Obedientia sola virtus est quæ cæteras virtutes menti inserit, insertasque custodit. *Greg.*

duit plus infailliblement & plus parfaitement le Religieux à la fin qu'il se propose.

CHAPITRE. V.

Moyens pour acquérir la vertu d'obéissance, & pour en faciliter la pratique.

SAINT Ignace nous fournit plusieurs moyens pour nous rendre la pratique de l'obéissance plus aisée.

Le premier moyen est de travailler sérieusement à acquérir l'humilité ; car comme l'orgueil du premier homme a été la source de sa désobéissance ; aussi notre orgueil est ce qui fait l'attachement à notre propre volonté, & à notre propre jugement ; & c'est ce qui nous empêche d'obéir. Un homme humble se méfie toujours de ses propres lumieres, & ainsi il n'a point de peine à suivre les lumieres des autres ; & c'est ce qui fait qu'il obéit toujours avec facilité.

Le second moyen est de nous accoutumer, selon le conseil, ou plutôt selon le commandement de l'Apôtre, à regarder

regarder Jesus-Christ dans la personne de nos Supérieurs ; ce qui sera que nous obéirons avec plus de facilité, & avec plus de mérite ; au lieu que si nous nous amusons à faire réflexion aux bonnes ou aux mauvaises qualités de nos Supérieurs, & à examiner les intentions qu'ils ont en nous commandant, ou nous obéirons avec peine, ou nous obéirons sans mérite, & notre obéissance sera une obéissance ou de politique, ou d'inclination, ou de nécessité; & ainsi nous aurons la peine de l'obéissance, sans en avoir le mérite : & obéir de cette maniere, est-ce obéir en Chrétien ? est-ce obéir en Religieux, n'est-ce pas obéir en esclave ?

Le troisiéme moyen qui suit du second, est de regarder l'ordre du Supérieur, comme l'ordre de Dieu même ; de sorte que comme en matiere de foi nous craignons de trop raisonner, & nous regarderions comme une espèce d'incrédulité, la liberté que nous nous donnerions d'examiner les vérités que l'Eglise nous propose à croire ; aussi un homme qui est véritablement obéissant se porte avec ardeur à l'exécution des ordres de son Supérieur, sans examiner les raisons qu'on a de lui commander, lorsqu'il a juste sujet de croire

que les commandemens de son Supérieur n'ont rien de contraire à la loi de Dieu. Car alors il peut regarder les commandemens de son Supérieur comme les commandemens de Dieu même.

Le quatriéme moyen est celui que prescrit encore saint Ignace, qui est de nous appliquer par une pieuse affection, & pour celui qui commande, & pour celui qui est commandé, non pas à examiner ou à combattre les raisons que peuvent avoir les Supérieurs de nous faire un tel commandement, mais plutôt à les défendre & à les justifier dans notre esprit & dans celui des autres, ce qui fera que non-seulement nous obéirons sans peine, mais même avec plaisir.





LIVRE QUATRIÉME.

Des vertus que nous devons imiter dans Jesus-Christ, qui réglent nos devoirs à l'égard du prochain.



TRAITÉ QUATRIEME.

De la Charité envers le prochain



CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la Charité envers le prochain, & de ses effets.

LA charité envers le prochain, est une vertu par laquelle nous aimons le prochain pour l'amour de Dieu, de sorte qu'au sentiment de saint Thomas, l'amour de Dieu, & l'amour du prochain, ne sont qu'une même habitude, mais qui est le principe d'actes différens.

Idem numero est habitus à quo uterque actus eligitur & unus idemque Deus in quem diligitur. 22. q. 25.

Des effets de la charité, les uns sont négatifs, les autres positifs. Les négatifs consistent à bannir les défauts contraires à la charité, dont saint Paul fait mention dans sa premiére Epître aux Corinthiens. 1. Cor. 13.

La charité bannit donc la colere, l'aigreur, les animosités, les ressentimens, les actions offençantes, les paroles désobligeantes, *non irritatur* ; l'envie qui nous fait regarder avec peine l'élevation & le bonheur d'autrui comme s'ils faisoient notre abaissement & notre malheur, *non æmulatur*. La charité bannit l'orgueil qui nous fait traiter les autres avec fierté, avec hauteur, ou avec mépris, *non inflatur* ; l'ambition qui nous engage à vouloir supplanter les autres, & à nous élever sur leurs ruines, *non est ambitiosa*. La charité bannit les soupçons désavantageux, les jugemens téméraires, les interprétations malignes des intentions de notre prochain, *non cogitat malum*, une secrette & maligne joie sur la peine & sur l'humiliation d'autrui, *non gaudet super iniquitate*. Enfin, la charité bannit un attachement excessif à nos intérêts, qui fait qu'uniquement occupés de nous-mêmes, nous ne pensons qu'à nos propres intérêts, auxquels nous sacrifions

souvent les devoirs les plus essentiels de la justice, de la reconnoissance & de la nature même, *non quærit quæ sua sunt.*

La charité seroit imparfaite, si elle se bornoit à ces effets négatifs; ce n'est pas assez de ne point faire de mal à son prochain, il faut encore lui faire du bien: il faut donc des effets négatifs, passer aux effets positifs. Ces effets ont pour objet le mal pour l'en délivrer, le bien pour le lui procurer. On considere deux sortes de maux dans le prochain. Premiérement, le mal de peine. Secondement, le mal qu'on appelle de coulpe, c'est-à-dire, ses défauts ou ses péchés; la charité s'occupe différemment sur ces deux sortes de maux.

La charité s'occupe donc premiérement à exempter, autant qu'elle peut, le prochain de toutes les peines; elle doit pour cela prévenir les maux qui le ménacent pour l'en préserver, le délivrer de tous ceux qui l'accablent, le soulager, si elle ne peut pas tout-à-fait l'en délivrer, le consoler, si elle ne peut pas le soulager, & enfin compâtir au moins à ses maux, si elle ne peut pas le consoler, les adoucir en y prenant part par les sentimens d'une compassion tendre & sincére, & pour cela

s'affliger & pleurer avec ceux qui s'affligent & qui pleurent, à l'exemple de saint Paul, qui proteste qu'il souffroit dans tous les misérables : *Quis infirmatur & ego non infirmor?* La charité enfin, fait que sentant notre impuissance pour secourir notre prochain comme nous le souhaiterions, nous avons recours à Dieu pour lui demander ou le soulagement, ou la consolation aux maux du prochain, auxquels nous ne pouvons remédier nous-mêmes.

Pour ce qui est des fautes & des défauts du prochain, ils donnent encore un exercice différent à la charité : de ces fautes, les unes regardent Dieu, les autres nous-mêmes ; pour celles qui nous regardent, si ce sont plutôt des défauts, que des fautes, qui ne sont que des effets de sa foiblesse plutôt que de sa malice, pour lors il faut ou les dissimuler par condescendance, ou les supporter avec patience, regardant cette facilité à supporter les défauts d'autrui, comme un des principaux exercices de la charité Chrétienne, comme nous l'enseigne saint Paul, lorsqu'il nous dit : *Alter alterius onera portate, & sic adimplebitis legem Christi.* Portez les fardeaux les uns des autres, & vous accomplirez ainsi la loi de Jesus-Christ,

Gal. 6.

à l'exemple de Notre-Seigneur, que faint Paul nous propofe pour modéle & pour motif: *Supportantes invicem, & donantes vobifmetipfis : ficut & Dominus donavit nobis, ita & vos.* Si ce font de véritables fautes contre nous qui nous offenfent, il faut non-feulement les fupporter avec patience, fans reffentiment & fans aigreur, mais encore les pardonner fincérement comme nous voulons que Dieu nous pardonne, & être plus fenfibles à l'offenfe de Dieu, qu'on ne peut manquer de bleffer quand on bleffe la charité, & au mal qui en revient à celui qui commet la faute, qu'à la peine que nous en fouffrons. Colofs.

Mais fi la faute que commet le prochain ne regarde que Dieu, la charité nous engage à tâcher de corriger le coupable, fi cela fe peut, & à diffimuler, fi cela ne fe peut pas, & s'adreffer à Dieu pour le prier d'y mettre lui-même la main; elle emploie fes prieres auprès de Dieu, pour appaifer fa colere & arrêter les vengeances de Dieu qui pourroient tomber fur le coupable; elle confent à prendre fur foi-même une partie de la peine qui menace le pécheur, pour l'en délivrer; elle en vient même jufqu'à s'offrir de devenir

la victime de la justice de Dieu, pour faire du pécheur l'objet de sa miséricorde, à l'exemple de saint Paul, qui souhaitoit d'être anathême pour ses freres; ou plutôt à l'exemple de Jesus-Christ même, qui n'ayant point péché, & ne pouvant pécher, s'est fait, comme dit S. Paul, la victime du péché. Voilà jusqu'où va la charité Chrétienne, quand elle est parfaite.

Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitiæ Dei in ipso. 2. Cor. 5.

La charité ne se borne pas à empêcher le mal du prochain; mais elle s'applique encore à lui faire toutes sortes de biens; car la charité, comme dit saint Paul, est bien-faisante, *Benigna est*. Elle nous engage donc à estimer, à honorer, & à aimer sincérement & efficacement notre prochain; à lui témoigner notre estime, en parlant obligeamment & avantageusement de lui, non par une basse flatterie, mais par une cordialité sincere; notre respect, en le traitant d'une maniere honnête, civile & prévenante, selon l'avis de l'Apôtre, *honore invicem prævenientes;* notre amitié, en lui souhaitant toutes sortes de biens, en nous réjouissant de ceux qu'il ne posséde pas, quand il en a besoin, s'ils sont dans notre pouvoir, en lui rendant tous les bons offices, & tous les services qu'il peut souhaiter de

nous, prévenans ses prieres, sur-tout pour ce qui regarde le salut de son ame, n'épargnant rien pour le lui procurer.

CHAPITRE II.

Des régles de la charité que Jesus-Christ nous a lui-même marquées.

LA charité pour être une véritable vertu, doit être réglée; c'est pour cela que l'épouse au livre des Cantiques assure que son époux a réglé la charité, *ordinavit in me charitatem.* Cant. 2. Jesus-Christ a voulu nous prescrire lui-même les régles que nous y devons garder. La premiere régle est d'aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes: *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Matth. 22. La seconde régle est d'aimer notre prochain comme nous voulons qu'il nous aime, de le traiter de la maniere que nous voudrions qu'il nous traitât: *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis.* Matth. 7. La troisiéme régle est d'aimer notre prochain comme Jesus-Christ nous a aimés: *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem si-* Joan. 13.

cut dilexi vos. Ce sont-là les trois régles de la charité que Jesus-Christ nous a bien voulu enseigner lui-même, & qu'il faut maintenant expliquer.

La premiére régle de la charité est, d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. L'amour que nous avons pour nous-mêmes a deux qualités, il est sincére, il est tendre. Pour garder cette premiére régle marquée par Jesus-Christ, il faut donc que l'amour que nous avons pour notre prochain ait ces deux qualités. Premiérement, l'amour que nous avons pour nous-mêmes est sincere, il vient du fond du cœur, il est sans déguisement, il est, pour ainsi dire, imprimé dans le fond de notre ame, & de notre substance ; & ainsi il n'est point superficiel, il ne se borne point à des apparences, & il est toujours encore plus grand au dedans, qu'il ne paroît au-dehors, il n'est point stérile, il ne se borne point à des paroles, mais il en vient aux effets ; il voudroit communiquer cet amour de lui-même à tous les hommes, de manière qu'ils l'aimassent aussi cordialement qu'il s'aime lui même, qu'ils lui voulussent autant de bien qu'il s'en veut à lui-même : *Vade & tu fac similiter.* Voilà comme vous de-

Luc. 10.

vez en user avec votre prochain, si vous l'aimez comme vous-même.

Secondement, l'amour que nous avons pour nous-mêmes est tendre; il faut donc que si nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, nous ayons de la tendresse pour lui. La tendresse que nous avons pour nous, & pour tout ce qui a du rapport avec nous a deux effets. Le premier, est de nous rendre sensibles à nos moindres maux, ou plutôt de les augmenter, & de nous faire croire qu'ils ne sont jamais petits. Le second est de nous cacher nos défauts, ou de nous persuader qu'ils ne sont jamais grands. Ce sont-là les sentimens que nous inspire la nature & l'amour-propre, à l'égard de nous-mêmes, ce sont-là les sentimens que la nature & l'amour inspirent à une mere, à l'égard d'un enfant qu'elle aime tendrement. La charité, si elle étoit accompagnée de la même tendresse que nous avons pour nous, & pour tout ce qui a du rapport à nous, nous inspireroit les mêmes sentimens, à l'égard du prochain; elle nous rendroit très-sensibles aux maux du prochain, pour petits qu'ils fussent, ou plutôt elle nous les feroit paroître grands, & par-là exciteroit les sentimens d'une vive com-

passion, pareils à ceux de saint Paul; qui aimant, comme il le dit lui même, tous ses freres dans les entrailles de Jesus-Christ, c'est-à-dire, avec une extrême tendresse, étoit aussi touché de leurs maux, que s'il les eût endurés lui-même. La dureté que nous avons pour notre prochain, & notre insensibilité sur ses plus grands maux, fait bien voir que nous sommes bien éloignés d'avoir cette tendresse, que nous avons pour nous, & que nous aurions pour lui, si nous l'aimions comme nous-mêmes, ainsi que la charité nous y oblige. Le second effet de la tendresse que nous avons pour nous-mêmes, & pour tout ce qui a du rapport à nous, est de nous cacher nos défauts, & ceux des personnes que nous aimons avec tendresse, ou de les diminuer. La charité opposée qu'elle est à l'amour-propre, toute éclairée qu'elle est quand elle est accompagnée de tendresse pour le prochain, nous aveugle en quelque manière sur ses défauts, ou elle nous les cache, ou elle nous les diminue, elle regarde toujours ses actions d'une œil simple & droit, elle les tourne toujours du bon côté; si elle ne peut justifier son action, elle tâche de l'excuser; si elle ne peut l'ex-

cuser, elle tâche au moins d'excuser l'intention, comme dit saint Bernard : *Si factum excusare non potes, excusa intentionem.* Enfin si on ne peut pas même excuser l'intention, tant la malice est visible, la charité fait qu'on regarde la faute avec des sentimens d'une tendre compassion, qu'on la supporte avec patience, & qu'on se condamne là-dessus au silence. Voilà comme la tendresse naturelle nous oblige d'en user avec ceux qui ont du rapport avec nous, voilà comme la tendresse que nous avons pour nous-mêmes, nous fait souhaiter qu'on en use avec nous, & voilà comme la charité que nous devons avoir pour nos freres, si elle est tendre, c'est-à-dire, telle que nous l'avons pour nous-mêmes, nous obligera d'en user avec eux.

La seconde régle de la charité que Jesus-Christ nous enseigne, c'est d'aimer notre prochain comme nous voudrions qu'il nous aimât, de le traiter de la même manière que nous voudrions qu'il nous traitât. O la divine régle! elle parut si aimable & si raisonnable à un Prince Païen fort éclairé, qu'il la crut une preuve convainquante de la sainteté & de la vérité de la religion qui l'enseignoit. Gar-

dons cette régle, nous sommes justes; nous sommes saints; nous n'avons qu'à prendre là-dessus la loi de notre amour propre, tout déréglé qu'il paroît, nous n'avons qu'à suivre ses mouvemens là-dessus pour nous régler; tout injuste qu'il est, il nous fera rendre justice aux autres. Consultons donc notre propre cœur, & les mouvemens qu'il nous inspire pour nous-mêmes; demandons-nous souvent à nous mêmes, quand nous avons à traiter avec le prochain, voudrois-je qu'on en usât de cette manière avec moi; qu'on me traitât avec dureté, qu'on me parlât avec mépris, qu'on médît, ou qu'on raillât de moi avec malignité, qu'on me tournât en ridicule, qu'on relevât, ou qu'on exagérât mes fautes les plus légeres, qu'on empoisonnât mes actions les plus innocentes, qu'on interprétât malicieusement mes intentions les plus droites, qu'on jugeât mal de ma conduite sur les plus légères apparences, qu'on ne supportât point mes défauts, qu'on n'eût nulle condescendance pour mes foiblesses, enfin qu'on ne me pardonnât rien, qu'on ne me ménageât sur rien? Ne voudrois-je pas qu'on eût avec moi une conduite toute contraire? Et pourquoi ne la pas avoir avec les au-

tres ? Puisque la seconde régle de la charité, que Jesus-Christ nous a enseignée, veut que je fasse aux autres ce que je voudrois qu'on me fît à moi-même.

La troisiéme régle de la charité, que Jesus-Christ nous a encore enseignée, est d'aimer notre prochain comme Jesus-Christ nous a aimés. Régle sublime, dont la pratique nous conduira à une éminente perfection ! C'est-là ce commandement nouveau, comme notre Seigneur l'appelle lui-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Il l'appelle nouveau, parce qu'il étoit inconnu avant que Jesus-Christ l'eût apporté au monde; qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui pût nous apprendre une doctrine aussi sublime; qu'il n'y avoit que lui, qui pût nous en donner l'exemple, & qu'il n'y avoit que lui, qui pût par sa grace nous donner le pouvoir de le suivre. Mais examinons cette régle, pour voir jusqu'où elle nous conduira : comment Jesus-Christ nous a-t-il aimés ? Premiérement, il nous a aimés sans aucune raison de notre côté. Secondement, sans aucun intérêt du sien. Troisiémement, il nous a aimés en quelque manière plus que lui-

même. Il nous a aimés sans aucune raison de notre côté; car ou il nous a regardés dans le néant de la nature, & ce qui n'est point, n'est point aimable; ou il nous a regardés dans le néant de la grace, c'est-à-dire dans le péché, ou originel, que nous avons contractés, ou actuel que nous avons commis, & dans cette vue non-seulement nous n'étions pas aimables, mais encore nous étions haïssables, & comme dit saint Bernard, nous n'aurions pas le bonheur d'être du nombre de ses amis, s'il ne nous avoit aimés, lorsque nous étions ses ennemis. En second lieu il nous a aimés sans aucun intérêt de son côté; car Dieu n'a point besoin de notre amour, ni de nos biens; quand nous ne l'aimerons pas, tout le malheur en sera pour nous; mais pour lui il n'en sera ni moins grand, ni moins heureux. Enfin, il nous a en quelque façon plus aimés que lui-même, puisqu'il nous a sacrifié ses biens, son repos, ses plaisirs, sa gloire, sa vie, son sang, qu'il a répandu pour nous jusqu'à la derniere goutte. *Sic dilexit.* Voilà jusqu'où nous devons tacher de pousser notre charité envers le prochain, si nous voulons suivre son exemple, & observer ce commandement

Non possideret amicos, nisi dilexisset inimicos.

nouveau. *Inspice & fac secundùm exemplar.* Il faut donc premiérement aimer nos freres, lors même que nous n'avons nulle raison de les aimer, que nous n'y sommes engagés, ni par leurs bonnes qualités, ni par leurs bienfaits; mais encore lorsque nous aurions tous les sujets du monde de les haïr, si nous ne consultions que les sentimens de la nature & de la raison humaine; c'est-à-dire, lorsqu'ils nous ont le plus sensiblement offensés, tirant de Jesus-Christ & de son commandement les seuls motifs de notre amour pour eux, voilà ce qu'on appelle aimer en Chrétien. Secondement, il faut aimer notre prochain sans aucun intérêt de notre côté, si nous voulons l'aimer comme Jesus-Christ nous a aimés, n'ayant point d'autre intérêt, que celui de plaire à Jesus-Christ, en suivant son exemple, & en obéissant au commandement nouveau d'aimer nos freres comme il nous a aimés. Troisiémement, comme Jesus-Christ nous a aimés jusqu'à sacrifier ses biens, son repos, sa gloire & sa vie pour nous, il faut aussi que pour l'imiter parfaitement nous soyons prêts, dans de certaines conjonctures, de sacrifier à notre prochain, quand il s'agit de son salut; Exod. 25.

nos biens, notre repos, nos intérêts, notre gloire & même notre vie; c'est la conséquence que saint Jean tire du commandement & de l'exemple de Jesus-Christ sur la charité. *Jesus-Christ*, dit-il, *nous a temoigné son amour, en donnant sa vie pour nous, nous devons donc correspondre à cet amour, en donnant notre vie pour nos freres.*

In hoc cognovimus Charitatem Dei, quoniam animam suam pro nobis posuit, & nos debemus pro fratribus animas ponere. 1. Joan. 3.

CHAPITRE III.

Premier motif de la charité envers le prochain: La doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

DANS le dernier discours que Jesus-Christ fit à ses Disciples devant sa mort, qui est comme le testament du Sauveur, & l'expression de ses dernieres volontés, & où en leur témoignant plus vivement sa tendresse, il leur marqua en même-tems les choses qu'il avoit le plus à cœur, il leur recommanda plusieurs fois, qu'ils s'aimassent les uns les autres, & leur en fit un commandement exprès, qu'il répéta jusqu'à trois fois, pour montrer combien il le tenoit au cœur: *Hæc man-*

Hæc mando

dati repetitio, mandati commendatio est, dit saint Augustin. Premierement, il dit simplement, je vous recommande de vous aimer. Secondement, il dit que c'est-là proprement son commandement chéri, & dont il avoit l'observation plus à cœur; & que c'étoit en le gardant, que nous lui témoignerions mieux notre amour. Il déclare que c'est son commandement; mais un commandement nouveau, soit pour nous marquer qu'il renferme proprement l'esprit de la loi nouvelle, qui est une loi d'amour; soit pour nous donner à entendre, qu'il est nouveau, & par l'affection dont il l'exige, & par les nouvelles circonstances qui l'accompagnent, & par la perfection à laquelle il veut que nous le portions, qui est d'aimer nos freres, comme Jesus-Christ nous a aimés, c'est-à-dire, sans aucune raison de leur côté, sans aucun intérêt du nôtre, & jusqu'à leur sacrifier non-seulement nos plus grands intérêts, mais encore notre propre vie: enfin il déclare que c'est pricipalement par la fidélité que nous aurons à observer le commandement de la charité, qu'on reconnoîtra que nous avons son esprit, & que nous sommes ses Disciples, c'est-

vobis, ut diligatis invicem. *Joa.* 15.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem. *Ibid.*

Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dixi vos. *Joan.* 13.

In hoc cognoscent omnes quia Discipuli mei estis, si dilectionem

Habueritis ab invicem. Ibid.

à-dire, de véritables Chrétiens, comme s'il vouloit dire, comme remarque saint Augustin, que ce ne seroit ni au pouvoir qu'ils auroient de chasser les démons, de ressusciter les morts, & de faire toutes sortes de miracles, ni au don des langues, ni au don de prophétie, qu'on reconnoîtroit ses Disciples, parce que d'autres, qui ne seroient pas ses véritables Disciples, auroient les mêmes avantages : mais bien à la charité qu'ils auroient les uns pour les autres : & en effet le Sauveur déclare lui-même, qu'au jour du jugement plusieurs lui diront, Seigneur, n'avons nous pas prophétisé, chassé les démons, & fait plusieurs miracles en votre nom, auxquels il dira qu'il ne les connoît point pour être des siens, *& tunc confitebor illis, quia non novi vos :* & pourquoi ne les reconnoît-il point ? Parce qu'ils ne seront point marqués du caractère qui distingue les siens, qui est la charité. Jesus-Christ pour nous donner encore plus d'idée du commandement de la charité envers le prochain, & nous en faire mieux comprendre l'excellence, en vient jusqu'à le comparer au commandement de l'amour de Dieu, & à dire qu'il lui est semblable : dans le discours qu'il fit à

Alia munera habent vobiscum etiam non mei, linguas, sacramenta, Prophetam fidem, non ergo in illis, quamvis bonis muneribus, sed in hoc cognoscent, &c. *Aug.*

Matth. 7.

Secundum verò simile est huic : diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.* 22.

ses Disciples pendant la Cène, il demanda jusqu'à trois fois à son Pere, que ses Disciples fussent unis entr'eux par une charité sincère, & qu'ils exprimassent, autant qu'il étoit possible, par leur union, l'unité de nature qu'il avoit avec son Pere; & il nous donne à entendre, que cette charité que ses Disciples auroient les uns pour les autres, sera un des plus puissans motifs, pour engager le monde à croire en lui: il nous proteste que tout ce qu'on fera au moindre des siens pour l'amour de lui, il nous en tiendra compte comme si on l'avoit fait à lui-même; enfin il nous instruit des devoirs auxquels nous engage la charité envers le prochain, par cette parabole admirable du Samaritain, dont il nous exhorte d'imiter l'exemple.

Non pro eis tantum rogo; sed pro eis qui credituri sunt per verbum eorum: ut omnes unum sint, sicut pater in me & ego in te. *Joan.* 17.

Ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti. *Ibid.*

Quandiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.* 25.

Vade & tu fac similiter. *Luc.* 10.



CHAPITRE. IV.

Second motif de la charité envers le prochain : Les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

JESUS-CHRIST nous anime puissamment à la charité envers le prochain par son exemple, puisqu'on peut dire, que toutes ses actions ont été des exemples de sa charité envers les hommes, & qu'il n'y en a pas une, dont la charité n'ait été le principe : s'il s'est incarné, s'il est né dans une étable, s'il a vécu trente ans dans une boutique, s'il a conversé avec les hommes, s'il a agi, s'il a prêché, s'il a souffert, s'il est mort, c'est la charité qu'il avoit pour les hommes qui l'y a engagé. La charité envers le prochain, paroît particuliérement en cinq choses. Premiérement, à supporter les défauts des autres. Secondement, à compatir à leurs miséres. Troisiémement à les soulager. Quatriémement, à faire du bien à tout le monde. Cinquiémement, à n'en exclure pas même ses ennemis; mais à les aimer & à leur pardonner les injures

qu'ils nous ont faites. Voyons comme Jeſus-Chriſt a excellement pratiqué la charité dans tous ces articles.

Premiérement, pour ce qui eſt de ſupporter les défauts d'autrui, Jeſus-Chriſt l'a pratiqué d'une maniére admirable, à l'égard de trois ſortes de perſonnes; de ſes Diſciples, des peuples, & des Phariſiens. Pour ſes Diſciples, il ſemble que le Sauveur ait voulu choiſir exprès des gens groſſiers & mal élevés, pleins de foibleſſes & de défauts, pour avoir plus d'occaſions d'exercer la charité & la patience. Que n'eut-il pas à ſouffrir de leur groſſiereté & de leur ruſticité? s'en choqua-t-il jamais? quoique ſouvent ils compriſſent ſi peu ſa doctrine admirable, qu'il avoit ſoin pourtant de leur rendre ſenſible par des paraboles, quoiqu'ils profitaſſent ſi peu des beaux exemples de vertu qu'il leur donnoit, s'en rebuta-t-il? leur témoigna-t-il ou de l'aigreur, ou du chagrin? ſe laſſa-t-il de les inſtruire, & de leur répéter ſouvent les mêmes choſes? quoiqu'ils paruſſent de tems en tems douter de ſa divinité, qu'il leur avoit rendu évidente par tant de miracles, ceſſa-t-il d'en faire en leur faveur? avec quelle charité & quelle condeſcendance ne ſupporta-t-il point certaines fail-

lies du zéle indiscret de saint Pierre ; les propositions ambitieuses des enfans de Zebedée, & l'incrédulité de saint Thomas.

Factum est autem cùm turbæ irruerent in eum. *Luc.* 5.

Turbæ comprimunt & affligunt te, & tu dicis, quis me tangit. *Luc.* 8.

Et veniunt ad domum & iterum convenit turba, ita ut non possint neque panem manducare. *Marc.* 3.

Pour les peuples, que n'eut il pas à souffrir de leurs importunités? Ils se jettoient sur lui avec violence, ils le pressoient quelquefois avec si peu de respect & de ménagement, qu'il en étoit fort incommodé; ils étoient quelquefois plusieurs jours sans le quitter un moment, jusques-là que saint Marc remarque, qu'ils ne lui donnoient pas même le tems de manger. Témoigna-t-il jamais par la moindre parole, ou même par un signe, être lassé ou importuné de leur empressement indiscret? les rebuta t-il le moins du monde? Pour les Pharisiens, combien de fois lui tendirent-ils des piéges? combien de fois par leurs questions malignes & captieuses ne chercherent ils pas à le surprendre? avec quelle sagesse, quelle douceur, quel ménagement répondit il à leurs questions? éluda-t-il leurs artifices? s'il parut quelquefois s'emporter contre eux avec zéle, ce fut même par un esprit de charité pour eux, pour les faire rentrer dans eux-mêmes, remédier à leur hypocrisie, & les retirer de leur aveuglement.

Secondement,

Secondement, la charité paroît dans la compassion qu'on a pour les miseres des autres, & c'est encore en cela qu'éclata la charité du Fils de Dieu : quels sentimens de compassion ne témoigna-t-il pas pour ce pauvre peuple qui l'avoit suivi dans le desert, si occupé du desir d'entendre la parole de Dieu, qu'il avoit négligé de pourvoir à sa nourriture? *J'ai grande compassion de ce peuple*, dit-il, *parce qu'il y a trois jours qu'ils me suivent; ils n'ont rien à manger.* Ne témoigna-t-il pas être touché des sentimens d'une tendre compassion, voyant un grand peuple qui manquoit d'instruction, & qui étoit comme des brebis sans Pasteur? Ne marqua-t-il pas par ses larmes, combien il étoit sensible à la douleur de Marthe & de Marie, sur la mort de leur frere? Quelles larmes ne versa-t-il pas sur les malheurs de l'ingrate Jerusalem?

Troisiémement, la compassion du Sauveur n'étoit pas une compassion stérile & impuissante; s'il compatissoit aux maux & aux besoins soit temporels, soit spirituels des misérables, c'étoit pour les soulager. Pour les besoins temporels, quoique l'heure de faire des miracles marquée par son Pere ne fût pas encore venue, cependant il fut si fort

touché de l'embarras où le défaut de vin mettoit les Epoux de Cana, qu'il fit un miracle pour les en pourvoir, en changeant l'eau en vin. N'en fit il pas deux autres éclatans, en multipliant les pains, pour subvenir à la nécessité de ce pauvre peuple, qui s'oubliant lui-même & sa subsistance, ne pensoit qu'à donner la nourriture à son ame, en écoutant la parole de Dieu? Ne fit-il pas encore un autre miracle en faveur de ses Disciples, lorsque voyant qu'ils avoient inutilement travaillé à pêcher pendant toute la nuit, sans rien prendre, il leur fit par une seule parole, faire une si abondante pêche, que leurs filets s'en rompoient? Jamais aucun misérable implora-t-il son secours, qu'il ne fût soulagé? Jamais aucun malade s'adressa-t-il à lui qu'il ne fût guéri? Pour les besoins spirituels, c'est en cela principalement qu'il fit éclater sa charité. Ne déclara-t-il pas qu'il n'étoit pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs; que ce n'étoit pas les sains, mais les malades, qui avoient besoin de Médecin? Ne fit il pas éclater sa charité & sa tendresse pour les pauvres pécheurs, dans la parabole du bon Pasteur, & dans son empressement à chercher la brebis égarée? Ne remplit-il pas

le sens de cette parabole par la compassion, la bonté & la tendresse qu'il temoigna en tant de rencontres aux pauvres pécheurs, en les recherchant avec empressement, & les recevant avec bonté, en conversant & mangeant même souvent avec eux ? Ne fit-il pas d'un Publicain un Apôtre dans la personne de S. Matthieu ? Quelque horreur qu'il eût de l'impureté, il vint chercher de loin & avec beaucoup de fatigues, la Samaritaine, qui étoit une prostituée, & l'entretenir avec beaucoup de bonté ; il s'accommoda à ses foiblesses avec une condescendance admirable ; il la ménagea avec tant de sagesse, il l'instruisit avec tant de zéle, pour en faire d'une femme adandonnée une fervente Apôtre. Quelle charité, quelle tendresse ne témoigna-t-il pas à Magdeleine la pécheresse, & à la femme adultère ?

Quatriémement, si la charité paroit à faire du bien à tout le monde, sans excepter personne, S. Pierre ne nous assure-t-il pas aux Actes des Apôtres, que le Sauveur semblable au Soleil, qui répand ses lumières & ses influences par-tout où il passe, n'alloit par les Villes, les Bourgs & les Villages, que pour y répandre ses graces & ses bienfaits, que pour y consoler les affligés, instrui-

re les ignorans, & rendre la santé aux malades. *Pertransivit benefaciendo & sanando omnes.* Actor. 10.

Enfin, si la perfection de la charité éclate particuliérement dans le pardon des injures, & dans l'amour qu'on a pour ses ennemis; c'est ici qu'on peut dire que la charité de Jesus Christ a triomphé, & qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de nous en donner d'aussi grands exemples : non-seulement il pardonna à ses ennemis, & à ses bourreaux; mais encore il pria pour eux, & trouva, en priant pour eux, le moyen d'excuser un crime si inexcusable.

Enfin, il poussa sa charité jusqu'à mourir, pour ceux même qui le faisoient mourir, & à répandre son sang, jusqu'à la derniere goutte, pour le salut de ceux qui le lui arrachoient avec tant de cruauté.

Il semble que Jesus-Christ nous dit à tous des exemples de sa charité, ce qu'il dit à ses Disciples de l'exemple d'humilité qu'il leur avoit donné en leur lavant
Joan. 13. les pieds: *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita & vos faciatis :* Si je vous ai témoigné mon amour par les exemples même de charité que je vous ai donnés; vous ne pouvez mieux marquer le vôtre, qu'en

l'imitant. En effet, l'exemple de Jesus-Christ est le motif le plus pressant pour nous engager à observer le commandement qu'il nous a donné de la charité envers le prochain, & c'est celui dont les Apôtres se sont le plus souvent servis. Mes chers enfans, dit Saint Jean, qu'on peut appeller l'Apôtre de la charité, si Jesus-Christ nous a si fort aimés, nous devons lui en marquer notre reconnoissance en nous aimant les uns les autres. Et S. Paul en parlant aux Romains, leur dit : Nous devons, nous autres qui sommes plus forts, supporter les foiblesses des infirmes, & non pas chercher notre propre satisfaction, puisque Jesus-Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-même, quand il s'est agi de procurer notre salut aux dépens de sa vie : & écrivant aux Ephesiens, le même Apôtre leur adresse encore ces belles paroles : Soyez donc imitateurs de Dieu comme ses enfans bien-aimés, & marchez dans la charité, comme Jesus-Christ nous a aimés, & s'est livré lui-même pour nous à la mort, en s'offrant à Dieu comme une victime d'une agréable odeur.

Si sic Deus dilexit nos, & nos debemus alterutrum diligere. *1. Joan. 4.*

Debemus autem nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere & non nobis placere.... etenim Christus non sibi placuit. *Rom. 15.*

Estote ergo imitatores Dei sicut filii charissimi, & ambulate in dilectione, sicut Christus dilexit nos, & tradidit seipsum pro nobis. *Eph. 5.*

CHAPITRE V.

Autres motifs pour nous animer à la charité envers le prochain.

PREMIEREMENT, la raison nous engage à observer le commandement de la charité envers le prochain, car nous devons aimer notre prochain, parce qu'il est créé à l'Image de Dieu comme nous, & ainsi le même motif qui nous oblige d'aimer Dieu, nous oblige d'aimer tout ce qui a du rapport à Dieu, tout ce qui est semblable à lui ; nous devons aimer notre prochain, parce qu'il est de même nature que nous, & qu'un semblable aime naturellement son semblable ; nous devons aimer notre prochain, parce qu'il est racheté par le Sang de Jesus-Christ comme nous, qu'il est régénéré par le même Baptême comme nous, & que par là il devient comme nous, membre de Jesus-Christ & enfant de Dieu : si nous avons le même pere, ne sommes-nous pas véritablement freres ? & un frere peut-il se défendre d'aimer son frere? c'est la raison dont le Prophéte Malachie se

ſert pour exciter les Iſraëlites à la charité envers le prochain. Dieu, leur dit-il, n'eſt-il pas notre commun pere ? D'où vient donc que chacun mépriſe ſon frere ? Nous devons aimer notre prochain, parce qu'il participe aux mêmes Sacremens que nous, parce qu'il ſe repaît de la même chair de Jeſus-Chriſt que nous, dans la divine Euchariſte, qui eſt un Sacrement d'union, qui nous uniſſant tous à Jeſus-Chriſt comme à notre chef par une union très-étroite & très intime, nous doit auſſi unir enſemble par une charité ſincere. L'Apôtre ſaint Paul ſe ſert de ce motif pour engager les Corithiens à avoir de la charité envers leurs freres : *Parce que nous nous nourriſſons tous*, dit-il, *du même pain par la participation au Sacrement du Corps de Jeſus-Chriſt, nous devons être unis enſemble comme les membres d'un même corps.* Auſſi ſaint Auguſtin appelle-t-il le Sacrement de l'Euchariſtie, un Sacrement d'union, ou plutôt d'unité : *Sacramentum unitatis :* nous devons aimer notre prochain, parce qu'il tend par les mêmes moyens à la même fin & au même terme, c'eſt-à dire, au bonheur éternel. Et ainſi pouvons nous maintenant haïr notre prochain, ſi nous penſons que nous

Numquid non Pater unus omnium noſtrum ; numquid non Deus unus creavit nos ? quare ergo deſpicit unuſquiſque noſtrûm fratrem ſuum. *Malach.* 2.

Quoniam unum corpus multi ſumus qui de uno pane participamus. 1. *Cor.* 10.

sommes faits, que nous sommes destinés pour nous aimer l'un l'autre dans toute l'éternité, si nous sommes prédestinés, comme nous sommes obligés de l'espérer.

Secondement, nous devons par notre intérêt, nous porter à l'observation du commandement de la charité envers le prochain; parce que premiérement, l'observation de ce commandement feroit de la terre un vrai Paradis, & de tous les hommes autant de bienheureux : car enfin, si ce commandement étoit observé de tous les hommes, nous aurions autant d'amis qu'il y auroit d'hommes sur la terre; c'est-à-dire, autant de gens qui conspireroient à travailler à notre bonheur; & c'est pour cela que Dieu ne nous pouvoit donner une preuve plus solide de son amour, qu'en faisant en notre faveur ce commandement à tous les hommes. Secondement, l'observation de ce commandement nous rend l'observation de tous les autres aisée, ou plutôt en l'observant nous óbserverons tous les autres. C'est ce que saint Paul nous enseigne, lorsqu'il nous dit, que celui qui aime son prochain, a entiérement accompli la Loi, & qui en apporte la raison : car ces commandemens de

Qui diligit proximum legem implevit. Rom. 13.

Plenitudo legis est dilectio. Ibid.

Dieu ; vous ne commetterez point d'adultere ; vous ne porterez point faux témoignage ; vous ne desirerez rien des biens d'autrui, & s'il y en a d'autres semblables ; tous ces commandemens, dis-je, sont renfermés dans cette parole, vous aimerez votre prochain comme vous-même, & ainsi la charité est l'accomplissement de la loi. Troisiémement, rien ne seroit plus consolant pour nous, que de pouvoir nous répondre, à nous mêmes avec quelque certitude, que nous aimons Dieu : or la marque la plus assurée & la plus sensible de notre amour pour Dieu, est au sentiment de saint Jean, l'amour que nous avons pour notre prochain : *Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, & charitas ejus in nobis perfecta est.* Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, & ainsi nous sommes assurés que nous l'aimons parfaitement. Quatriémement, non-seulement la charité que nous avons pour notre prochain, est une preuve convainquante & sensible de notre amour pour Dieu, mais encore elle est une marque certaine & un gage visible de notre prédestination. C'est la charité, dit saint Jean, qui distingue les enfans du démon, c'est à-dire, les ré- In hoc manifesti sunt filii diaboli. 1. Joan. 3.

Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres. *Ibid.*

Qui non diligit manet in morte. *Ibid.*

prouvés, des enfans de Dieu, c'est-à-dire, d'avec les prédestinés. Cette charité pour le prochain, ajoute-t-il, est la marque la plus infaillible de celle que nous avons pour Dieu, & le caractère le plus sensible de notre prédestination ; & au contraire le défaut de cette charité est le signe le plus visible de la réprobation. Enfin, dans l'impuissance où nous sommes de marquer assez, au moins d'une maniere efficace, notre reconnoissance à Notre Seigneur, en lui rendant des services qui le regardent lui-même ; puisqu'il n'a point besoin de nos biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges*, nous avons au moins cette consolation de lui rendre service dans la personne de nos freres, puisque s'il n'a pas besoin de nos biens pour lui, il en a besoin dans la personne de nos freres, qui sont ses freres, qui sont ses membres : & ainsi il nous assure qu'il regarde le bien que nous leur faisons comme si nous le faisions à lui même, il nous en sçait le même gré, il nous en tient le même compte. *Quandiu fecistis uni ex fatribus meis minimis, mihi fecistis.*

CHAPITRE VI.

Des moyens d'acquérir & de conserver la charité envers le prochain

LE premier moyen pour acquérir & conserver la charité, est de nous accoutumer à regarder Jesus-Christ dans notre prochain, ce qui ne sera pas difficile à un homme qui sera persuadé que Jesus-Christ est aussi véritablement dans notre prochain, comme il est dans l'Eucharistie, quoique d'une manière bien différente, puisque celui qui a dit, ceci est mon Corps, nous assure que c'est à lui-même que nous faisons tout le bien, & tout le mal que nous faisons à notre prochain, & que le bien que nous refusons à notre prochain, nous le refusons à Jesus-Christ. Si Jesus-Christ nous prioit d'une grace, aurions-nous de la peine à la lui accorder! c'est lui qui nous en prie par la bouche de notre frere; s'il nous demandoit l'aumône, aurions-nous la dureté de la lui refuser? il est de la foi, que c'est lui qui nous la demande par la bouche du pauvre; si Jesus-Christ

Esurivi, & dedistis mihi manducare. *Matth.* 25. Esurivi enim & non dedistis mihi manducare. *Ibid.* Quod non fecistis uni ex minoribus istis, nec mihi fecistis. *Ibid.*

ſe préſentoit à nous, oſerions nous lui faire un injure, ou le traiter avec dureté, ou lui dire une parole déſobligeante ? Et il nous aſſure que c'eſt à lui que s'adreſſent tous les mauvais traitemens que nous faiſons à nos freres. Quiconque vous touche, dit-il, non-ſeulement me touche, mais me touche dans la partie la plus ſenſible; c'eſt-à-dire, dans la prunelle de l'œil : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.* Zach. 2.

Le ſecond moyen pour acquérir, pour conſerver, ou au moins pour ne point bleſſer la charité, eſt d'avoir toujours devant les yeux cette excellente régle que Jeſus-Chriſt nous a donnée, qui eſt de ne faire jamais aux autres, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Comme cette régle eſt très conforme à la raiſon & à l'équité naturelle, rien n'eſt plus facile à un homme qui a un peu de raiſon & de droiture, quand il n'auroit pas beaucoup de vertu, que de ſuivre cette régle : ſi on la ſuivoit dans le commerce de la vie, & dans la conduite qu'on a à l'égard des autres, que de fautes ne nous feroit-elle pas éviter ? Et combien contribueroit-elle à rendre la ſociété civile, non-ſeulement commode, mais encore agréable ?

Le troisiéme moyen pour acquérir & conserver la charité, est non-seulement de ne se pardonner jamais à soi-même les fautes qu'on à commises contre la charité, mais encore de prendre soin de les réparer aussitôt : & ainsi, si on a dit une parole dure & désobligeante, il faut dès qu'on y a fait réflexion, ou en demander pardon, ou la réparer par quelque parole honnête & obligeante ; si on a désobligé quelqu'ùn, si on l'à déservi, il faut tâcher de le dédommager par quelque bon office à la premiere occasion qu'on trouve de lui en rendre quelqu'un ; si on à blessé la charité par la médisance, il faut aussitôt réparer sa faute en se rétractant, si cela se peut, ou en le faisant de quelqu'autre maniere que ce soit, mais qui soit efficace.

Le quatriéme moyen est d'être attentif à toutes les occasions qui se présentent d'exercer la charité, & de n'en laisser passer aucune, se souvenant de la parole de saint Paul, que la charité est une espéce de dette ; mais une dette, dit saint Augustin, qu'on paye toujours sans s'acquitter jamais entiérement : & ainsi selon cette belle parole d'un Prince Païen, nous devons nous persuader qu'ùn jour où nous n'avons fait de bien,

à personne, où nous n'avons point exercé la charité, est un jour perdu pour nous : *Nemini benefeci, diem perdidi.*

TRAITÉ CINQUIÉME

DE LA DOUCEUR.

CHAPITRE PREMIER

De la nature de la douceur, & de ses différens degrés.

LA douceur est une vertu qui a pour but de réprimer ou de régler la colere : elle la réprime, lorsqu'elle veut s'élever sans raison, ou contre la raison; car comme l'Auteur de la nature n'a donné à l'homme la colere, que comme une espéce d'arme pour se défendre, en repoussant le mal qu'on lui veut faire, c'est à la douceur à la réprimer lorsqu'elle veut s'émouvoir pour un autre sujet, parce que pour lors elle est injuste, & passe les bornes que la nature & la raison lui ont prescrites.

Mais comme la colere n'est pas toujours injuste; qu'au contraire elle est souvent très-juste & très-utile à l'hom-

me, quand elle se tient dans les bornes que la raison lui prescrit, & qu'elle ne s'émeut que pour la fin pour laquelle Dieu l'a donnée à l'homme; c'est à la douceur à lui prescrire des régles. La colere est un mouvement qui s'éleve dans l'ame, pour repousser un mal qui l'attaque ou qui la choque; si ce mal nous choque seulement parce qu'il choque la raison, ce mouvement s'appelle indignation, & ce mouvement est juste; si ce mal nous choque précisément parce qu'il attaque & offense Dieu, ce mouvement s'appelle zéle, & il est très-saint; mais si ce mal nous choque seulement & nous aigrit parce qu'il nous attaque, & nous offense nous-mêmes ce mouvement s'appelle ressentiment, animosité, desir de vengeance, ordinairement parlant, il est injuste & dereglé.

La douceur s'occupe à gouverner ces trois mouvemens de la colere; mais d'une différente maniere. Elle régle le premier, afin que l'indignation ne dégénere pas en aigreur; elle modére le second, afin que le zéle ne devienne pas emporté; & elle étouffe entiérement le troisieme, parce qu'il est dereglé.

Premiérement, comme le mouvement de la colere qui s'appelle indigna-

tion, ne s'éléve contre le mal, que parce qu'il choque la raison; la douceur régle ce mouvement, en empêchant qu'il ne soit trop aigre, en faisant qu'il soutienne la raison; mais non pas qu'il la prévienne, ou qu'il la trouble, de sorte que la raison soit toujours sa régle & son guide. Et comme l'esprit & la raison ont beaucoup plus de part à ce mouvement, que le cœur: si la raison & l'esprit permettent quelquefois au cœur de s'émouvoir, la douceur empêche qu'il ne s'aigrisse, ou qu'il ne s'émouve trop; si la raison l'oblige de désaprouver une conduite peu raisonnable, & de blâmer les fautes, la douceur fait épargner la personne, & mêle toujours les sentimens de compassion avec ceux d'indignation; si la colere guidée par la raison fait faire des reproches, la douceur empêche qu'ils ne soient ni trop piquans, ni trop offençans; de sorte qu'ils marquent beaucoup plus la droiture d'un esprit raisonnable, qui ne peut approuver le mal, que le travers d'un esprit chagrin & bourru, qui trouve à redire à tout, & qui ne peut rien ni souffrir, ni dissimuler.

Secondement, la douceur modére le zéle, de peur qu'il n'aille jusqu'à

l'emportement, & qu'il ne devienne indiscret, ou amer par trop d'ardeur. Mais si la douceur bannit l'amertume du zéle, elle en conserve toute la force, & dans la nécessité qu'impose quelquefois le zéle de reprendre les fautes avec vigueur, & même de les punir pour les corriger, elle adoucit tellement les réprimandes, qu'elle fait sentir au coupable, pour peu de raison & d'équité qui lui reste, qu'on en veut plus à sa faute, qu'à sa personne, & qu'on veut les corriger, & non pas l'aigrir & le fâcher : que si on est obligé d'en venir quelquefois jusqu'à le punir, la douceur fait qu'on le punit toujours avec peine, qu'on le ménage en le punissant, & que la peine est toujours moindre que la faute; de sorte que le coupable est obligé de réconnoître, s'il ne veut pas s'aveugler, que les peines qu'on lui impose sont plutôt les effets d'un zéle sincere & moderé, & d'une charité pleine de tendresse & de compassion, que d'une passion aveugle ou emportée.

Enfin, la douceur modére quelquefois tellement le zéle, qu'elle semble l'arrêter, en l'obligeant de se taire, de dissimuler, de tolérer les fautes; ou au moins de souffrir les coupables, lors

qu'on voit qu'ils ne ſont point diſpoſés à profiter de la correction, que la paſſion eſt encore trop vive, pour qu'on la puiſſe réprimer, & que les remédes ſeroient plus capables d'irriter la plaie que de la guérir, & alors la douceur oblige à ménager un eſprit aigri, & à attendre que le cœur étant un peu plus calme, le coupable ſoit plus diſpoſé à recevoir la correction & à en profiter.

En troiſiéme lieu la douceur réprime entiérement ce mouvement qui s'éléve dans l'ame, lorſqu'on nous attaque, en étouffant en nous tout reſſentiment, & tout deſir de vengeance; mais non-ſeulement la douceur étouffe tout reſſentiment, & arréte tout deſir de vengeance, elle ne ſouffre pas même que le cœur conçoive ni averſion, ni froideur. Ce n'eſt pas aſſez, elle ne permet pas qu'on laiſſe échapper la moindre parole d'aigreur contre la perſonne qui offenſe, & qu'on lui marque ſon reſſentiment par quelque reproche.



CHAPITRE II.

Premier motif de Douceur : La Doctrine & les sentimens de Jesus-Christ sur cette vertu.

QUOIQUE Jesus-Christ nous ait enseigné toutes les autres vertus, & par ses maximes, & par ses exemples, il nous déclare pourtant que l'humilité & la douceur sont les deux vertus qu'il veut que nous apprenions particulièrement de lui. Aussi met-il la douceur pour la seconde béatitude après l'humilité, comme pour nous marquer que ces deux vertus sont les deux principaux fondemens de sa doctrine Evangélique, & qu'elles renferment plus particulierement l'esprit du Christianisme ; il nous déclare que quiconque se met en colere contre son frere, méritera d'être condamné par le jugement, que celui qui dira à son frere des paroles de mépris, méritera d'être condamné par le conseil ; mais que celui qui le traitera de fou & d'insensé méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Il ne veut pas que ses Disciples se défendent d'une injure par une autre

Discite à me quia mitis sum, & humilis corde. *Matth.* 11.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. *Matth.* 5.

Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio; qui autem dixerit fratri suo Raca, reus erit concilio, qui autem dixerit, fatue, reus erit gehennæ ignis. *Ibid.*

Sed si quis te percusserit in dextram maxillam tuam, præbe

injure ; il leur conseille de présenter l'autre joue à celui qui leur aura donné un soufflet sur la droite, plutôt que de se venger ; & de ceder encore leur manteau à celui qui leur fait un procès pour avoir leur robe, plutôt que de plaider avec lui. Vous avez appris, ajoute encore J. C. qu'on a dit : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi ; & moi, je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous calomnient, & qui vous persécutent, si vous voulez être les véritables enfans de votre Pere qui est dans les Cieux, qui fait lever le soleil sur les bons & sur les méchans, & fait pleuvoir sur les justes & les pécheurs. Il nous enseigne, que borner sa charité à aimer ceux qui nous aiment, c'est la borner à faire ce que font les Publicains mêmes ; mais que ce n'est pas être véritablement Chrétien, & qu'ainsi on ne doit point en attendre la récompense du Seigneur.

Jesus-Christ veut encore qu'étant près d'offrir notre présent à l'Autel, si nous nous souvenons pour lors que notre frere a quelque chose contre nous, nous quittions l'Autel pour nous reconcilier avec lui. Il nous déclare qu'il

illi & alteram, & ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium. *Ibid.*

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros : benefacite iis qui oderunt vos, & orate pro persequentibus vos & calumniantibus vos ; ut sitis filii Patris vestri qui est in cœlis, qui facit solem suum oriri super bonos & malos, & pluit super justos & injustos. *Ibid.*

Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis ? nonne & Publicani hoc faciunt ? *Ibid.*

Si ergo offers munus tuum ad altare, & ibi

faut pardonner à nos ennemi, si nous voulons que Dieu nous pardonne, & qu'il nous traitera de la même maniere que nous traiterons les autres. Enfin il veut que dans la priere qu'il nous a lui-même enseignée, nous ne demandions à son Pere le pardon de nos péchés, que sous cette condition, de pardonner à ceux qui nous ont offensés; & comme s'il avoit eu peur que nous n'eussions pas assez compris ses sentimens là dessus, ou que nous n'eussions pas assez de courage pour les suivre, il nous les a voulu expliquer par des comparaisons & par des paraboles, & nous faire comprendre la rigeur avec laquelle il traite ceux qui s'en écarteront, par l'exemple de ce serviteur impitoyable, qui pour n'avoir pas voulu donner du tems à l'un de ses compagnons, pour payer une somme de cent deniers qu'il lui devoit, après que son Maître lui avoit remis une somme de dix mille talens, mérita par sa dureté que son Maître révoquât la grace qu'il venoit de lui faire, & qu'il le livrât aux exécuteurs de justice, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devoit. C'est ainsi, ajouta le Sauveur, que mon Pere en usera avec vous, si chacun de vous ne pardonne à son frere du fond du cœur.

recordatus fueris quod frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, & vade priùs reconciliari fratri tuo. *Ibid.*

Dimittite & dimittemini. *Luc. 6.*

Dimitte nobis debita nostra, sicut & nos dimittimus debitoribus nostris. *Matth. 6.*

Sic & Pater meus faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. *Matth. 18.* *Isai. 24.*

CHAPITRE III.

Deuxieme motif de Douceur : Les exemples de Jesus Christ sur cette vertu.

QUOIQUE Jesus-Christ nous ait donné de beaux exemples sur toutes les vertus, il n'én est point dont il nous ait donné un plus grand nombre d'exemples & de plus éclatans, que sur la douceur, comme pour marquer qu'il en avoit la pratique infiniment à cœur, qu'elle renfermoit plus particulierement son esprit, & que c'étoit en l'imitant, qu'il vouloit que nous lui marquassions particulierement notre amour. Aussi le Prophête Isaïe voulant faire le caractere du Messie, & nous donner les marques par lesquelles nous pourrions le connoître & le distinguer, n'apporte point ni les lumieres admirables de sa doctrine, ni l'éclat de sa sainteté, ni la vertu de ses miracles, mais uniquement les charmes de sa douceur : *Il ne sera*, dit-il, *ni chagrin, ni emporté, il ne contestera point, on n'entendra point les éclats de sa voix au dehors, il ne brisera point un roseau cassé, & il n'achevra point d'éteindre la méche qui fume encore.*

Isaï. 53.

Quoique Jesus-Christ eût à vivre avec des gens aussi grossiers qu'étoient ses Disciples, & qui par leur rusticité donnerent si souvent de l'exercice à sa patience, manqua-t-il jamais de douceur pour eux? Avec quelle condescendance ne s'accommoda-t-il pas à leur foiblesse? Avec quelle bonté n'instruisit-il pas leur ignorance. Avec quelle patience ne souffrit-il pas leurs défauts? S'il fut obligé de les reprendre quelquefois, ne fût-ce pas toujours avec beaucoup de bonté, & de douceur? Quoiqu'ils conçussent quelquefois si peu la doctrine qu'il leur enseignoit, lors même qu'il la rendoit sensible par les paraboles, qu'ils profitassent si peu des belles leçons qu'il leur faisoit sur toutes les vertus, & des exemples qu'il leur en donnoit; parut-il jamais ou s'en rebuter ou s'en chagriner, en continua-t-il moins de les instruire.

Que n'eut pas à souffrir, Jesus-Christ, ou du zéle indiscret de ses Discipses, comme lorsque quelques-uns vouloient faire descendre le feu du Ciel sur une Ville, pour se venger de l'incivilité des habitans qui ne les avoient pas voulu recevoir, ou de l'importunité du peuple, lorsque tantôt ils le fatiguoient ou par des questions inu-

tiles, ou par des demandes extravagantes ; tantôt ils le pressoient avec une ardeur indifférente, tantôt ils le poursuivoient par-tout avec tant d'importunité, qu'ils ne lui donnoient pas le tems ni de manger, ni de prendre le moindre repos, comme le remarque S. Marc : parmi tout cela s'oublia-t-il un moment de sa douceur ordinaire ? donna-t-il jamais la moindre marque ou d'impatience, ou de chagrin, ou d'ennui ? Les Pharisiens mirent sa patience & sa douceur, à une plus rude épreuve par les piéges qu'ils lui tendirent, par les questions captieuses qu'ils lui proposerent, par les insultes qu'il lui firent, par les calomnies horribles qu'ils lui susciterent. Quand ils n'attaquerent que sa personne, il les traita toujours avec une modération & une douceur admirable, & lorsqu'il fut obligé de reprendre avec un peu de vigueur & de zéle leur hypocrisie, pour empêcher les peuples de s'y laisser surprendre, il ne laisse pas de ménager leur personne & leur autorité, & d'ordonner qu'on eût de la créance pour leur doctrine & de la soumission pour leurs ordres.

Quoiqu'il eût une horreur infinie pour le péché, en eut-il moins de charité & de douceur pour les pécheurs ? En

En rebuta-t-il jamais un ſeul ? Ne les rechercha-t-il pas avec empreſſement ; Ne les accueillit-il pas avec une extrême douceur ? Plus ils étoient miſérables, plus ils paroiſſoient aimables pour lui ? & la grandeur de leurs maux, bien loin de le dégouter, ne faiſoit que redoubler les mouvemens de ſa compaſſion. Maltraita-t-il jamais les plus grands pécheurs ? Ne les reçut il pas toujours avec une extrême douceur ! Ne converſa-t-il pas familierement, & ne mangea-t-il pas même ſouvent avec eux ? Et quoique les Pharisiens lui en fiſſent des reproches, bien loin de ſe mettre en peine de s'en juſtifier, il déclara publiquement que c'étoit plutôt pour les pécheurs, que pour les juſtes qu'il étoit venu, & que ce n'étoit pas les ſains, mais les malades qui avoient beſoin de Médecin.

Il eſt certain que le Sauveur avoit une horreur particuliere pour le péché d'impureté ; cela l'obligea t-il de rebuter des perſonnes auſſi impures qu'étoient Magdeleine, la Samaritaine & la femme adultere? Ce fut ſa douceur qui gagna & attira Magdeleine ; ce fut cette même douceur qui acheva ſa conquête & charma le cœur de cette pauvre péchereſſe lorſqu'elle ſe vit accueillie ſi

favorablement par ce Dieu de bonté, & qu'au lieu des reproches qu'elle avoit lieu d'attendre, elle le vit non-seulement prendre sa défense; mais encore faire son éloge. N'eut-il pas une condescendance surprenante pour la Samaritaine, toute misérable & toute impure qu'elle étoit? ne lui fit-il pas même des ouvertures qu'il avoit faites à si peu de gens, en lui déclarant qu'il étoit le Messie? Pour la femme adultere, avec quelle bonté, & quelle douceur ne la traita t-il pas? de quelle adresse ne se servit-il pas pour la soustraire à la sévérité de la loi, & à l'accusation captieuse des Pharisiens, & la délivrer en même-tems de la mort qu'elle avoit méritée; aimant mieux que les Pharisiens l'accusassent de manquer de zéle pour la loi, que de charité & de douceur pour une pauvre pécheresse? ne lui pardonna-t-il pas ensuite son crime, sant le lui reprocher, se contentant de l'exhorter à ne le plus commettre? Mais où éclata davantage la douceur & la patience de Jesus-Christ, que dans sa Passion, ne s'étant jamais plaint qu'une seule fois, & encore plus pour faire voir qu'il n'étoit pas insensible, & faire remarquer sa modération, & sa douceur dans sa

plainte même, que pour faire paroître la moindre aigreur, ou le moinrde ressentiment parmi des accusations aussi injustes, des calomnies aussi atroces, des outrages aussi sanglans, & des tourmens aussi horribles, que furent ceux qu'on lui fit endurer pendant sa passion? de sorte qu'il étonna par son silence, & lassa par sa douceur & sa patience, la rage même de ses ennemis, & de ses bourreaux: aussi le Prophête parlant de la patience & de la douceur que Jesus-Christ devoit faire éclater dans sa passion, dit, qu'il n'ouvriroit pas même la bouche pour se plaindre, non plus qu'un Agneau qui demeure muet devant celui qui le tond; & saint Pierre ajoute qu'il ne répondoit point aux injures dont on le chargeoit; qu'il ne faisoit point de menaces à ceux qui le maltraitoient, mais qu'il s'abandonnoit au pouvoir, & se soumettoit à la sentence du juge qui le condamnoit si injustement: mais Jesus-Christ mit le comble à sa patience & à sa douceur, lorsqu'étant sur la Croix, foible & épuisé de forces par la perte de tout son sang, il trouva dans l'ardeur de sa charité & dans sa douceur une ressouce contre sa foiblesse, pour s'écrier à haute voix; non pas pour de-

Isai. 53. Pet. 1. 2.

mander vengeance de l'injuſtice de ſes ennemis, & de la cruauté de ſes bourreaux ; mais pour demander pardon pour eux, & pour excuſer même un crime qui paroiſſoit ſi inexcuſable.

CHAPITRE IV.

Autres motifs pour nous porter à la pratique de la Douceur.

LA doucenr procure à l'homme qui poſſede cette vertu trois grands avantages : elle le rend en quelque façon maître du cœur des hommes, & elle le rend enfin maître de ſon propre cœur.

Premiérement, la douceur rend en quelque façon l'homme maître du cœur de Dieu. Comme Dieu s'appelle ſi ſouvent dans l'Ecriture un Dieu clément, un Dieu patient, un Dieu doux : *Tu*
Pſal. 85. *Domine ſuavis & mitis* ; il aime auſſi avec tendreſſe ceux qui ſont doux & patiens, comme lui étant ſemblables ; & il les regarde comme ſes véritables enfans, & auxquels il deſtine ſon héritage, & qu'il veut faire participans
Matth. 5. de tous ſes biens. *Aimez vos ennemis*, dit Jeſus-Chriſt, *& faites du bien à ceux qui vous haïſſent, & vous devien-*

drez par-là les véritables enfans de votre Pere céleste. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appellés enfans de Dieu, & en cette qualité, ils mériteront d'avoir part à tous ses biens. A qui Dieu se communiqua-t-il jamais plus familierement qu'à Moïse, qui étoit, dit l'Ecriture, le plus doux de tous les hommes? *Erat enim Moïses vir mitissimus super omnes qui morabantur super terram*, & c'est ce qui engagea le Seigneur à soutenir avec tant de vigueur les intérêts de Moïse contre Aaron & Marie qui l'avoient insulté, les poursuivant avec d'autant plus d'ardeur, que la douceur de Moïse les lui faisoit négliger. *Numer. xii*

David ne crut pas pouvoir rapporter un plus puissant motif pour engager Dieu à soutenir sa cause, & le combler de ses graces, que de le faire souvenir de la douceur avec laquelle il en avoit usé envers ses plus grands ennemis, & sur-tout envers Saül, qu'il épargna, lorsqu'il trouva une occasion si favorable de s'en defaire. *Memento Domine David, & omnis mansuetudinis ejus* Dieu ne peut rien ce semble refuser à un homme doux; car comme sa douceur le rend en quelque façon maître du cœur de Dieu, ne le rend-

elle pas en quelque façon maître de tous ses biens ?

Secondement, la douceur nous rend maître du cœur de tous les hommes. Quand on est maître de son propre cœur, on est aisément maître du cœur des autres. Il n'est point de cœur si dur, ni si farouche qui puisse tenir contre les charmes de la douceur. Une parole douce, dit le saint Esprit, est capable d'appaiser, & de désarmer la plus violente colere. Quelque force qu'ait le zéle on se défend plus aisément de ses charmes, que des charmes de la douceur.

Responsio mitis frangit iram.

Combien a t-elle emporté de cœurs, qui avoient tenu ferme contre un zéle plein de vigueur ? le zéle ardent du Sauveur contre les profanateurs du Temple les troubla, & les effraya ; mais il n'est point marqué, qu'il les ait convertis. Le saint zéle du Sauveur contre les Pharisiens, les menaces terribles qu'il leur fit, semblerent les révolter & les endurcir, bien loin de les convertir : mais les plus grands pécheurs, les plus grandes pécheresses ne purent tenir contre les charmes de sa douceur. C'est cette douceur qui gagna & convertit Magdeleine, la Samaritaine & la femme adultere. Fut-il jamais

un homme plus doux que S. François de Sales ? Tous les prédicateurs les plus zélés & les plus véhémens, ne convertirent point tant de pécheurs par les saints emportemens de leur zéle, que saint François de Sales par les charmes de sa douceur. Il ne trouvoit point presque de pécheur si endurci qui ne se rendit. Comment peut-on ne se laisser pas gagner par un homme, qui bien loin de rendre le mal pour le bien, ne dit pas même une parole aigre ? qui craint de défendre la vérité, même avec trop de chaleur, de peur de blesser la charité ; qui ne soutient par ses intérêts, même les plus justes avec opiniâtreté ? qui aime mieux perdre son bien, que sa douceur ? qui cede encore sa robe à celui qui veut lui enlever son manteau, plutôt que de disputer avec lui ? qui ne sçait ce que c'est que de se venger, sinon en rendant le bien pour le mal, & qui ne répond aux injures qu'on lui fait, que par de bons offices ? Voilà jusqu'où va la douceur Chrétienne, quand elle est parfaite ; mais hélas, qu'il est peu de parfaits Chrétiens !

Troisiémement, la douceur fait qu'un homme se posséde lui-même, & le rend maître de son propre cœur : comme la colere ni aucune passion viol-

lente ne le domine, il eſt maître de tous ſes mouvemens, & il ne s'en éleve gueres ſans ſon ordre : tout lui obéit chez lui, parce qu'il obéit lui-même toujours à la raiſon, & que ſa raiſon eſt toujours parfaitement ſoumiſe à Dieu. Un homme en colere, dit-on, eſt hors de lui-même, comment pourroit-il voir ce qui s'y paſſe, & régler ſes mouvemens ? eſclave de ſes paſſions & ſur tout de ſa colere, comment pourroit-il les dominer & les réprimer ; mais un homme doux & paiſible eſt toujours chez ſoi ; il n'en ſort point ; toujours attentif à ſoi, il voit tout ce qui ſe paſſe chez lui, rien ne lui échappe : toujours maître de lui-même & de ſon cœur, il eſt maître de ſes paſſions & de tous ſes mouvemens, il les calme avec facilité.

Mais comme rien ne nous fait mieux connoître la beauté, l'utilité & la néceſſité de la lumiere, que l'horreur des ténébres, auſſi rien ne nous fait mieux ſentir la beauté, les avantages & la néceſſité de la douceur, que la laideur du vice contraire, & les déſordres où il engage l'homme, c'eſt-à-dire, de la colere.

Il n'eſt point de vice plus oppoſé à la raiſon que la colere : on ceſſe d'être

raisonnable quand on devient emporté, & ne cesse-t-on pas d'être homme quand on cesse d'être raisonnable ? Les autres passions troublent la raison, mais celle-ci l'étouffe ; aussi la colere réduit-elle un homme au rang des bêtes, & même des plus furieuses : c'est pour cela que le saint Esprit compare un homme en colere à un lion, qui ne fait sentir sa force, que par le mal qu'il fait aux autres. Comme la raison est le frein qui arrête les emportemens de notre passion, dès qu'on n'a plus ce frein, on est capable de se laisser aller à tous les désordres. Un homme en colere, est comme un vaisseau sans Pilote, & sans gouvernail, qui se laisse aller au gré des vents & de la tempête, pour aller ensuite briser sur quelque écueil.

Nul, dit saint Augustin, ne croit sa colere injuste, & il n'est pourtant point de passion plus injuste. Elle est ordinairement injuste dans son principe : c'est souvent une bagatelle, une parole dite sans réflexion, une imagination, un soupçon sans fondement, une action très innocente prise de travers, qui met une personne hors d'elle-même, & la porte quelquefois aux dernieres extrémités. *Nemini irascenti videtur sua ira injusta.*

La colere est injuste dans sa conduite

te. Remedie-t-on à un mal par un plus grand mal, ou plutôt par le plus grand de tous les maux, qui est le péché? Corrige-t-on bien une faute légere, & souvent imginaire, par une faute très-réelle, & souvent même très-griéve? le mal dont on se veut venger approche-t il de celui qu'on se fait à soi-même en se voulant venger? en se laissant transporter à sa colere on perd la raison, la paix, la charité & la grace; celui contre qui vous vous mettez en colere, & que vous regardez comme votre ennemi, parce que vous vous en voyez offensé, peut-il jamais vous faire autant de mal, que vous vous en faites à vous-même? un homme en colere n'a point de plus grand ennemi que lui même, nul ne lui fait plus de mal, il est le seul objet digne de sa colere.

Enfin, la colere est très-injuste dans ses suites. Quels péchés, & quels désordres ne cause-t-elle pas? L'homme colére, quand il est transporté de cette passion, ne dit pas une parole, il ne fait pas une démarche, il ne forme pas un mouvement, qui ne soit un péché. Lors même qu'il paroît punir avec justice, il est injuste par la maniere emportée dont il le fait; mais encore plus par le peu de proportion qui se trouve

ordinairement entre la faute prétendue qu'il veut punir, & la peine qu'il lui impose.

Aman veut exterminer toute la Nation Juive, pourquoi ? parce que le Juif Mardochée a négligé de le saluer. Saül fait mourir tous les Prêtres, parce qu'un deux n'a pas laissé mourir David de faim ; un verre cassé, un mets mal apprêté, un ordre peu important ou négligé ou oublié, mettront un maître ou une maîtresse hors d'eux-mêmes, en faisant oublier tous les services de plusieurs années, ruineront souvent dans un seul jour la fortune d'un domestique fidéle. Est-il rien de plus ordinaire, & est-il rien de plus injuste.

CHAPITRE V.

Des défauts contraires à la douceur.

PREMIÉREMENT, avoir du ressentiment contre les personnes dont nous croyons avoir été offensés, s'entretenir volontairement dans un esprit d'aigreur & d'amertume contr'eux, desirant de s'en venger, & en chercher les occasions & les moyens.

Secondement, se laisser emporter à la colere contre les personnes qui nous ont choqué, ou qui nous ont déplu.

Troisiémement, témoigner son ressentiment ou sa colere, ou par des paroles aigres & offençantes, ou par de mauvais traitemens.

Quatriémement, faire des reproches trop piquans aux personnes que nous reprenons dans leurs fautes, ou des plaintes trop aigres, quand on croit avoir lieu d'être mécontent des gens.

Cinquiémement, regarder les fautes d'autrui plutôt avec des sentimens d'indignation, que de compassion, & être peu disposés ou à recevoir leurs excuses, ou à leur pardonner leurs foiblesses.

Sixiémement, reprendre les fautes des autres ou avec emportement, ou avec aigreur, ou avec chaleur, ou avec hauteur.

Septiémement, punir les fautes plus qu'elles ne méritent, au lieu que la douceur nous engage à punir les fautes toujours moins qu'elles ne méritent.

Huitiémement, contester avec trop de chaleur & d'opiniâtreté, & avec mépris du sentiment des autres.

Neuviémement, avoir à l'égard des autres des manieres inciviles, ou brusques, ou hautaines, ou autrement.

Dixiémement, refuser avec dureté, ou avec sécheresse les choses qu'on peut aisément accorder.

Onziémement, quand on ne peut pas raisonnablement accorder les graces qu'on demande, manquer à marquer la peine qu'on a de ne le pouvoir faire, & à adoucir la rigueur du refus, par des manieres honnêtes & obligeantes.

CHAPITRE VI.

Des moyens d'acquerir la douceur.

IL est de deux sortes de moyens, comme nous l'avons déjà dit, dont nous nous pouvons servir pour acquérir la douceur : les uns sont généraux, les autres sont particuliers. Les généraux sont les mêmes pour toutes les vertus ; comme sont la présence de Dieu, les prieres fréquentes pour demander cette vertu, la lecture, la méditation, la confession, la communion, les mortifications ; mais on les rend en quelque façon particuliers, par l'application particuliere qu'on en fait au vice qu'on veut combattre, ou à la vertu qu'on travaille à acquérir : & ainsi une

personne qui veut surmonter sa colere & acquérir la douceur, prend pour matiere de sa lecture, quelque livre qui traite de cette vertu, elle fait sa méditation sur les maximes & les exemples que Jesus-Christ nous a donnés de cette vertu, elle tourne ses oraisons jaculatoires de ce côté-là, elle fait une attention particuliere dans ses confessions, aux fautes qui sont contre cette vertu, elle fait ses communions à cette intention, elle rapporte à cela la plupart de ses mortifications, & de ses bonnes œuvres.

Les moyens particuliers sont: Premiérement, l'exercice des actes intérieurs de cette vertu; pour être efficaces, il faut qu'ils soient fréquens & fervens, & qu'ils s'appliquent particulierement à la destruction du vice opposé à la douceur, c'est-à-dire, à la colere. Secondement, l'exercice des actes extérieurs de cette même vertu; ils nous donnent beaucoup de facilité pour la pratique de la vertu; & par la violence qu'on se fait en les exerçant, ils attirent les graces de Dieu, dont on a besoin pour surmonter le vice contraire. Troisiémement, une exacte connoissance de la nature de la vertu qu'on veut acquérir, & du vice qui lui est

opposé : & c'est principalement dans cette vue que j'ai donné au Public des traités des vertus chrétiennes. Quatriémement, un grand soin de prévoir à la priere du matin les occasions qu'on aura de tomber dans les fautes opposées à la vertu qu'on travaille à acquérir, afin de les prévenir. Enfin une grande fidélité à faire son examen particulier sur cette vertu & sur les défauts qui y sont contraires.

Mais comme on ne peut acquérir une vertu qu'en attaquant le vice contraire, on ne peut aussi acquérir la douceur, qu'en attaquant & combattant avec vigueur la colere, parce que ce n'est que sur la ruine d'un si dangereux ennemi, qu'on peut établir dans une ame, le regne de la douceur. Il faut donc apporter quelques remédes pour nous guérir de cette passion : mais comme l'on ne peut guérir un mal, si on n'en connoît la cause, il faut rechercher quels sont les principes de la colere, pour y appliquer des remédes qui soient opposés à ces principes, car sans cela ils ne peuvent être efficaces.

La colere est dans quelques-uns l'effet d'un tempérament ardent, d'un esprit vif & d'une humeur bouillante. Le remède est pour lors de s'appliquer sérieu-

sement à vaincre son humeur, à dompter & mortifier ses passions, se souvenant que la vertu ne consiste pas à n'avoir point de passions; mais à sçavoir les combattre & les vaincre; que se laisser dominer par son humeur, non-seulement ce n'est pas agir en Chrétien, mais même en homme; que la raison & la grace doivent être les régles de la conduite d'un Chrétien, & non pas la passion; que c'est en cela que consiste ce renoncement à soi-même, auquel Jesus Christ engage tout Chrétien, & cette sainte violence sans laquelle on ne peut emporter le Ciel; que toute dévotion qui n'aboutit pas là, est une pure illusion, que la fréquentation des Sacremens, si elle ne produit pas cet effet en nous, est un véritable abus; qu'enfin les Saints n'ont pas été Saints, pour n'avoir pas eu des passions; mais pour avoir sçu les vaincre, & que les plus grands Saints ont été quelquefois ceux qui ont eu les passions les plus fortes, & que c'est par l'extrême violence qu'ils ont été obligés de se faire, qu'ils sont parvenus à une éminente sainteté.

Pour s'accoutumer à vaincre son humeur & dompter ses passions, il faut se faire une loi de n'agir & de ne parler jamais quand on se sent dans l'émo-

tion, quelque raisonnable qu'elle paroisse, sur tout dès qu'elle est un peu forte. Il est plus aisé de se taire que de parler sans aigreur & sans emportement. Quand on se sent ému, une parole d'aigreur qui nous échappe augmente l'émotion du cœur, & l'enflamme au-lieu de le soulager, ou de le calmer en le déchargeant, comme on se l'imagine: on passe pour lors de l'aigreur à la colere, & de la colere à l'emportement. Lors même qu'on se sent obligé de reprendre une faute, il faut autant qu'on peut, ou réprimer sa colere, ou suspendre sa correction; il faut calmer son cœur pour être en état de régler le cœur des autres, & de remédier à leurs foiblesses. La passion ne guérit point la passion; mais elle l'aigrit. Il faut être maître de soi-même pour être maître des autres; & quand on ne peut pas se gouverner soi-même, on n'est gueres capable de conduire les autres, ou de les tirer des égaremens où la passion les a engagés, quand on s'y laisse soi même entraîner.

La colere vient le plus souvent de notre orgueil. Un homme vain croît toujours qu'on lui doit tout & qu'on ne lui rend jamais assez; la moindre apparence de mépris le met hors de

lui ; on n'est gueres en colere, que parce qu'on est orgueilleux. Le reméde à la colere, quand elle vient de ce principe, est de travailler efficacement à déraciner ce fond d'orgueil qui est en nous, & à acquerir l'humilité ; c'est pour cela sans doute que notre Seigneur joint l'humilité avec la douceur, parce qu'elle en est la cause. Un homme humble est toujours doux & modéré ; comme il croit que rien ne lui est dû, on lui en rend toujours trop : plein qu'il est de mépris pour lui-même, il est persuadé qu'on lui rend justice quand on le méprise ; & ainsi il ne croit pas avoir droit de s'emporter, ni même de se plaindre ; comme son humilité lui fait prendre ordinairement la derniere place, il ne trouve personne qui la lui dispute, ni qui lui donne sujet de se mettre en colere.

La colere vient quelquefois de l'attache excessive que nous avons à de certains biens ; nous ne pouvons ensuite souffrir sans emportement qu'on nous en prive, la seul apprehension que nous avons de les perdre, nous met dans l'émotion, & nous dispose à l'emportement, dès-là que nous nous voyons en quelque danger de les perdre. Le reméde est de régler nos desirs & de modérer nos attaches : on est doux & pa-

tient dès qu'on n'eſt point trop attaché à quelque choſe, & on ſupporte ſans emportement la perte d'un bien qu'on poſſedoit ſans grande attache, ou qu'on deſire ſans ardeur ; mais ſur-tout lorſqu'on eſt bien perſuadé qu'il n'y a point de bien qu'on puiſſe mettre en balance avec la douceur & la charité, & qu'on perd toujours plus qu'on ne gagne, quand on acquiert quelque bien que ce ſoit aux dépens de ces deux vertus, qu'on ne manque point de perdre en s'emportant.

Le dernier reméde de la colere eſt de ne nous pardonner jamais le moindre emportement : notre colere n'ira pas loin, ſi nous ne la laiſſons jamais impunie. Impoſons-nous toujours quelque peine proportionnée à notre faute, ſoit en demandant pardon aux perſonnes contre qui nous nous ſommes emportés, ſi elles nous ſont ou ſupérieures, ou égales ; ſoit en réparant les paroles dures & emportées par des paroles douces & obligeantes, ſi elles nous ſont inférieures ; ſoit enfin en nous condamnant nous-mêmes à quelques aumônes, ou à quelqu'autre pénitence. Il n'eſt gueres de colere qui pût tenir long-tems contre tous ces remédes, ſi on étoit fidéle à s'en ſervir.

Je finis par deux avis. Le premier est, de ne pas se décourager, si on n'avance pas autant qu'on le souhaiteroit dans la victoire de cette passion. Avec un peu de fidélité & de constance on vient à bout de tout. Saint François de Sales, qui étoit d'une humeur fort vive & fort prompte ne s'est pas rebuté des difficultés qu'il a trouvées dans ce combat, & cette douceur admirable, qu'il avoit acquise dans un si éminent degré, a été le fruit d'un travail assidu & constant de dix-huit années, & nous perdons courage au bout de quelques mois.

Le second avis est, qu'il est des vices qu'on doit combattre en fuyant, comme sont l'impureté & l'intempérance; on ne peut être victorieux dans ces combats que par la fuite : mais il en est d'autres, où il faut chercher l'ennemi pour les combattre, si on veut remporter la victoire : tel est celui de la colere : voyez & lisez avec attention le livre du combat spirituel, qui apprend si bien la maniere de combattre ses passions, & qui a été d'un si grand secours à saint François de Sales, qu'il est obligé d'avouer qu'il doit en partie à la lecture de cet excellent livre la victoire insigne qu'il a remportée sur la colere, à laquelle il étoit porté par son tempérament.



TRAITÉ SIXIÉME

CHAPITRE PREMIER.

De la patience Chrétienne.

LA patience, ſelon la définition de ſaint Thomas, eſt une vertu qui ſoutient l'ame contre les mouvemens de la triſteſſe que cauſe naturellement un mal préſent, qui les réprime, ou au moins les modére, & empêche qu'elle ne s'en laiſſe accabler, & qu'elle ne diſe ou faſſe rien qui ſoit contraire à la raiſon: elle lui donne même du courages & des forces pour ſupporter toutes ſe adverſités qui lui viennent, ou de la part de Dieu, ou de la part des créatures, ſans s'ébranler & ſans s'écarter le moins du monde de ſon devoir.

La matiere & l'objet de la patience ſont tous les maux qui peuvent affliger l'homme. Il en eſt de trois ſortes. Les uns ſont purément extérieurs à l'homme, comme ſont la perte des biens,

des parens, des amis & des personnes qui nous étoient cheres & utiles, les mépris, les médisances, les calomnies. Les seconds semblent nous toucher de plus près, & regardent notre corps, comme sont les maladies, la douleur, le froid & le chaud, & toutes les autres incommodités. Enfin, les troisiémes sont intérieurs, comme les ténébres & les obscurités dans l'entendement, les dégouts, les ennuis, & les secheresses dans la volonté, les révoltes de la partie inférieure, les délaissemens intérieurs.

La patience a trois degrés. Le premier consiste à souffrir les maux avec quelque égalité d'esprit, mais non pas sans quelque peine; sans murmure, mais non pas sans quelque plainte, qui marque la répugnance qu'on a à souffrir, mais non pas la révolte; on cherche tous les moyens de se soulager, mais on n'en voudroit pas prendre d'injustes: on n'a garde de s'opposer directement à la volonté de Dieu; mais on seroit bien aise qu'elle s'accommodât à la nôtre; on demande d'être délivré de ses maux avec une ardeur, qui tient plus d'un empressement naturel & inquiet, que d'une véritable ferveur; on ne se laisse pas accabler par le mal,

mais on s'abat, & on se trouble; on ne voudroit pas commettre un péché mortel pour se délivrer de la peine; mais par l'empressement qu'on a d'en être soulagé, on s'expose quelquefois au danger de commettre plusieurs péchés véniels: ce premier degré est le propre des Chrétiens imparfaits, & il est absolument nécessaire au salut.

Le second degré consiste dans une entiere & parfaite soumission à la volonté de Dieu sur tous les maux qu'il nous envoie: ce dègré n'empêche pas la sensibilité sur nos maux, mais il fait qu'on la surmonte, & qu'on agit de la même maniere, que si on n'avoit point de sensibilité; on est affligé de la perte de son bien, de la mort de cette personne si chere & si utile, mais on n'en est pas moins resigné: bien loin de se laisser aller aux murmures, on ne se permet pas même les plaintes, ou si on se les permet quelquefois, ce sont des plaintes amoureuses, qui partent d'une confiance & d'une tendresse de fils, qui décharge les douleurs de son cœur dans le sein d'un aussi bon Pere qu'est Dieu; si on laisse couler quelques larmes, ce sont des effets de la fragilité de la nature, & non pas de défaut de résignation, qui se soutient toujours parmi

toutes les foiblesses de la nature, par la vue de la volonté de Dieu; s'il échappe quelquefois à un cœur affligé quelques premiers mouvemens qui paroissent contraires à la volonté de Dieu, ce n'est que pour ranimer le courage, en l'obligeant de résister à ces mouvemens pour les étouffer. Bien loin de faire la plus légère faute pour se délivrer du mal qu'on souffre, on ne voudroit pas faire la moindre démarche ? & s'il ne falloit qu'une seule parole pour obliger Dieu de changer ses desseins, pour accommoder sa volonté à la nôtre, on ne voudroit pas se la permettre. Quelque excellent que soit ce degré, ce n'est pas pourtant le plus parfait, il y en a encore un troisiéme.

Le troisiéme degré consiste à souffrir les maux, non-seulement avec résignation, mais encore avec joie & avec les sentimens d'une vive reconnoissance, parce que dès-là qu'on pense que ces maux viennent de la main de Dieu, on ne les regarde plus comme des maux. En effet, les maux en passant par la volonté de Dieu, changent de nature & deviennent de véritables biens. On doit se persuader qu'il ne peut rien venir de la part d'un Dieu si bon, qui ne soit très-bon ; s'il nous frappe quel-

quefois

quefois, & si ses coups paroissent rudes, après tout son cœur conduit sa main, & son cœur est toujours un cœur de Pere, c'est-à-dire, un cœur plein de bonté & de tendresse : & ainsi non-seulement nous devons nous soumettre à ses coups, mais même les aimer ; non-seulement nous devons adorer la main qui nous frappe, mais même la baiser : c'est à ce degré de patience que saint Jacques exhorte les fidéles, lorsqu'il leur dit : *Regardez mes freres, comme un sujet de joie les diverses afflictions qui vous arrivent* : & c'est dans ce même sentiment que l'Apôtre saint Pierre dit aux Chrétiens : Réjouissez-vous quand vous participerez aux souffrances de Jesus-Christ, & estimez-vous heureux, si vous souffrez des injures & des reproches pour le nom de Jesus-Christ, parce que tout ce qu'il y a d'honneur, & de véritable gloire, la vertu de Dieu, & la plénitude de son esprit reposent sur vous.

Omne gaudium existimare fratres mei, cum in varias tentationes incideritis. *Jacob.* 1.

Communicantes Christi passionibus gaudete ... si exprobramini in nomine Christi, beati eritis, quoniam quod est honoris, & gloriæ, & virtutis Dei, & qui est Spiritus ejus super vos requiescit. 1. *Pet.* 4.



CHAPITRE II.

Premier motif de patience. La Doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

JESUS-CHRIST dans le Sermon qu'il fit sur la montagne à ses Disciples, où il leur proposa, en leur expliquant les huit béatitudes, un abrégé de la Doctrine Evangélique, nous exhorte à souffrir non-seulement avec patience, mais encore avec joie les maux qui nous arrivent, puisqu'il veut que nous les regardions comme un véritable bonheur. Heurenx, dit-il, ceux qui sont dans l'affliction, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; vous serez heureux, leur dit-il, lorsque les hommes vous maudiront, lorsqu'ils vous persécuteront, lorsque contre la vérité ils diront toute sorte de mal de vous; c'est pourquoi je vous exhorte de souffrir alors tous ces maux non-seulement avec patience, mais encore avec une joie qui aille jusqu'au transport. Jesus-Christ déclare encore à ses Diciples, qu'ils posséderont leurs ames dans la patience, c'est-à-dire, que ce n'est point

Beati qui lugent quoniam consolabuntur. *Matth. 5.*
Beati qui persecutione patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Idid.*
Beati estis cùm maledixerint vobis & persecuti vos fuerint & dixerint omne malum adversum mentientes propter me: gaudete & exultate. *Ib.*

dans l'exemption des peines & des souffrances qu'ils doivent chercher leur paix; mais dans une généreuse patience.

Il veut qu'ils poussent leur patience jusqu'à présenter la joue gauche à celui qui leur aura donné un soufflet sur la droite. Il commande que non-seulement on souffre les injures avec patience, mais encore qu'on rende le bien pour le mal; que non-seulement on ne haïsse pas ses ennemis, mais encore qu'on les aime sincerement, & qu'on prie pour ceux qui nous calomnient & nous persécutent; & il apporte pour motif & pour modéle d'une patience si admirable, la patience de Dieu, qui répand ses lumières, & verse ses pluies avec abondance sur ses plus grands ennemis, au lieu de lancer les foudres qu'ils ont si souvent mérités par leurs crimes. Il attribue les fruits qu'apportent les ames fidéles, & qui montent jusqu'au centuple, à leur patience. Il condamne ceux qui manquant de patience, se laisseront transporter à la colere, & témoigneront leur colere par quelque parole injurieuse, à une peine éternelle. Il prédit à ses Disciples les persécutions qui doivent leur arriver, & les exhorte à s'y préparer par la patience.

In patientia vestra possidebitis animas vestras. *Luc.* 21.

Si quis te percusserit in dexteram tuam præbe illi & alteram. *Mat.* 5.

Ego autem dico vobis diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos, & orate pro persequentibus & calumniantibus vos, ut sitis filii patris vestri qui in cœlis est, qui solem suum facit oriri super bonos & malos, & pluit super justos & injustos. *Mat.* 5.

Fructum afferunt in patientia. *Luc.* 8.

Omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio, qui autem dixerit fatue, reus erit gehennæ ignis. *Matth.* 5.

CHAPITRE III.

Second motif de patience. L'Exemple de Jesus-Christ sur cette vertu.

TERTULLIEN parlant de notre Seigneur Jesus-Christ dit, qu'il voulut se rassasier du plaisir de souffrir. En effet, on peut dire que depuis le moment de sa naissance jusqu'au moment de sa mort sa vie fut un exercice continuel de patience. Il y a quatre sortes de maux qui sont l'objet de la patience, c'est à-dire. la pauvreté & le manquement des choses nécessaires, les douleurs extérieures, comme sont celles qui affligent le corps, les douleurs intérieures, qui affligent l'esprit, & enfin les humiliations & les opprobres : c'est-là le vaste champ, où s'est exercée la patience du Sauveur.

Pour la pauvreté, que n'eut pas à souffrir de ce côté-là Jesus-Christ dans sa naissance, étant né dans une étable ouverte de tous côtés, exposée aux injures de l'air ; couché dans une Créche sur la paille, dans la plus rude saison de l'année, au milieu de la nuit, sans feu, & dans la privation de tous les petits

soulagemens qui ne manquent gueres aux plus misérables dans de pareilles conjonctures ? A quelles incommodités ne l'exposa pas sa pauvreté dans son séjour en Egypte, n'ayant aucun fond pour subvenir à ses besoins, & n'en pouvant gueres trouver dans la charité d'autrui parmi des Idolâtres, qui n'ayant point de foi, ne pouvoient avoir de véritable charité. Il fallut que pendant trente ans il gagnât sa vie dans la boutique d'un Artisan à la sueur de son corps, en exerçant le métier de saint Joseph.

Que n'eut-il pas à souffrir pendant les trois années de sa vie Apostolique, n'ayant aucun fond pour subsister, aucune maison pour se retirer, étant souvent obligé de coucher dehors, ou dans les déserts, ou sur les montagnes, manquant quelquefois du nécessaire.

Pour ce qui est des douleurs extérieures, c'est-à-dire, de celles qui affligent le corps, jusqu'où notre Seigneur ne les poussa t'il pas ? A peine étoit-il né, qu'il voulut se soumettre à la Circoncision, qui étoit une opération extrêmement douloureuse : mais qui l'étoit encore beaucoup plus pour Jesus-Christ, parce qu'ayant dès-lors une parfaite connoissance, il prévoyoit & prévenoit

en quelque façon tout ce qu'il devoit souffrir dans un âge si tendre, si susceptible de la douleur, & si incapable de la supporter; l'impatience qu'il avoit de temoigner aux hommes son amour, l'ayant engagé à répandre dès lors son Sang pour eux, comme les premices de celui qu'il devoit un jour répandre jusqu'à la derniere goutte sur la Croix.

Mais c'est sur-tout dans sa Passion qu'éclata sa patience, parce que c'est là que les souffrances & les douleurs furent poussées jusqu'à l'excès. On doit juger de la grandeur des douleurs de Jesus-Christ, Premierement, par sa sensibilité naturelle, parce que la complexion de son tempérament étant la plus parfaite, elle étoit aussi la plus sensible. Secondement par la multitude des maux qu'on lui fit endurer; n'y ayant pas eu une seule partie dans son corps exempte de douleur, pas un de ses sens, qui n'eut son tourment particulier. Troisiémement par le genre des supplices qu'on lui fit souffrir, qui furent ou extraordinaires, comme le couronnement d'épines, on exercés d'une maniere extraordinaire par le grand nombre de coups, de sorte que les derniers tomboient moins sur des parties de son corps que sur des plaies. Quatriéme-

ment par la cruauté des bourreaux, qui outre leur brutalité naturelle, étoient encore animés par les sollicitations & les promesses des ennemis du Sauveur, & par l'instigation du démon, dont ils étoient les instrumens. Cinquiémement par la pénétration de Jesus-Christ, qui lui fit pénétrer vivement toutes les circonstances qui augmentoient ses maux, & par l'application toute entiere de son esprit, afin que rien ne lui en échappât. Sixiémement par la continuité de ses souffrances, n'ayant pas eu un moment de rélâche pendant toute sa Passion, & ayant eu même un soin particulier d'empêcher qu'il ne reçut pendant tout ce tems-là ni le moindre soulagement, ni la moindre consolation; de sorte qu'on peut assurer, que si on examine toutes les circonstances de la Passion de notre Seigneur, jamais personne n'a tant enduré que lui en si peu de tems, & que s'il falloit qu'il fut homme pour pouvoir souffrir, il falloit être Dieu pour pouvoir autant souffrir; & c'est pour cela que le Prophéte l'appelle l'Homme de douleurs.

Pour ce qui est des douleurs intérieures de Jesus-Christ dans sa Passion, on peut dire qu'elles passerent autant ses douleurs extérieures, que son amour,

qui étoit le principe de ses douleurs intérieures, surpassoit la cruauté de ses ennemis & de ses bourreaux. On peut juger de la grandeur de ses douleurs intérieures, premiérement, par leur principe, qui étoit son amour infini envers son Pere & envers les hommes, & le zéle qu'il avoit pour la gloire de l'un & le salut des autres. Secondement, par leur objet, qui étoit non seulement ses souffrances qui étoient excessives; mais bien plus nos péchés, dont il s'étoit chargé, & dont il fut obligé ensuite de concevoir une douleur proportionnée à leur griéveté, à leur multitude, à la lumiere infinie qui lui en faisoit voir toute la difformité, & la charité qu'il avoit pour son Pere, qu'il sçavoit avoir une haine infinie pour ces mêmes péchés: c'est ce qui lui fit dire à ses Disciples que son ame étoit triste *jusqu'à la mort*; de sorte qu'il eut succombé sous le poids de sa douleur, s'il ne se fut soutenu par la vertu de sa Divinité; c'est ce qui lui fit témoigner une si *forte* répugnance pour sa Passion dans la priere qu'il fit à son Pere, & un si grand *desir* d'être délivré de ce calice, après lequel il soupiroit depuis si long tems *avec* tant d'ardeur: & c'est ce qui le réduisit à cette terrible agonie, & à cette *pro-*

digieuse sueur de sang qui en fut la suite : c'est enfin ce qui l'obliga à ces tristes plaintes qu'il fit sur la Croix, lorsqu'il se plaignoit à son Pere de ce qu'il l'avoit abandonné, *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me.* Matth. 27.

Pour ce qui est des humiliations & des opprobres de la Passion, il semble que c'est là où la patience du Sauveur a encore plus éclaté, comme on le peut voir dans ce que nous en avons dit dans le traité de l'humilité sur les exemples que J. C. nous a donnés de cette vertu.

Jesus-Christ fit éclater une patience incroyable dans ces maux, & la pratiqua dans tous les degrés. Premierement il souffrit tous ces maux sans murmurer & sans se plaindre. C'est ce que le Prophéte Isaïe nous marque lorsqu'il dit, *qu'il sera mené comme une brebis à la boucherie, qu'il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre, non plus qu'un Agneau qui demeure muet devant celui qui le tond.* Isa. 53. Et l'Apôtre saint Pierre parlant de Jesus-Christ dans sa Passion dit, *qu'il ne répondit point aux injures, dont on le chargeoit par des injures, qu'il ne faisoit point de menaces à ceux qui le maltraitoient, mais qu'il se livroit au pouvoir & se soumettoit à la Sentence de ceux qui le condamnoient avec tant d'injustice.* En

effet, c'eſt une choſe inconcevable que dans des maux auſſi excéſſifs & auſſi violens le Sauveur n'ait jamais laiſſé échaper aucune plainte, & s'il demanda au ſoldat, qui le ſouffleta, pourquoi il le frappoit, ce ne fut pas tant pour ſe plaindre, que pour marquer, que s'il ne ſe plaignoit pas dans des maux bien plus grands, ce n'étoit pas un effet de ſon inſenſibilité, mais de ſa patience. Jeſus-Chriſt ne demeura pas à ce premier degré de patience, non-ſeulement il ſouffrit tous les maux ſans murmurer & ſans ſe plaindre; mais encore il ſe ſoumit volontiers aux tourmens les plus cruels, & ſe livra de ſon plein gré au pouvoir de ſes ennemis & à la cruauté de ſes bourreaux, les regardant comme les inſtrumens de la Juſtice de ſon Pere. Il trouva mauvais que ſaint Pierre voulut s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de ſouffrir la mort, en lui diſant avec indignation: *quoi donc voulez-vous m'empêcher de boire le Calice que mon Pere m'a donné?* S'il demanda à ſon Pere d'être délivré de ce Calice, ce ne fut pas qu'il refuſât en effet de le boire, mais c'étoit pour nous faire ſentir combien nous devons lui être obligés: aussi ajouta-t-il incontinent, *non ſicut* Matth. 26. *ego volo, ſed ſicut tu.* Que votre volon-

té se fasse & non pas la mienne : & en effet, s'il eût demandé efficacement & absolument d'être délivré des tourmens de sa Passion, son Pere étoit incapable de lui rien refuser.

Enfin Jesus-Christ poussa sa patience jusqu'au troisiéme degré, puisqu'il en vint jusqu'à aimer, jusqu'à desirer avec ardeur les souffrances & la mort, ce qu'il marqua lorsqu'il dit : Je dois être baptisé d'un Baptême de sang, & combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ? c'est ce qu'il marqua encore par cette sévere réprimande qu'il fit à saint Pierre, lorsqu'il voulut s'opposer à sa Passion, en le traitant de Satan, & lui disant qu'il lui étoit à scandale ; par la mention fréquente qu'il fit à ses Diciples des souffrances de sa Passion, & même sur le Thabor au milieu de sa gloire, *loquebatur de excessu ;* par l'ardeur avec laquelle il alla au-devant de ses ennemis, qui venoient pour se saisir de lui, & par le pouvoir qu'il leur donna sur sa personne, sans lequel ils n'auroient rien pu faire contre lui, leur disant : *Hæc est hora vestra & potestas tenebrarum.*

Baptismo habeo baptisari & quomodo coarctor donec perficiatur. *Luc.* 12.

CHAPITRE IV.

Autres motifs de patience.

COMME il n'est point de vertu plus difficile à pratiquer à l'homme que la patience, aussi n'en est-il point dont Dieu nous ait fourni de plus puissans motifs, & en plus grand nombre. Le premier motif de patience est la vue de nos péchés : elle doit être un grand motif de patience à un pécheur dans ses plus grands maux. Peut-on se plaindre d'un mal, quelque grand qu'il soit, quand on pense qu'on a mérité l'Enfer, c'est-à-dire, un mal éternel, un mal en quelque façon infini ? tout mal doit paroître leger à un homme, qui reconnoît qu'il est digne d'une peine éternelle, mettez un damné dans vos place, vous qui murmurez dans vos maux, il s'estimera heureux, comparant ce qu'il souffre avec ce qu'il a souffert & ce qu'il a mérité : votre état lui paroîtra un Paradis, & vous le regardez comme une espéce d'Enfer : c'est sans doute, parce que vous ne concevez pas ce que c'est qu'un Enfer, ou que vous ne faites pas

assez de réflexion que vous l'avez peut-être mille fois mérité, & que vous y seriez en effet, si Dieu n'avoit eu pitié de vous, & s'il vous avoit traité avec la même rigueur que tant d'autres moins ingrats & moins criminels que vous. Vous craignez les jeûnes & les veilles, disoit saint Bernard à un lâche Religieux, tout cela paroît doux à un homme qui a médité & mérité les flammes éternelles.

Jejunia timet & vigilias, sed hæc levia sunt meditanti flammas æternas. Bern. ep. 1.

Le second motif de patience est la vue du Paradis, & l'espérance de la récompense qui nous attend dans le Ciel. Regardez le ciel, disoit la Mere des Macchabées à un de ses enfans, & cette vue adoucira toutes vos peines : *Peto à te, nate, ut aspicias cælum. Un moment d'une légere tribulation*, dit saint Paul, *opere un poids immense de gloire, & d'une gloire éternelle* : & ainsi quand nos souffrances seroient encore plus grandes, la vue d'un bonheur éternel, qui en est le terme, doit nous les faire trouver légeres, & doit nous obliger de nous écrier avec le même saint Paul : *Quelque excessifs que soient nos maux, ils n'ont nulle proportion avec la récompense que nous attendons.* Il faudroit, dit saint Augustin, des souffrances éternelles pour mériter un bonheur éternel ; mais par-

2. Mach. 7.

2. Cor. 4.

Rom. 8.

ce que si les souffrances étoient éternelles, le bonheur ne viendroit jamais, nous devons au moins regarder toutes nos souffrances comme courtes & légeres, quelque longues & quelque excessives qu'elles soient, dès-là qu'elles nous méritent un bonheur infini dans sa grandeur, & éternel dans sa durée. C'est dans ce sentiment que le même S. Augustin s'écrioit: Que les démons me persécutent, que ma chair conspire avec eux pour me tourmenter, je compare ce que je souffre avec ce que j'espere; ce que je souffre doit finir, & ce que j'espere ne finira jamais.

Opus cum fine, merces sine fine. Aug.

Le troisiéme motif de patience est la vue du Calvaire. Regardez votre Dieu & votre Sauveur sur le Calvaire, comparez vos souffrances avec les siennes, & vous aurez honte de votre lâcheté. Ses maux sont grands, ils sont longs, & ils sont très-injustes, & cependant il ne se plaint point, parce qu'il pense qu'il souffre pour vous, & que ses souffrances vous seront utiles, & procureront votre salut: vous êtes coupable, ainsi vos peines sont justes, vos maux sont légers, si vous les comparez avec les siens, & s'ils sont violens ils sont courts; & vous vous plaignez, & vous ne voulez rien souffrir pour un Dieu qui a

tant souffert pour vous : il souffre avec joie, & rien ne lui coute quand il s'agit de procurer votre salut; & vous ne voulez rien souffrir quand il s'agit de seconder son zéle pour votre salut. J.C. a-t-il donc plus d'intérêt à votre salut que vous n'en avez ? quand vous vous perdrez malgré ses bontés & ses soins, en sera-t-il moins grand, & moins heureux ? tout le malheur n'en sera-t-il pas pour vous ?

Le quatriéme motif de patience se prend des grands avantages que nous trouvons dans les souffrances. Les souffrances nous humilient & nous détachent de nous-mêmes; comment avoir de la complaisance pour soi quand on se trouve si misérable ? comment être orgueilleux quand on se voit si humilié ? les souffrances nous détachent du monde; comment s'attacher à un perfide qui vous trahit, & vous abandonne après tant de belles promesses dont il vous a amusé ? elles nous détachent du péché, parce que la foi, qui se reveille pour lors, nous fait regarder les souffrances comme les justes peines de nos péchés, & nous fait dire avec le Prophéte : *Peccavimus ante Dominum... & adhæserunt multa mala.* Parce que nous avons péché contre le Seigneur, c'est Bar. 1.

pour cela que toutes ſortes de maux nous ont accablés. Les ſouffrances nous fourniſſent l'occaſion de témoigner à Dieu la ſincérité de notre cœur pour lui : toute autre preuve de notre amour eſt ou foible, ou ſuſpecte. Quand nous aimons Dieu lors même qu'il nous afflige, nous l'aimons d'un amour de diſtinction, nous l'aimons en Dieu & pour lui-même, & non pas pour les biens qu'il nous a fait, ou que nous attendons de lui. Les ſouffrances nous procurent le moyen de payer à la Juſtice de Dieu tout ce que nous lui devons; étant pécheurs, que ne lui devons-nous pas? d'appaiſer ſa colere, d'attirer ſur nous ſa miſéricorde : redevables auſſi bien que le mauvais ſerviteur de l'Evangile de dix mille talens, nous ſerions inſolvables, ſi Dieu lui-même ne nous fourniſſoit de quoi lui payer, en nous en voyant des ſouffrances. Les ſouffrances enfin nous donnent le moyen d'acquerir les vertus, en nous procurant les occaſions de les pratiquer : car peut-on acquerir les vertus ſans les pratiquer? & peut-on pratiquer l'humilité, la patience, la douceur, la charité, la mortification & la conformité à la volonté de Dieu, quand on n'a rien à ſouffrir? Les ſouffrances ſont auſſi des preuves les

plus convainquantes & de la ſincérité, & de la ſolidité des vertus.

Le cinquiéme motif de patience eſt, que les ſouffrances nous font penſer à notre ſalut, qu'elles nous donnent le moyen de faire notre ſalut, & quelles nous donnent enfin une aſſurance morale de notre ſalut. Premiérement les ſouffrances nous font penſer à notre ſalut; un homme qui regorge de biens, qui eſt plongé dans les plaiſirs, qui eſt, pour ainſi dire, enivré de ſa propre fortune, n'oublie-t-il pas ordinairement ſon ſalut & ſon Dieu? Ne s'oublie-t-il pas lui-même? l'expérience ne nous le fait-elle pas voir? Rien n'eſt plus à craindre pour un Chrétien qu'un grand bonheur, la foi nous le doit faire regarder comme le plus grand de tous les malheurs, parce qu'il nous conduit ordinairement à un malheur éternel; mais au contraire quand l'adverſité nous attaque, quand le monde nous perſécute, comment l'aimer? comment compter ſur des biens dont l'expérience nous fait voir la fragilité? comment l'eſtimer; comment s'y attacher? notre cœur ne peut être ſans attache; & ainſi dès-là qu'on ne tient plus au monde, on eſt bien diſpoſé à retourner à Dieu; dès là qu'on n'eſt

plus entêté du soin de sa fortune, dont on voit l'inconstance & la vanité, on est bien en état de penser à son salut en s'attachant à la vérité.

Secondement, l'adversité & les souffrances nous donnent le moyen de faire notre salut. Pour faire notre salut, il faut expier les péchés que nous avons commis par le passé, & prévenir ceux que nous pourrions commettre à l'avenir, pour nous en garantir; les souffrances nous procurent ces deux avantages. Il faut nécessairement, dit saint Augustin, que le péché soit puni ou par un Dieu vengeur, on par l'homme pénitent : si Dieu nous en commettoit le soin, lâches que nous sommes, nous nous ménagerions trop; Dieu sçait ce que nous pouvons porter & ce qui nous convient, il prend lui-même soin de nous faire faire pénitence, il nous envoie des souffrances proportionées à nos péchés & à nos forces, nous n'avons qu'à les accepter en esprit de pénitence, qu'à nous y soumettre avec résignation; dès-là que nous sommes pénitens, la Justice de Dieu est satisfaite, & Dieu est content: mais il faut encore prévenir & empêcher les péchés où nous pouvons tomber, & c'est l'avantage que nous procurent encore les

souffrances. Dieu prévoit que l'attache que nous avions à cette créature, & qui paroissoit d'abord assez innocente, seroit devenue déreglée, il nous l'enleve par une mort imprévue. Nous aurions abusé de nos biens, il permet qu'on nous dépouille ou par la perte d'un procès, ou par quelqu'autre accident. Nous aurions fait un mauvais usage de la santé, il nous envoie des maladies qui nous en privent; que de péchés ne prévient-il pas par cette conduite.

Enfin, les souffrances nous donnent une assurance morale de notre salut. De toutes les marques de notre prédestination, si nous consultons l'Ecriture, il en est peu de plus certaine que les souffrances. *Tous ceux*, dit S. Paul, *que Dieu a prédestinés, doivent être conformes à J.C. & sur-tout à J. C. crucifié*: & qui nous donne cette conformité avec J. C. crucifié, sinon les souffrances? Aussi le même Apôtre nous déclare-t-il, que si nous souffrons avec Jesus-Christ, nous regnerons avec lui; & le Sauveur ne nous assure t-il pas lui-même, que bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés dans le Ciel; que bienheureux sont ceux qui souffrent persécution, parce que le Royaume des Cieux est à eux, c'est-à-dire, qu'ils en sont, ce semble,

Rom. 8.

1. *Tim.*

Matth. 5.

presque aussi assurés, que s'ils en étoient déjà en possession.

Le sixiéme motif qui doit nous animer à la patience est, que rien ne glorifie plus Dieu que la patience d'un homme de bien dans les plus grandes souffrances; parce que cette patience fait éclater & les perfections de Dieu, & les vertus héroïques de l'homme patient. Elle fait éclater les perfections de Dieu. La conduite que Dieu tient à l'égard des plus gens de bien en les exerçant par les souffrances, fait paroître premiérement la justice de Dieu. Dieu, dit l'Apôtre, afflige les Justes, & les abandonne aux plus cruelles persécutions, pour faire connoître la grandeur de sa justice, & sa rigueur de ses jugemens. *In exemplum justi judicii Dei.* Car s'il traite ainsi ses amis, comment traitera-t-il ses ennemis? si on n'épargne pas le bois vert, que ne doit pas craindre le bois sec? Secondement, la sainteté de Dieu paroît beaucoup dans cette conduite; car si l'or le plus pur a encore besoin d'être purifié par le feu de la tribulation, comment doit-on traiter le fer? Si Dieu veut que les ames les plus vertueuses expient par de si rudes souffrances les fautes légeres qui échappent à leur fragilité, que n'é-

2. *Thess.* 1.

Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet. *Luc.* 23.

xigera-t-il pas des pécheurs pour de grands crimes? Troisiémement, la sagesse de Dieu éclate en conduisant les Justes par les souffrances au bonheur, par les humiliations à la gloire, & en les faisant arriver à la fin qu'il s'étoit proposée, par des moyens qui y paroissent les plus contraires. Enfin, la toute-puissance de Dieu paroît, non-seulement en se servant d'instrumens aussi foibles pour l'exécution de ses plus grands desseins, de ces gens qui étoient le rebut du monde pour procurer sa plus grande gloire; mais encore en tirant du néant, où il semble les avoir abîmés par les opprobres & les souffrances dont on les accable, les miracles les plus surprenans de sa grace, & la plus éminente sainteté.

Les souffrances des justes font encore éclater d'une maniere admirable leurs vertus; mais sur-tout leur foi, leur espérance & leur charité. Combien la foi des Justes n'éclate-t-elle pas dans les souffrances, lorsqu'elle oblige de croire que Dieu les aime, lorsqu'il semble les châtier le plus rigoureusement; que c'est par bonté qu'il les afflige, & que de leurs plus grands maux il en veut tirer leur bien & la plus grande gloire? est-il rien qui fasse mieux pa-

roître la fermeté de l'espérance d'un homme de bien, qui se voit affligé, persécuté, accablé d'opprobres, & pour ainsi dire anéanti, que d'espérer contre toute espérance, & de mettre toute sa confiance dans un Dieu, qui non-seulement semble l'avoir abandonné, mais qui semble encore s'être joint avec ses
Job. 1. ennemis pour le persécuter; & cependant parmi tout cela dire avec Job, *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo:* oui quand il me tueroit lui-même, *j'espérerois en lui.* Enfin, quelle charité ne faut-il pas avoir, pour aimer Dieu, lorsqu'il semble s'attacher à nous persécuter, pour le regarder comme un bon Pere, & avoir pour lui les tendresses d'un fils, lorsqu'il semble nous traiter d'ennemis, & pour non-seulement respecter & adorer, mais encore aimer une main, qui décharge sur nous de rudes coups?

CHAPITRE V.

Des moyens d'acquérir & de conserver la patience.

LE premier moyen est, premiérement, de s'appliquer à mortifier ses passions, sur-tout celle de la tristesse, & qui est une des plus dangereuses,

& qui n'eſt pas une des moins difficiles à vaincre. Secondement, de modérer ſes deſirs & ſes attaches : quand on ne deſire point les choſes avec trop d'ardeur, ou qu'on ne les poſſede point avec trop d'attache, on en ſouffre la privation ou la perte avec moins de chagrin.

Le ſecond moyen eſt de nous accoutumer à ne point regarder les maux dans eux-mêmes, car regardés dans cette vue ils n'ont rien que de choquant & d'affligeant : mais dans la volonté de Dieu qui nous les envoie ; regardés dans cette vue, ils nous deviendront non-ſeulement légers, mais même doux. Le mal dès qu'il vient de la part d'un Dieu plein de bonté, ceſſe d'être un mal, & devient un bien.

Le troiſiéme moyen eſt, quand on nous fait quelque mal, de ne point regarder les perſonnes qui nous font ce mal ; comme elles ſont ſouvent dures & injuſtes, elles exciteroient dans notre cœur des mouvemens de haine & de colere ; mais de regarder Dieu qui ſe ſert de la dureté & de l'injuſtice des créatures, pour exercer ſur nous les deſſeins de ſa juſtice & de ſa miſéricorde.

Le quatriéme moyen eſt d'avoir ſouvent devant les yeux uu Crucifix, ſelon

le conseil de l'Apôtre : *Aspicientes in autorem & consummatorem fidei*, nous trouverons dans la vue de cet objet de grands exemples & de grands motifs de patience. En vérité oserons-nous à la vue du crucifix, nous plaindre dans des maux souvent assez légers, nous qui sommes criminels, voyant un Dieu qui est non-seulement innocent, mais le Saint des Saints endurer de si grands maux ; sans se permettre la moindre plainte ?

Le cinquiéme moyen est, de détourner autant que nous le pouvons notre esprit & notre pensée de tous les objets qui ne sont propres qu'à nous affliger, pour les tourner vers les objets qui peuvent contribuer à nous consoler : la plupart des affaires ont presque toujours deux faces ; ne regardons autant que nous le pouvons les choses que du bon côté, & ne soyons point ingénieux à nous faire de la peine.

Le sixiéme moyen est, d'avoir recours à la priere, quoique nous n'y sentions nul attrait, ni nul goût, pour imiter l'exemple de Jesus-Christ de qui il est dit, que se trouvant réduit à cette terrible agonie dans le Jardin des Olives, il eut recours à la priere, qu'il continua pendant une heure, quelque

peu

peu de goût qu'il y trouvât. *Factus in agonia, prolixius orabat.* Et ne pas imiter la lâcheté de ces personnes, qui, sitôt qu'elles se trouvent dans l'affliction, quittent l'oraison, & abandonnent tous leurs exercices spirituels. Luc. 22.

Le septiéme moyen est, de faire des actes fréquens de confiance, d'abandon & de conformité à la volonté de Dieu, & de ne laisser pas de les produire quoiqu'on n'y sente nul goût, quoiqu'on y sente même de la répugnance; & se persuader, que pour être sans goût, ils ne sont pas pour cela sans mérite; dire souvent avec Jesus-Christ, Seigneur, que je ne boive point ce calice, si cela se peut; cependant que votre volonté se fasse, & non pas la mienne; se servir de quantité de sentimens de confiance en Dieu & d'abandon à sa volonté, qui se trouvent répandus de tous côtés dans les Pseaumes de David.





LIVRE CINQUIÉME.

Des vertus que nous devons imiter dans Jesus-Christ, qui réglent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes.



TRAITÉ SEPTIÉME.

Du mépris du monde.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature & des degrés du mépris du monde.

Comme le monde visible & naturel a ses élémens, dont tout ce qu'il renferme est composé, aussi le monde moral, qui est opposé à Jesus-Christ, a ses trois élemens, comme nous l'enseigne saint Jean, dont tout ce qu'il renferme est composé. Ces trois élémens sont les plaisirs, les richesses, & les honneurs; & l'attache à ces trois choses est ce qui fait l'esprit du monde;

& ceux qui aiment ces biens avec excès, & qui s'y attachent avec passion, s'appellant le monde, ce monde opposé à Jesus-Christ, ce monde réprouvé de Dieu. *Omne quod est in mundo*, dit saint Jean, *concupiscentia carnis est*; voilà l'amour des plaisirs sensuels : *& concupiscentia oculorum*; voilà l'amour des richesses & des biens de la terre : *& superbia vitæ*; voilà l'amour des honneurs & des grandeurs du siécle, & le desir de la gloire & de l'estime des hommes. Ce mépris du monde a quatre degrés.

Le premier degré du mépris du monde, qui est proprement dans l'esprit, consiste à ne pas faire beaucoup de cas de ces biens, à ne les pas estimer, par la connoissance qu'on a de leur bassesse, de leur vanité, & de leur briéveté, des péchés où ils nous engagent, & des dangers où ils nous exposent. Leur bassesse nous fait sentir qu'ils sont indignes d'un homme raisonnable, leur vanité qu'ils sont incapables de contenter notre cœur, & leur briéveté nous fait voir, que quand ils seroient capables de nous contenter pour quelque tems, au moins ne pourrions nous pas y établir notre bonheur; puisqu'ils finissent avec notre vie.

Le second degré du mépris du monde, qui regarde le cœur, consiste à s'en détacher. Il est beaucoup de personnes qui ne paroissent pas estimer le monde, & qui ne laissent pas de s'y attacher, & qui après avoir fait de belles leçons aux autres sur la vanité & l'infidélité du monde, s'en entêtent jusqu'à la folie, & semblent par l'attachement qu'ils ont pour lui, se fier à ses promesses, lorsqu'ils éprouvent ses infidélités, & qu'ils se plaignent de sa perfidie. Estimer le monde, c'est manquer de lumieres, mais le mépriser & cependant s'y attacher, c'est manquer de raison, c'est se contredire soi-même, & c'est pourtant ce que font une infinité de gens qui se piquent de sagesse.

Le troisiéme degré du mépris du monde, consiste à être non seulement détaché du monde, mais encore à être mort au monde, c'est la disposition où doit être un véritable Chrétien, au sentiment de l'Apôtre, qui parlant à tous les Chrétiens, leur dit : *Vous êtes morts & votre vie est cachée avec Jesus-Christ dans Dieu.* Quoiqu'on soit détaché des plaisirs, des biens & des honneurs, on ne laisse pas d'y être sensible, & d'en être touché ; quoiqu'on n'y cherche pas le plaisir ; on ne l'aisse pas de l'y trou-

Mortui enim estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss. 3.

ver & de le ſentir, & par-là même on eſt en danger de s'y attacher. Mais un mort eſt inſenſible à tout; qu'on le coupe, qu'on le déchire, qu'on le mette ſur un lit de parade, ou dans un tombeau; qu'on le charge de malédictions, ou que tout retentiſſe de ſes éloges; qu'on lui dreſſe un Mauſolée, ou qu'on le jette à la voirie, tout lui eſt égal, parce qu'il eſt inſenſible à tout, & qu'il ne peut être touché de rien; c'eſt-là l'image d'un homme mort au monde; qu'il ait les plus grands ſuccès du monde; que ſa vertu, que ſon zéle, que ſes talens, que les grands fruits dont Dieu bénit ſes travaux, que les prodiges même qu'il opère, lui attirent l'eſtime, les louanges & la vénération des hommes; qu'on le conſidére comme un Saint, comme un Apôtre, il n'en eſt non plus touché que ſi cela ne le regardoit pas, parce qu'il eſt mort au monde; & ainſi mépris, louanges, ſuccès, perſécutions, applaudiſſemens, malédictions, tout cela lui eſt égal, parce qu'il eſt mort à tout, qu'il eſt inſenſible à tout.

Enfin le quatrième degré du mépris du monde, conſiſte à être comme l'Apôtre, crucifié au monde, & à regarder le monde comme crucifié pour *Galat. 6.*

nous. *Per quem mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* Ce quatriéme degré dit quelque chose de plus que le troisiéme, parce qu'un homme mort, insensible qu'il est à tout, reçoit également & les honneurs & les mépris, & les bons & les mauvais traitemens, aussi peu touché des uns que des autres, parce qu'il est mort ; mais un homme qui regarde le monde comme crucifié pour lui, est dans la même disposition à l'égard du monde & de ses biens, que les hommes le font à l'égard d'un homme crucifié & attaché à un gibet ; & ainsi comme ils le regardent avec mépris & avec horreur, ainsi celui qui est arrivé avec l'Apôtre, à ce degré de mépris du monde, qui fait que le monde est crucifié pour lui, regarde non-seulement avec mépris, mais même avec horreur les grands succès, l'estime & les louanges des hommes, parce qu'il regarde cet état comme un état d'opposition à Jesus-Christ, & par conséquent comme un état de réprobation ; & c'est dans ce sentiment que Jesus-Christ, la vérité éternelle, ne se contente pas de dire, que ce qui est grand devant les hommes est méprisable devant Dieu, mais même qu'il est abominable. *Quod altum hominibus abominatio est ante Deum.*

CHAPITRE II.

Premier motif du mépris du monde : La Doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

LE Fils de Dieu condamne en général dans son Evangile le monde comme son plus grand ennem . L'Evangile est plein des malédictions qu'il lance contre lui, & des menaces terribles dont il l'accable. Jesus-Christ déclare qu'il est impossible que le monde reçoive son esprit, ne l'ayant pas voulu recevoir lui-même, que son régne n'est point de ce monde, qu'il n'est point lui-même du monde, que le monde ne la point connu, ou que s'il l'a connu, ce n'a été que pour le haïr, & pour le persécuter ; mais aussi qu'il n'est venu en terre, que pour juger & condamner ce monde corrompu. C'est pour cela qu'il proteste qu'il ne prie point pour le monde, lui qui a prié pour ses propres bourreaux.

Mais de cette condamnation générale du monde, notre Seigneur Jesus-Christ passe à la condamnation parti-

Væ mundo. *Matth.* 18.
Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere. *Joan.* 14.
Regnum meum non est de hoc mundo. *Joann.* 14.
Qui non sum de mundo. *Joann.* 14.
Pater sancte mundus te non cognovit. *Joan.* 17.
Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. *Joan.* 15.
Confidite, ego vici mundum. *Joan.* 16.
Non pro mundo rogo. *Joann.* 17.

culiere de ce même monde : & comme le monde a ses trois élémens, qui sont les plaisirs, les richesses & les honneurs, il condamne d'une manière très-forte l'attache excessive qu'on a à ces trois sortes de biens, par ses maximes ; de manière qu'on peut dire, que presque toute la doctrine Evangélique roule là-dessus.

Comme l'attache excessive à l'estime & aux louanges des hommes, aux honneurs & aux grandeurs est le principal élément du monde corrompu, & que c'est ce qui fait plus particulièrement cet esprit du monde, si opposé à l'esprit de Jesus-Christ, qui est un esprit d'humilité ; c'est pour cela que le Sauveur s'est principalement attaché dans l'Evangile à le décrier & à le condamner. Prenez garde, dit il, de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour attirer leurs regards & leurs louanges, autrement vous n'aurez point de récompense de votre Pere qui est aux Cieux. Ne faites point sonner la trompette devant vous, lorsque vous donnez l'aumône, comme font les hypocrites, pour se faite estimer des hommes ; je vous dis en vérité, qu'ils ont déjà reçu leur récompense. Quand vous ferez l'aumône, que votre main

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab iis ; alioqui mercedem non habebitis apud patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth.* 6.

gauche ne sçache pas ce que fait votre main droite, afin que votre aumône se fasse en secret; & votre Pere qui voit tout ce qui se passe dans le secret, vous le rendra. Quand vous priez ne faites pas comme les hypocrites, qui affectent de prier debout dans les Synagogues, & dans les coins de rues, afin d'être remarqués des hommes; je vous dis en vérité, qu'ils ont déjà reçu leur récompense. Mais quand vous voudrez prier, entrez dans votre cabinet, & fermant la porte, priez votre Pere; & votre Pere, qui pénétre jusques dans les lieux les plus secrets, vous le rendra. Lorsque vous jeûnerez, ne soyez point tristes, comme les hypocrites, car ils affectent d'avoir un visage abbattu, afin que les hommes s'apperçoivent de leur jeûne; je vous dis en vérité, qu'ils ont déjà reçu leur récompense. Mais pour vous quand vous jeûnerez, parfumez-vous la tête, & lavez-vous le visage, afin de ne pas faire paroître aux hommes que vous jeûnez, mais seulement à votre Pere céleste, qui est présent à tout ce qui est de plus secret, & qui vous en rendra la récompense. Il reprit sévérement ces deux disciples qui demandoient les deux premieres places de son Royau-

Cùm ergo facis eleemosinam, noli tubâ canere ante te, sicut hypocritæ faciunt, amen dico vobis receperunt mercedem suam. *Ibid.*

Te autem faciente eleemosinam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. *Ibid.*

Cùm oratis non eritis sicut hypocritæ qui amant in synagogis & in angulis platearum stantes orare, ut videantur ab hominibus, amen dico vobis receperunt mercedem suam. *Ibid.*

Cùm autem jejunatis nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes; exterminant enim facies suas ut appareant hominibus jejunantes: amen dico

me, & leur dit qu'ils ne sçavoient ce qu'ils demandoient; il leur ajouta ensuite: dans le monde ceux qui dominent & commandent aux autres, passent pour les plus grands & les plus considérables, il n'en doit pas être ainsi parmi vous; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, se mette au-dessous des autres, & que celui qui voudra être le premier, se fasse le serviteur de tous. Et un jour ses Disciples étant retournés de leur mission tout vains de leur succès, lui dirent avec complaisance: Seigneur, les démons mêmes nous obéissent, lorsque nous leurs commandons en votre nom. Pour rabattre leur vanité, il leur dit, qu'il voyoit satan que son orgueil & la trop grande complaisance qu'il avoit eue dans ses perfections, faisoit tomber comme un éclair du Ciel dans les Enfers; & il ajouta, que l'autorité qu'il leur donnoit sur les démons, & le pouvoir de faire des miracles, n'étoit pas ce qui devoit être le sujet de leur joie & de leur complaisance; mais de ce que leurs noms étoient écrits dans le Ciel. Enfin, il déclare à ses Disciples, que ce qui est grand devant les hommes, est une abomination devant Dieu.

vobis receperunt mercedem suam. *Ibid.*

Tu autem cùm jejunas unge caput tuum oleo, & faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo qui est in abscondito. *Ibid.*

Jesus autem ait illis, nescitis quid petatis. *Marc.* 10.

Scitis quia qui videntur Principari gentibus, dominantur eis, non ita autem est in vobis, sed quicumque voluerit fieri major, erit minister vester, & quicumque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus. *Ibid.*

Videbam satanam sicut fulgur de cœlo cadentem. *Luc.* 10.

Le Fils de Dieu pouvoit-il nous recommander plus fortement le mépris du monde, & nous faire mieux concevoir combien nous devons avoir non-seulement de mépris, mais encore d'horreur de l'estime & des louanges des hommes, & de tous leurs vains applaudissemens?

Verumtamen in hoc nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur, gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cælis. *Luc.* 10.

Pour ce qui regarde les richesses & tous les biens temporels qui sont comme le second élément du monde corrompu, & que saint Jean appelle la concupiscence des yeux, parce qu'ils éblouissent les yeux par leur faux éclat, & par-là en inspirent le desir au cœur; le Sauveur en condamne encore l'attache d'une maniere très forte, dans plusieurs endroits de l'Evangile. Malheur à vous, dit-il, riches, malheur à vous qui êtes dans l'abondance, & qui possédez de grands biens. Il proteste qu'il n'est pas moins difficile qu'un riche entre dans les Cieux, qu'il est difficile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille: parce qu'il est impossible de se sauver quand on a une attache excessive aux biens, & il est très-difficile d'avoir de grands biens, & de n'y avoir pas trop d'attache. Enfin, il rapporte le sort malheureux du mauvais riche, pour nous faire com-

Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum. *Luc.* 16.

Verumtamen væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Væ vobis qui saturati estis. *Luc.* 6.

Quàm difficilè, qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt, facilius est enim camelum per foramen acus transire, quam

divitem intrare in regnum Dei. Luc. 18.

prendre à quoi aboutit ordinairement cette attache excessive aux biens de la terre.

Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. Væ vobis qui ridetis nunc quia lugebitis & flebitis. Luc. 6.

Pour ce qui regarde les plaisirs, mais sur-tout les plaisirs sensuels, & l'attache trop grande qu'on y a, Jesus-Christ les condamne par-tout où il prêche la nécessité de la mortification ; c'est à-dire, dans tout l'Evangile. Malheur a vous qui êtes dans la joie & les plaisirs, malheur à vous qui avez votre consolation dans cette vie.

CHAPITRE III.

Second motif du mépris du monde : Les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

JESUS-CHRIST dès sa naissance commença à nous enseigner le mépris du monde par son exemple, ayant voulu cacher les miracles & la gloire de sa naissance dans l'obscurité d'une étable, & dans les ténébres de la nuit, & il ne choisit de toute la Judée que des pauvres Pasteurs pour en être les témoins. Il pouvoit passer une bonne partie des trente premieres années de

ſa vie à parcourir l'Univers, & à l'étonner & le convertir par l'éclat de ſes miracles, & la force de ſa Doctrine toute divine ; mais il paſſa tout ce tems dans une vie obſcure &, ce ſemble, inutile, exerçant le métier de ſaint Joſeph, lui rendant tous les ſervices que rendent les enfans des pauvres à leurs parens, inconnu aux uns, & mépriſé des autres qui ſembloient le connoître, & même de ſes parens, qui non-ſeulement ne croyoient pas en lui, mais encore le traitoient d'ignorant & même d'inſenſé.

Quand il voulut paroître en public ; lorſqu'il eut été baptiſé par ſaint Jean, & declaré autentiquement par ce Précurſeur, pour être l'Agneau de Dieu, qui venoit détruire le péché du monde, & le véritable Meſſie ; lorſque ce témoignage de ſaint Jean fut confirmé par une voix du Ciel & par la deſcente du ſaint Eſprit, qui parut viſiblement ſur ſa tête ſous la forme d'une colombe ; Jeſus-Chriſt ne devoit-il pas, ce me ſemble, ſe prévaloir d'une ſi heurreuſe conjoncture, pour entrer avec éclat dans le monde, autoriſer ſa miſſion, & attirer tout le monde à lui ? mais bien loin de le faire, il ſe retira pendant quarante jours dans le dé-

sert, pour se dérober à la foule du peuple, qui n'eût pas manqué de le suivre.

Ensuite voulant paroître dans le monde pour prêcher l'Evangile, il ne choisit pas pour Disciples des Grands du monde, ou des Sages du siécle, mais de pauvres pêcheurs, c'est-à-dire, des gens sans naissance, sans science & sans éloquence. Il ne parut gueres dans les Villes, rarement dans Jerusalem, presque toujours dans les Villages & dans les Bourgs. Il n'eut gueres de commerce avec les grands, ni avec les sçavans; mais beaucoup avec le peuple, & sur-tout avec les pauvres, & ce fut à eux que s'adresserent particulierement ses prédications. *On prêche l'Evangile aux pauvres*, envoya-t-il dire à saint Jean. S'il fit un grand nombre de miracles, la plupart se firent dans les Villages, & dans les campagnes & en faveur des pauvres; très-peu dans Jerusalem, très-peu en faveur des grands. Souvent il défendoit à ceux pour qui il avoit fait ces miracles, de les publier. Il imposa silence au démon, lorsqu'il déclaroit hautement que Jesus-Christ étoit le Fils de Dieu. Il fit défense aux Apôtres qui avoient été les témoins de la gloire de

sa transfiguration d'en parler à personsonne, qu'après sa Résurrection. Lorsque le peuple, après le miracle de la multiplication des pains, voulut le faire Roi il s'enfuit tout seul sur une montagne écartée, afin de se dérober à leurs yeux, & éviter les honneurs qu'ils lui vouloient faire.

Enfin dans sa passion il fut universellement méprisé & abandonné, on lui préféra un Barrabas, on l'attacha sur une croix entre deux voleurs en plein midi, à la vue de Jerusalem, sur le lieu le plus éminent, pendant la Fête de Paques; & dans un tems où on accouroit à Jerusalem de tous les côtés, afin que son ignominie fut plus publique. En vérité Jesus-Christ pouvoit-il nous donner de plus grands exemples du mépris du monde. Mais ce qui le rend plus admirable, c'est premierement, que toute la gloire lui étoit due. Secondement, qu'elle ne pouvoit lui être dangereuse, puisqu'il n'étoit pas susceptible de vanité. Troisiémement, qu'elle lui étoit même nénessaire, puisqu'en lui donnant un plus grand crédit, elle le rendoit plus capable de travailler avec fruit au salut des hommes: Et cependant parce qu'il devoit être notre modèle, & qu'il

connoissoit combien ce desir de la gloire & de l'estime des hommes étoit fortement imprimé dans notre cœur, & combien pourtant il nous étoit funeste; c'est pour cela qu'il nous a voulu donner tant de beaux exemples d'un parfait mépris du monde.

CHAPITRE IV.

Autres motifs pour nous porter au mépris du monde.

IL ne faut que connoître le monde pour le mépriser, & pour prendre la résolution de s'en détacher. Le monde est injuste dans son estime, infidèle dans ses promesses, avare dans ses récompenses, bizarre dans toute sa conduite, inconstant & souvent perfide dans son amitié. On acquiert cette amitié avec beaucoup de frais, on la conserve avec beaucoup de peine, & on la perd avec beaucoup de facilité. Il nous flatte pour nous amuser, il nous caresse pour nous trahir, & nous promet beaucoup pour ne donner rien. Mais quand il seroit fidèle dans ses promesses, quand il nous donneroit tous les

biens qu'il nous promet, ses biens valent-ils la peine que nous nous attachions & à lui & à eux, puisqu'ils sont toujours ou faux, ou vains, ou bas, ou légers, ou courts, & souvent ils sont tout cela ensemble? Ils sont faux, car peut on appeller de véritables biens, des biens qui ne nous rendent point meilleurs, qui souvent nous rendent plus méchans, & par conséquent, dès là même veritablement malheureux? Ils sont vains, puisqu'ils sont faits pour nous, nous ne sommes pas faits pour eux: ils sont des moyens, & ainsi nous en pouvons user; mais ils ne sont pas notre fin, & ainsi nous n'en pouvons pas jouir: ils ne peuvent donc remplir notre cœur, ni faire notre bonheur. Ils sont bas, puisqu'ils sont materiels & grossiers, & ainsi ils ne peuvent avoir nulle proportion avec une ame toute spirituelle, ni par conséquent faire sa véritable félicité. Ils sont légers, & ainsi comment pourroient-ils fixer les desirs de l'homme, qui n'ont point de bornes? comment pourroient-ils remplir la capacité d'un cœur qui est en quelque façon infinie, & qui par conséquent ne peut être rassasiée que par un bien infini, tel qu'est Dieu? Hélas! la seule expérience ne devroit-elle pas

Animam Dei capacem quidquid Deo minus est occupare potest, impleta non potest. *Aug.*

nous avoir détrompés là-dessus? vous avez souhaité quelques-uns de ces biens avec ardeur, vous avez vu au moins quelques-uns de ces desirs satisfaits, Vous êtes-vous trouvé content? n'a-ce pas été souvent assez de posséder ces biens, pour les mépriser, d'en jouir pour en être dégoûté? Enfin ces biens sont courts; quand les biens, que le monde nous promet, seroient véritables, grands, solides, & élevés, après tout ils ne peuvent faire notre bonheur, parce qu'ils ne peuvent durer toujours, ou ils périront d'eux-mêmes, parce qu'ils sont fragiles, & périssables, ou mille accidens qui les traversent incessamment nous les peuvent faire perdre à tous momens, ou au moins la mort nous les arrachera bien-tôt. Des biens qui passent avec le tems, ne peuvent faire un bonheur qui doit durer au delà des tems, rien de mortel ne peut contenter une ame immortelle.

Mais pour prendre chacun de ces biens en particulier, & en faire voir la fausseté & la vanité, commençons par ce qui tient le premier rang parmi ces biens, c'est-à-dire, les honneurs, les grandeurs, la réputation, l'estime & les louanges des hommes. Quoi de plus vain? quoi de plus faux? Pour

les honneurs & les grandeurs, dans quelque élévation que se trouve un homme, est il jamais content ? plus il est monté, plus il veut monter, peu attentif à ce qui est au-dessous de lui, il ne regarde que ce qui est au-dessus; il est plus chagrin de voir un seul homme plus élevé que lui, qu'il n'est content d'en voir une infinité d'autres après lui. Le desir, où on est de s'élever toujours, la crainte, où on est de déchoir, l'exemple de tant de gens, qui plus élevés & plus affermis sont tombés dans le précipice, ne sont ils pas capables d'allarmer & troubler l'homme qui paroît le plus heureux ? D'ailleurs cette pensée importune, qui revient de tems en tems aux plus heureux malgré eux, *Hæc quandiu ?* Combien dureront tous ces honneurs ? est un terrible contrepoids à la fortune qui paroît la plus brillante & la plus heureuse, qui les rend souvent plus sensibles à la crainte de perdre un jour tous ces biens, qu'ils ne le sont au plaisir d'en jouir.

Subit interdum vel maximè exultantes illa cogitatio, hæc quandiu? *Seneca.*

Si nous considérons ce que c'est que la réputation, l'estime & les louanges des hommes, quoi de plus vain ? quoi de plus frivole ? si l'un m'estime, l'autre me méprise : qui a jamais eu l'approbation de tout le monde ? & quand

la multitude m'eſtimeroit , qu'eſt-ce que la multitude, ſinon un amas de gens ignorans, aveugles, paſſionnés, bizarres, inconſtans, qui m'eſtiment aujourd'hui, & demain me mépriſent? Mais quand leur eſtime ſeroit la plus ſincere & la plus conſtante, me rend-elle meilleur? me rend-elle plus heureux? Ce n'eſt pas le jugement des autres qui me rend heureux, mais le mien; & ſi ma conſcience me condamne, quand les autres m'approuveroient, que me ſerviroit leur approbation? mais quand je ſerois content de moi-même, quand je croirois mériter l'eſtime & les louanges des hommes, ſi Dieu me deſapprouve, ſi Dieu me condamne, que me ſervira tout cela? Je ne ſuis dans la vérité que ce que je ſuis au Jugement de Dieu; & c'eſt ſouvent aſſez de rechercher avec trop d'empreſſement l'eſtime & les louanges des hommes, pour attirer & le mépris & la réprobation de Dieu. Qui voudroit les avoir à ce prix?

Nemo alieno judicio fœlix.

Les richeſſes & les biens temporels ont-ils rien de plus ſolide? & quels embarras n'attirent-ils pas? on les ſouhaite avec ardeur, on les amaſſe avec peine, on les poſſede & on les conſerve avec inquiétude; & ſi on en jouit

avec plaisir, c'est ce qui fait qu'on les perd avec plus de douleur. Il est des passions qui se calment par la possession des objets qu'elles ont souhaité, mais l'avarice ne fait que s'irriter davantage: c'est un feu dévorant, plus on lui fournit de matiere, plus il l'embrase. Un avare est semblable à un hydropique; plus un hydropique boit, plus il veut boire; l'eau qu'on lui donne pour appaiser sa soif, l'augmente; il en est de même d'un avare, plus il a de bien, plus il en veut avoir. Vit-on jamais un avare qui se crût assez riche? peu content de ce qu'il a, il ne pense qu'à ce qu'il n'a pas, & croit toujours qu'il n'en aura jamais assez. Mais quand il parviendroit à être enfin content de ce qu'il possede, la seule pensée que mille accidens lui peuvent faire perdre ces biens, & que la mort les lui arrachera infailliblement bien-tôt, lui ôtent le plaisir, qu'il auroit à les posséder, & ne lui permettent pas la douceur d'en jouir.

Pour ce qui est des plaisirs, premiérement, ou ils sont criminels, ou ils sont dangereux: s'ils sont criminels, comment se faire un bonheur d'un plaisir qu'il faut nécessairement effacer par une souveraine douleur, & par les larmes d'une sincere pénitence, ou expier

par une peine éternelle ? s'ils ſont dangereux, eſt il un homme ſage qui voulût hazarder ſa vie pour avoir le plaiſir de manger un fruit quelque délicieux qu'il fût, s'il avoit ſujet de craindre qu'il ne fût empoiſonné ? Secondement, ou les plaiſirs ſont exceſſifs, ou ils ſont légers ; s'ils ſont exceſſifs, outre que dès là ils ſont ordinairement criminels, ils obſcurciſſent la raiſon, ils déreglent la volonté, ils corrompent le cœur, ils dérangent entièrement un homme, & jettent le déſordre dans toutes ſes puiſſances ; s'ils ſont légers, méritent-ils qu'on ſouffre tout, qu'on ſacrifie tout pour les avoir ? Troiſiémement, ou les plaiſirs ſont continuels, ou courts & paſſagers ; s'ils ſont trop continuels, ils ceſſent preſque d'être des plaiſirs, on s'y accoutume, on s'en dégoûte, on s'en laſſe, & le plus grand plaiſir, dès-là qu'il dure trop long-tems, devient un ſupplice. Le concert le plus charmant, la converſation la plus agréble, le ſpectacle le plus divertiſſant deviendroient inſupportables, s'ils duroient tout un jour. Il n'y a point de gens qui goûtent moins le plaiſir, que ceux qui ſont toujours dans le plaiſir. Mettez un homme dans une maiſon la plus charmante, dans le lieu du monde

le plus délicieux, dès-là qu'il y a demeuré un mois, ce lieu a perdu pour lui la moitié de ses agrémens, ou il n'y trouve plus de plaisir, ou il est peu touché. Si les plaisirs sont courts, méritent-ils qu'on se donne tant de peine pour les avoir? faut-il pour des plaisirs d'un moment, hazarder, comme il n'arrive que trop souvent, une éternité toute entiere.

Ajoutez qu'il n'est point de plaisir qui ne soit défectueux, ou au moins, qui soit pur. Premiérement, il n'est gueres de plaisir qui ne soit défectueux. La plupart des plaisirs supposent ou enferment quelque peine ou quelque défaut, il faut avoir bien faim pour trouver du goût dans les viandes, on n'auroit point de plaisir à se chauffer si on n'avoit souffert du froid; un homme qui seroit toujours dans le repos, n'en sentiroit point la douceur: c'est le travail & la lassitude qui font goûter la douceur du repos. Secondement, il n'est point de plaisir pur, le jeu divertit; mais ou les pertes chagrinent, ou au moins la crainte de perdre inquiéte. La possession des richesses a son agrément; mais si on ne fait pas de dépense on n'en jouit pas, & si on en fait beaucoup, on s'expose au danger de n'en pouvoir pas

faire longtems. Si la bonne chère plaît, l'intempérance qui l'accompagne ordinairement a de fâcheuses suites, & les maladies violentes qui en sont souvent le fruit, font faire une rude, mais inutile pénitence à des gens qui n'ont point envie de la faire. Tel qui croit qu'un tendre attachement fait le plus grand plaisir de la vie, en est bien détrompé, quand il se voit en proie aux jalousies, aux inquiétudes, aux chagrins & quelquefois au désespoir, quand il se voit obligé de souffrir les manières dures & impérieuses, les mépris, les inconstances, & les perfidies d'une personne dont il avoit fait son idole.

Quelles étranges suites n'ont pas les voluptés de la chair, les plaisir impurs? car outre les remords de la conscience, l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, la négligence ou le désespoir de son salut, l'oubli ou le mépris de Dieu, qui sont les fruits les plus ordinaires de ce malheureux péché, les scandales qu'on cause, l'infamie où l'on s'expose, la division & la désolation des familles, les renversemens des maisons les mieux établies, la ruine de sa santé par les maladies également cruelles & honteuses, font bien payer a un miserable, le plaisir court & honteux

qu'il

qu'il a goûté en contentant sa passion brutale, & le punissent cruellement dès cette vie, pour le réserver à des peines encore plus cruelles dans l'autre vie, puisqu'elles seront éternelles.

CHAPITRE V.

Des moyens propres pour acquérir le mépris du monde.

LES moyens généraux sont les mêmes que pour les autres vertus : les moyens particuliers sont.

Premiérement, de méditer souvent les motifs que nous avons rapportés, & qui sont capables d'inspirer le mépris du monde à ceux qui les auront bien pénétrés.

Secondement, de se consulter soi-même, & d'en appeller à sa propre expérience. Car enfin, si nous sondons, si nous interrogeons notre propre cœur, & que nous lui demandions, si jamais il a été content dans la possession d'aucun des biens que le monde lui promet, & qu'il a le plus souhaité, il sera obligé d'avouer, s'il est de bonne foi, que jamais il ne s'est trouvé parfaitement content.

Troisiémenent, il faut s'accoutumer à regarder tous ces biens qui nous éblouissent & nous enchantent si fort, dans le moment de la mort. Les plus grands biens, dès qu'ils seront regardés dans ce point de vue, paroîtront petits, ou plutôt disparoîtront entiérement, dès que nous les regarderons dans les lumiéres de l'éternité, & à la lueur de ce cierge béni, qu'on nous mettra entre les mains à l'heure de la mort, perdront tous leurs attraits & tous leurs charmes. Tâchons d'entrer souvent pendant la vie dans les sentimens que nous aurons à l'heure de la mort. L'homme vivant aime le monde, l'homme mourant le méprise : qui juge le plus sainement des choses, ou l'homme vivant, ou l'homme mourant ? qu'en pensez vous maintenant ? qu'en penserez-vous alors ?

Quatriémement, il faut souvent se mettre devant les yeux les exemples de tant de Grands du monde, de tant de Princes, de tant de Rois, qui ne pouvant trouver leur repos, ni leur bonheur sur le Trône, ni dans la possession des plus grands biens, ni dans la jouissance des plus grands plaisirs, l'ont été chercher, & l'ont en effet trouvé dans la solitude, dans la fuite d

monde, & dans la privation de tous les biens périssables.

Cinquiémement, il faut de tems en tems considérer les plus grands, les plus puissans, les plus glorieux & les plus heureux Monarques à l'heure de la mort, ou dans le tombeau; ils prêcheront ou morts ou mourans, la vanité de ce monde qu'ils ont aimé, qu'ils ont adoré pendant leur vie.

CHAPITRE VI.

Divers actes du mépris du monde.

PREMIÉREMENT, avoir un mépris intérieur pour tout ce qui a de l'éclat, pour tout ce qui a l'air de grandeur, comme étant opposé à l'état de Jesus-Christ, qui est un état d'humilité & d'anéantissement.

Secondement, avoir au contraire beaucoup d'estime & de respect pour tout ce qui ressent la pauvreté & l'humilité, comme sont les pauvres gens, les pauvres maisons, &c. parce que tout cela a plus de rapport à l'état pauvre & humble de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

Troisiémement, ne point chercher ni la connoissance, ni l'amitié, ni la faveur des Grands & des Personnes de qualité; converser plus volontiers avec les pauvres, qu'avec eux; travailler plus volontiers au salut des pauvres, qu'à celui des riches & des grands, parce qu'il y a moins de danger, plus de facilité, & un plus grand profit à espérer.

Quatriémement, ne point s'ingérer dans les emplois ou dans les affaires d'éclat & qui peuvent attirer de la considération, même sous prétexte de zéle, à moins que la gloire de Dieu, la charité, ou l'obéissance n'y engagent.

Cinquiémement, quand on est obligé d'entrer dans ces affaires, prendre sur soi ce qui est de plus pénible & de moins honorable, & faire en sorte que le succès en soit plutôt attribué aux autres qu'à nous.

Sixiémement, ne parler que le moins qu'on peut de soi, ne rien dire à son avantage, & ne rapporter jamais le bien qu'on fait, à moins que la nécessité ou l'édification du prochain n'y oblige.

Septiémement, ne faire jamais le bien en vue des hommes, ni pour leur

plaire, ni pour attirer leur estime, n'ayant en vue que de plaire à Dieu.

Huitiémement, ne point faire grand cas de tout le bien qu'on peut faire, craignant toujours que l'impureté d'intention, le desir de plaire aux hommes, l'humeur & l'amour propre, ne se mêlent dans nos meilleures actions, & ne rendent souvent abominables aux yeux de Dieu, ce qui nous attire l'estime & l'applaudissement des hommes; & quand même on auroit fait tout ce qu'on doit; (& qui oseroit se flatter qu'il a fait tout ce qu'il doit) ? se croire selon le conseil de Jesus-Christ un serviteur inutile.

Neuviémement, faire plus volontiers le bien qui est caché, que celui qui paroît.

Dixiémement être content du peu de talens que Dieu nous a donnés, & du peu de succès que nous avons dans nos travaux & dans nos emplois: persuadés que nous glorifions souvent plus Dieu par l'acceptation de notre abjection, que nous ne le ferions par des succès, qui nous rendroient peut-être vains & orgueilleux.

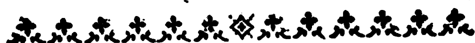
Onziémement, éviter les louanges autant qu'on le peut, les craindre même beaucoup, & les recevoir avec con-

fusion & avec peine, appréhendant que ces vaines louanges ne soient toute la récompense de nos bonnes actions, qu'elles ne nous fassent perdre la récompense éternelle, & qu'enfin, l'approbation des hommes, si nous la cherchons, ou si nous nous y plaisons, n'attire la condamnation de Dieu.

Douziémement, quand Dieu permet que nous ayons du succès, plus il est grand, plus il faut s'humilier devant Dieu, se confondre & s'étonner en même-tems de ce que Dieu, pour faire éclater sa puissance, daigne bien se servir d'instrumens aussi foibles; en rapporter toute la gloire à Dieu, sans s'en réserver la moindre partie; sans se laisser aller à la moindre complaisance, se souvenant des paroles de Jesus à ses Disciples: *In hoc nolite gaudere, quia spiritus subjiciantur vobis.* Le succès que vous avez n'est pas ce qui doit faire le sujet de votre complaisance, mais bien l'espérance que vous devez avoir que vos noms sont écrits dans le Ciel.

Treiziémement, quand nous sommes humiliés & méprisés, bien loin de nous affliger & de nous décourager, nous en réjouir, & aimer notre abjection, & nous en faire en quelque ma-

niere un sujet de complaisance, parce que nous sommes pour lors dans un état de conformité avec Jesus-Christ humilié & anéanti.



TRAITÉ HUITIÉME.

De la Mortification.



CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la mortification & de son objet.

DIEU avoit fait l'homme droit, dit l'Écriture ; il n'y avoit ni défaut, ni déreglement dans lui, l'appetit obéissoit à la raison, la raison à Dieu ; & ainsi tout étoit dans l'ordre : mais le péché originel a jetté le désordre dans tout l'homme, en troublant ce merveilleux concert qui se trouvoit entre toutes les parties de l'homme, & cette subordination parfaite des puissances inférieures aux supérieures. C'est à la mortification qu'il appartient de remettre tout dans l'ordre & de rétablir en

quelque manière l'homme dans le bonheur de la justice originelle ; de sorte qu'on peut dire, que la mortification est un supplément de la justice originelle ; qu'elle répare tous les désordres qu'a causé le péché originel dans l'homme, en assujétissant les facultés inférieures aux supérieures, l'appétit à la raison, & la raison à Dieu ; & qu'elle lui fait faire avec effort & avec peine, tout ce que la justice originelle lui faisoit faire, non-seulement sans peine, mais même avec plaisir.

La mortification Chrétienne a quatre objets sur lesquels elle s'occupe. Premiérement, les plaisirs, pour les régler. Secondement, les facultés supérieures de l'homme, pour les gouverner. Troisiémement, les facultés inférieures de l'homme, comme sont l'appétit, l'imagination, & sur-tout les passions, pour les tenir dans l'ordre. Quatriémement, la chair & les sens pour les mortifier : & enfin les devoirs pénibles qui sont attachés à notre état & à notre condition, pour nous y assujétir.

Le premier exercice de la mortification Chrétienne est de régler les plaisirs. Les plaisirs seroient pour la plupart innocens, si nous l'étions nous-

mêmes, le désordre qu'a causé le péché originel dans le cœur & dans le corps de l'homme, les a rendus la plupart ou criminels ou dangereux.

La mortification nous oblige donc premiérement à retrancher absolument tous les plaisirs criminels, & notre intérêt même nous y engage. En effet, comment se faire un plaisir d'une chose qu'on doit nécessairement effacer dans cette vie par un vif & sincere repentir, & par une souveraine douleur, ou qui aboutira infailliblement dans l'autre vie à un repentir & un désordre éternel. Secondement, la mortification nous oblige à éviter, autant qu'on le peut, tous les plaisirs dangereux, comme sont les spectacles, les bals, les conversations mondaines, les jeux de pur hazard, de passion & d'attache. En effet, quel est l'homme assez imprudent, pour vouloir goûter d'une viande, quelque agréable qu'elle fût au goût, s'il avoit sujet de craindre qu'elle ne fût empoisonnée. Troisiémement, la mortification nous oblige à modérer les plaisirs trop continuels, parce que, quelque innocens qu'ils paroissent en eux-mêmes, ils ne sont plus réglés, dès-là qu'ils sont excessifs, ils produisent ordinairement dans le cœur de l'homme une disposition de

mollesse & de lâcheté, qui, outre qu'elle est fort contraire à l'esprit du Christianisme qui est un esprit de pénitence, émousse encore la vigueur de l'ame, & abat si fort le courage, qu'on devient incapable de résister au péché, aux passions, & à tous les ennemis du salut. Enfin, la mortification engage quelquefois à se priver des plaisirs les plus innocens & les plus légitimes, pour expier, comme dit saint Gregoire, la fausse liberté qu'on s'est donnée, de se permettre les plaisirs les plus déreglés, & les plus criminels.

Ut qui per illicita cecidimus, etiam à licitis abstinendo surgamus. *Greg.*

Le second exercice de la mortification est, de gouverner les facultés supérieures de l'homme, c'est-à-dire, l'entendement & la volonté; l'entendement en donnant des bornes à sa curiosité, en l'obligeant de renoncer souvent à ses propres lumieres, de n'écouter pas toujours ses raisonnemens, & de captiver sa raison sous le joug de la foi. Enfin, elle modére l'attachement à son sens, & retranche absolument l'opiniâtreté.

La mortification gouverne la volonté, en l'obligeant de renoncer à ses inclinations les plus naturelles, lorsqu'elles sont contraires à la Loi du Seigneur, ou même qu'elles sont un obstacle à notre perfection; à retrancher mille

desirs vains & frivoles; à modérer même ceux qui sont réglés, empêchant qu'ils ne soient trop vifs ou trop empressés; à réprimer le trop de sensibilité & la vivacité qui se trouve dans les affections les plus légitimes; enfin à soumettre en tout notre volonté, qui est une volonté foible, corrompue & aveugle, à la volonté de Dieu, qui est une volonté infiniment éclairée, infiniment sage & infiniment sainte.

Le troisiéme exercice de la mortification, est de gouverner les facultés inférieures, comme sont l'imagination & l'appetit. L'imagination, en arrêtant ses égaremens, en ne souffrant point qu'elle s'occupe de mille objets vains & frivoles, bien moins de ceux qui sont ou dangereux ou criminels, arrêtant ses emportemens & ses extravagances, & la réduisant a une espéce de captivité. Mais un des principaux exercices de la mortification est, de gouverner l'appétit inférieur & les passions qui en naissent. C'est donc principalement à combattre les passions que doit s'occuper la mortification Chrétienne, mais sur-tout celles qui sont plus fortes & plus dangereuses, & à réprimer tous les mouvemens déreglés; à les empêcher de prévenir les lumieres

de la raison, & les ordres de la volonté; à les rappeller dans leur devoir, & s'ils s'échappent, à les punir, en les privant des objets qui les en ont fait sortir: On peut dire que le combat contre les passions est le principal exercice de la mortification Chrétienne: mais il doit être ardent, pour ne se point rebuter des difficultés; continuel pour ne pas laisser passer de jour, ni même d'heure sans s'y appliquer, de sorte que la devise d'un véritable Chrétien, doit être celle de saint Paul, *Quotidiè morior*; Je travaille à mourir tous les jours à moi-même: enfin, il doit être constant, pour ne finir qu'avec la vie, puisque tant que nous vivrons, nous aurons toujours dans nous des ennemis domestiques à combattre. Toute dévotion qui n'aboutit pas-là est un amusement, ou une illusion. Enfin, la mortification s'occupe encore à arrêter toutes les saillies de notre humeur, à observer & à reprimer tous les mouvemens de l'amour propre & les retours si subtils, mais si continuels sur nous-mêmes, qui se glissent dans nos meilleures actions.

Le quatriéme exercice de la mortification est, de tenir la chair dans l'assujétissement qu'elle doit avoir à l'esprit, de la gourmander quand elle se veut

révolter ; & quand elle s'est révoltée, de la châtier, en l'affligeant par des jeûnes, des cilices, & les autres austérités qu'inspire l'esprit de pénitence, & la crainte d'offenser Dieu, à ceux qui en sont véritablement touchés : & enfin de la traiter comme un esclave rebelle, assez insolente pour vouloir dominer, elle qui est faite pour obéir.

La mortification s'occupe encore à réprimer les égaremens des sens, à arrêter les désordres où ils nous engagent, en les mortifiant, sur-tout la vue, le toucher & le goût, qui sont de tous les sens ceux qui excitent plus aisément & plus vivement les passions, qui flattent plus la sensualité, & qui jettent l'homme dans de plus grands désordres : c'est pour les prévenir que la mortification s'applique beaucoup à refuser à nos sens tous les objets qui sont plus capables de les contenter, & de les dérégler.

Enfin, la mortification Chrétienne a pour but de nous assujétir à tous les soins, à tous les maux, & à toutes les peines attachées à notre état, à notre condition, à nos emplois & à nos charges, & à tout ce qui est nécessaire pour en remplir parfaitement les devoirs, mais sur-tout à beaucoup d'obligations ausquelles nous engage la qualité de

Chrétien, si nous ne nous bornons pas à en porter le nom.

CHAPITRE II.

Premier motif de mortification. La Doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

ON peut dire qu'il n'y a point de vertu plus recommandée par Jesus-Christ, que la mortification. Une bonne partie de l'Evangile aboutit à nous faire comprendre la nécessité de la mortification ; & il n'est point de Doctrine qui soit plus souvent recommandée, & plus fortement exprimée. On n'y parle que de croix, que de souffrances, que de mort, que de renoncement, que de haine de soi-même, que de violence qu'il se faut faire, que de voie étroite où il faut nécessairemant entrer.

Jesus-Christ nous recommande le premier exercice de la mortification par ces paroles, par lesquelles il condamne la joie & les plaisirs : Malheur à vous riches, parce que vous avez votre consolation en cette vie, par la jouissance des plaisirs ausquels vous vous abandonnez. Malheur à vous qui êtes dans l'a-

Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram, væ vobis qui saturati estis, væ vobis qui ridetis. Luc. 6.

bondance, qui êtes rassasiés: malheur à vous qui êtes dans la joie. Au contraire, il déclare que ceux qui par esprit de penitence & de mortification, sont dans la tristesse, dans les pleurs & dans la privation des joies du monde & des plaisirs du siécle, sont véritablement heureux.

Beati qui lugent. *Mat.* 6. Beati qui nunc fletis. *Luc.* 6.

Jesus-Christ nous recommande le second & le troisiéme exercice de mortification, lorsqu'il nous dit; Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours & qu'il me suive; car quiconque voudra conserver son ame, c'est-à dire, la vie naturelle & sensuelle; qui voudra trop se ménager, se perdra; & quiconque perdra son ame, c'est-à-dire, quiconque réprime les mouvemens de cette vie naturelle & sensuelle, se sauvera. C'est ce que nous marque encore Jesus-Christ, lorsqu'il nous assure que depuis la Prédication de saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire, depuis que la Doctrine de l'Evangile a été annoncée, le Royaume des Cieux ne se prend que par la violence, & qu'il n'y a que les violens qui l'emportent. C'est dans ce sentiment qu'il nous dit encore, que la porte de la vie est petite, qu'il y en a peu qui y entrent, & c'est

Qui vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam, & sequatur me; qui enim voluerit animam suam salvam facere perdet eam. *Luc.* 9.

A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. *Matth.* 11.

Intrate per angustam portam, quia lata porta & spaciosa via est quæ ducit ad perditionem. *Luc.* 13.

pour cela qu'il nous exhorte de faire tous nos efforts pour tâcher d'y entrer. Et que veut nous marquer Jesus-Christ par cette nécessité de porter sa croix, de se renoncer soi-même, d'entrer dans la voie étroite, de se faire violence, sinon l'obligation que nous avons de renoncer à notre propre volonté, & de réprimer les mouvemens de nos inclinations naturelles, parce que venant d'un fonds corrompu, elles sont presque toujours dereglées; & de combattre continuellement nos passions, sur-tout celles qui sont les plus vives & les plus dangereuses, parce qu'elles nous portent ordinairement au mal ?

Enfin Jesus-Christ nous porte au quatriéme exercice de la mortification, lorsqu'il dit, qu'il faut haïr son ame, perdre son ame ; car il entend par l'ame la vie sensuelle, la vie animale, & les convoitises de la chair : C'est ce que nous explique S. Paul, lorsqu'il nous dit, que ceux qui sont à Jesus-Christ ont crucifié leur chair avec leur convoitise ; c'est pour cela encore que Jesus-Christ se sert de la comparaison du grain de bled, pour nous dire, que comme le grain de bled, s'il n'est jetté en terre, s'il ne meurt, ne ressuscite

Qui autem Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis. *Heb.* 5. Nisi granum frumenti ca-

point, ne devient point fécond, & n'apporte aucun fruit; aussi si nous ne mortifions continuellement notre chair, si nous ne mourons à toutes ses inclinations déréglées, nous ne ressusciterons point à une vie nouvelle, & nous ne porterons aucun fruit.

dens in terram mortuum fuerit ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit multum fructum affert. Joan. 12.

CHAPITRE III.

Second motif de mortification: L'exemple de Jesus-Christ sur cette vertu.

PREMIÉREMENT, pour le retranchement des plaisirs, il a été continuel & universel dans Jesus-Christ: il n'est point marqué dans l'Evangile, qu'il ait jamais rien donné à son plaisir. Cet Evangile qui nous apprend qu'il à souvent pleuré, ne nous apprend point qu'il ait jamais ri, ni qu'il ait jamais pris aucun divertissement, ni même qu'il se soit permis les récréations les plus innocentes, pour donner quelque relâche même à son esprit & à son corps. Aussi S. Paul nous assure-t-il que Jesus-Christ, n'a point cherché ni ses satisfactions, ni ses plaisirs: *Christus non sibi placuit.*

Secondement, pour la mortification des facultés supérieures & inférieures, comme il n'y avoit rien dans Jesus-Christ qui ne fût parfaitement reglé, il semble qu'il n'y avoit rien à mortifier dans lui; cependant il n'a pas laissé de renoncer à sa volonté, quelque raisonnable & quelque sainte qu'elle fût; & il a protesté qu'il n'étoit pas venu au monde pour accomplir sa volonté, mais celle de son Pere; ayant été obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix. Quelques reglées que fussent ses inclinations naturelles, telles qu'étoient celles qu'il avoit pour la conservation de sa vie & de sa gloire; cependant il les a sacrifiées à la gloire de son Pere, & au salut des hommes. Il a permis à ses passions, non pas de se révolter, mais de s'émouvoir à la vue des objets qui leur étoient contraires, afin que par la violence qu'il se fit pour les combattre, jusqu'à en suer du sang, il nous inspirât le courage, & nous apprît la maniere de leur résister, & de les vaincre; & c'est ce motif dont se sert l'Apôtre pour nous animer à combattre courageusement toutes nos passion. *Rappellons*, dit-il, *dans notre esprit l'exemple de Jesus-Christ qui a souffert une si grande contradiction de la*

Hebr. 12.

part des pêcheurs qui se sont soulevés contre lui, afin que vous ne vous lassiez point de résister à vos passions, & que vous ne tombiez point dans le découragement; car vous n'avez pas encore résisté, comme lui, jusqu'au sang, en combattant contre le pêché.

Troisiémement, pour la mortification de la chair & des sens, quoique la chair de Jesus-Christ fût très-pure & très-soumise à l'esprit, & ses sens très-reglés, & qu'ainsi il ne pût leur échapper aucun mouvement déreglé qu'il fallût ou réprimer, ou punir; cependant il n'a pas laissé de les mortifier très-souvent, sa vie n'ayant été qu'une pratique continuelle de mortification, qui la rendit très-austere: C'est ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ, que la vie de Jesus-Christ n'a été qu'une croix continuelle, qu'un martyre perpétuel: *Tota vita Christi crux fuit, atque martyrium.*

Pour la mortification des sens Jesus-Christ a été neuf mois dans le sein de sa mere, sans aucun usage de ses sens, quoique dès-lors il eût une connoissance parfaite. Il est né dans une étable couché sur la paille, & dans une crêche, dans une saison très-rude, sans

aucun ſoulagement, & dans l'indigence de la plupart des choſes qui ne manquent pas aux plus miſérables dans de pareilles conjonctures. A peine étoit il né, qu'il voulut ſouffrir & donner ſon Sang, en ſe ſoumettant aux douleurs de la Circoncifion. Que n'eut il pas à ſouffrir dans la fuite en Egypte, dans un exil de ſept ans qu'il paſſa parmi des étrangers & des Idolâtres? Peut-on voir une vie plus pénible & plus mortifiée que celle qu'il mena pendant trente ans dans la boutique de S. Joſeph, lui rendant tous les ſervices que les pauvres rendent à leurs parens, exerçant le métier de S. Joſeph, & gagnant ſa vie à la ſueur de ſon corps? Il ne ſortit de cette retraite que pour entrer dans une plus rigoureuſe, s'étant retiré dans un déſert affreux, où il jeûna pendant quarante jours, s'étant ſervi de la vertu de la divinité pour ſoutenir miraculeuſement ſes forces, mais non pas pour empêcher les incommodités de la faim. Il ne s'occupa pendant tout ce tems-là qu'à la priere, qu'il n'interrompit que pour prendre un peu de ſommeil ſur la dure, & pour mortifier ſa chair innocente par mille autres manieres, que lui ſuggeroit l'eſprit de pénitence dont il étoit animé.

Si sa vie publique parut moins austere que celle de S. Jean Baptiste, elle ne fût pas moins pénible, par les travaux & les fatigues qui sont attachées à la vie Evangélique, par ses courses continuelles de Ville en Ville, & de Village en Village, toujours à pied, dans des saisons fort incommodes, par des chemins difficiles, & des déserts affreux, dans les plus grandes ardeurs du soleil, jusqu'à être fort fatigué, comme le marque expressément l'Evangile: *Jesus ergo fatigatus sedebat;* ne subsistant que d'aumônes, n'usant que de nourriture grossiere, vivant de pain d'orge, manquant même quelquefois du nécessaire, comme lorsque la faim obligea les Apôtres d'arracher des épics de bled pour en manger; enfin n'ayant pas un lieu de retraite à lui pour se reposer après ses fatigues: Peut-on se former l'idée d'une vie plus pénible, plus mortifiée & plus austere.



CHAPITRE IV.

Autres motifs de mortification.

PREMIÉREMENT, nous devons nous adonner à la mortification, parce que nous sommes Chrétiens. La grace du Christianisme est une grace qui nous engage à la mortification, soit que nous la regardions par rapport à son principe qui est Jesus-Christ, soit que nous la regardions par rapport au Sacrement où elle nous est appliquée, qui est le Baptême.

Le principe de la grace qui nous fait Chrétiens, est un Dieu Rédempteur, c'est-à-dire, un Dieu souffrant, un Dieu crucifié. La grace originelle qui fut donnée à l'homme innocent, étoit la grace d'un Dieu Créateur, c'est-à-dire, d'un Dieu infiniment glorieux, infiniment heureux; & ainsi pour avoir du rapport à son principe, elle étoit une grace de plaisir, de bonheur & de gloire, qui eut conduit l'homme par les honneurs & les plaisirs de cette vie, à une gloire infinie, à un bonheur éternel: mais comme la grace qui nous fait

Chrétiens, eſt la grace d'un Dieu Rédempteur, c'eſt-à-dire, d'un Dieu ſouffrant & mourant ſur la Croix; il faut que, pour avoir du rapport à ſon principe, elle nous mene au bonheur & aux plaiſirs de l'autre vie par les croix & les mortifications de celle-ci. Et en effet, pouvons-nous nous perſuader que la grace qui coule d'un chef couronné d'épines, nous permette de nous couronner de roſes? C'eſt un monſtre, dit S. Bernard, qu'un membre délicat ſous un chef couronné d'épines: *Non decet ſub capite ſpinoſo membrum eſſe delicatum.* Si nous regardons la grace qui nous fait Chrétiens par rapport au Sacrement où elle nous eſt appliquée, c'eſt-à dire, au Baptême, c'eſt de-là que nous devons tirer une forte raiſon pour montrer la néceſſité que nous avons en qualité de Chrétiens, de travailler à la mortification, parce que *le Baptême*, comme nous l'apprend S. Paul, *eſt une repreſentation de la mort & de la ſépulture de Jeſus-Chriſt, qui nous engage dès-lors à mourir à nous-mêmes, à nos paſſions, & à tous les deſirs de la chair.* Et ainſi ce Sacrement de vie, ſelon l'Apôtre, eſt un Sacrement de mort; & il eſt en quelque façon en même tems, & notre berceau,

Quicumque baptiſati ſumus in Chriſto Jeſu, in morte ipſius baptiſati ſumus conſepulti ſumus enim ſumus cum illo per baptiſmum in mortem. *Rom. 6.*

& notre tombeau, puisqu'en nous donnant la vie & la grace qui nous fait Chrétiens, il nous engage à mourir à tous les mouvemens de la vie sensuelle, & de la nature corrompue : & c'est encore ce qui nous est marqué par ces renoncemens autentiques qu'on nous fait faire au Baptême ; car en nous obligeant de renoncer au démon & à ses œuvres, au monde & à ses pompes, ne nous oblige-t-on pas à renoncer à tous les plaisirs de la chair, & à toutes les pompes & les vanités du monde ; & n'est-ce pas là l'exercice de la mortification ?

Secondement, nous devons nous adonner à la mortification, parce que nous sommes pécheurs. Si nous sommes pécheurs, nous devons nous appliquer à satisfaire à la justice de Dieu, pour attirer sa miséricorde en expiant nos péchés, & comment pouvons-nous expier nos péchés, que par la pénitence ? Qu'est-ce qu'un pécheur, dit Tertullien ? c'est un homme né pour la pénitence, un homme dévoué à la pénitence : *Peccator homo pænitentiæ natus* ; & peut-il faire pénitence sans se mortifier ? il faut punir & mortifier les passions qui nous ont engagé dans le désordre ; affliger les sens, qui s'étant égarés,

égarés, nous ont si souvent jetté dans l'égarement; châtier cette chair qui s'est révoltée, & qui par sa révolte entraînant notre cœur, nous a si souvent fait tomber dans le péché. C'est l'instruction admirable que nous donne S. Paul, lorsqu'il nous exhorte à faire ensorte, que comme nous avons fait servir les membres de notre corps à l'injustice & à l'impureté, pour commettre beaucoup de péchés, nous les fassions aussi maintenant servir à la justice & à la pénitence pour notre sanctification.

Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ & iniquitati, ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. *Rom.* 6.

Troisiémement, si nous devons nous adonner à la mortification, parce que nous avons été pécheurs, il faut encore nous y adonner, pour ne l'être plus à l'avenir. Si la mortification est un reméde pour les maux passés, c'est un préservatif pour prévenir les maux à venir. Nous avons, comme enfans d'Adam, reçu pour partage avec le péché originel, une forte répugnance au bien; un penchant violent pour le mal; nous ne pouvons ni nous laisser aller à ce penchant, ni suivre les mouvemens de cette répugnance, sans tomber dans le désordre, ni y résister sans nous faire une violence continuelle, sans combattre incessamment nos passions; & n'est-ce pas-là le principal exercice de

la mortification chrétienne; Nous sommes tous nés orgueilleux, ambitieux, colères, vindicatifs, intéressés, sensuels, paresseux; voilà ce que nous sommes naturellement; voilà ce que nous devons cesser d'être, si nous voulons être Chrétiens, si nous voulons travailler efficacement à notre salut; & ne faut-il pas pour cela être dans une attention continuelle, à soi-même, dans un combat continuel, & par conséquent dans un exercice perpétuel de mortification?

Quatriémement, nous devons nous adonner à la mortification, parce que nous avons des dangers, & fort grands, & fort continuels à éviter; & des ennemis fort puissans, & fort redoutables à combattre. Nous marchons à tous momens au milieu des piéges, & sur le bord des précipices; pouvons nous éviter ces dangers & ces piéges, nous garantir de ces précipices; sans une crainte, une vigilance, & une précaution extraordinaire; & tout cela ne renferme-t-il pas, ou ne suppose-t-il pas une mortification presque continuelle? Nous avons des ennemis terribles à combattre, le monde que nous estimons beaucoup, la chair que nous aimons trop, le démon que nous ne crai-

gnons pas assez ; tant d'ennemis qui nous obligent à une guerre continuelle, si nous ne voulons être vaincus & périr, nous permettent-ils une vie molle & oisive ? ou plutôt ne nous engagent ils pas à une crainte, à une vigilance, & à une résistance continuelle ? & tout cela se peut il sans une grande mortification ?

Cinquiémement, nous sommes obligés de nous adonner à la mortification, parce que nous avons des devoirs difficiles & pénibles à remplir ; une femme est obligée d'avoir de la soumission & de la complaisance pour son mari, lors même qu'il semblera ne la pas mériter par sa conduite ; de veiller à l'éducation de ses enfans, à l'instruction & au réglement de ses domestiques : N'est-il pas nécessaire pour cela de se gêner, de modérer l'attachement au jeu, de retrancher tant de visites inutiles ? Ne faut-il pas pour cela se contraindre & se mortifier ? Un mari doit avoir de la condescendance pour une femme, supporter & ménager ses foiblesses, pourvoir à l'éducation & à l'établissement de ses enfans, leur donner bon exemple : il faut pour cela prendre beaucoup sur soi, se donner des soins, modérer sa dépense, retrancher ou au moins ré-

gler ses divertissemens ; quels assujettissemens cela ne demande-t-il pas ? & en est-on capable, si on ne veut se gêner, ni se mortifier en rien ? Un Grand, un Prince même est obligé, autant ou plus que les autres, à l'exercice de la mortification Chrétienne ; car enfin, ne doit il pas sacrifier son tems, son repos, ses plaisirs, & quelquefois sa santé même au bien public ? S'il suit les mouvemens de son humeur, s'il aime trop le repos, s'il se laisse trop emporter au penchant qu'il a pour les plaisir, satisfera-t-il à ses obligations ? Tout Chrétien doit pardonner les injures, aimer ses ennemis, fuir ses meilleurs amis s'ils s'éloignent de Dieu, arracher son œil s'il lui est une occasion de scandale, faire des restitutions qui le deshonorent, & l'incommodent ; cela se peut-il faire sans se faire violence ? & cette violence n'est-elle pas la pratique la plus essentielle de la mortification ?



CHAPITRE V.

Des moyens d'acquérir la mortification.

COMME personne, dit S. Paul, ne hait naturellement sa chair, mais qu'au contraire on se fait un de ses principaux soins de la flatter & de la bien traiter, il faut se faire une grande violence pour prendre une forte résolution de travailler à la mortification, qui a pour but de crucifier la chair, en réprimant ses convoitises, & en arrêtant tous ses mouvemens déréglés. Ce doit être, selon S. Paul, un des principaux soins d'un Chrétien ; c'est pour cela qu'il nous assure, que tous ceux qui sont à Jesus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions & ses desirs déréglés. Nous devons donc prendre toutes les mesures pour réussir dans un dessein aussi grand, mais aussi difficile, & employer tous les moyens qui nous y peuvent aider.

La présence & la vue de Dieu, pour l'amour duquel nous nous mortifions ; la priere fréquente pour lui demander qu'il nous soutienne & nous fortifie de son secours dans un combat aussi diffi-

cile, & où nous combattons nous-mêmes contre nous-mêmes ; la lecture & la méditation assiduë de l'Evangile, & des maximes admirables que J. C. nous y propose presque à chaque page sur la nécessité de la mortification, & qu'il appuie de ses exemples, peuvent beaucoup nous y aider. Il n'y a que la parole d'un Dieu qui nous puisse persuader une vérité aussi contraire que celle-là aux inclinations de la nature, & qui paroît même si opposée aux sentimens de la raison humaine, qu'est la necessité de la mortification ; & il n'y a que l'exemple d'un Dieu, qui puisse nous engager à agir selon ces sentimens, & ainsi on ne sçauroit trop lire l'Evangile, ni trop méditer les divines maximes qu'il contient sur la nécessité de la mortification : mais on ne peut les méditer avec une vive foi sans les pénétrer, ni les pénétrer sans les goûter, ni les goûter sans être animé à les suivre.

On rapporte dans la vie des Peres du désert, qu'un de ces saints Anachorètes s'étant dépouillé de tout ce qu'il avoit, & de ses habits même pour les donner aux pauvres, ne s'étant réservé que le seul livre de l'Evangile ; lorsqu'on lui eut demandé, qui l'avoit réduit en cet état, & qui l'a-

voit ainsi dépouillé de tout. Voilà, dit-il, montrant le livre de l'Evangile, celui qui m'a dépouillé. Aussi peut-on dire, qu'il n'y a que la doctrine qui est renfermée dans ce livre divin, qui puisse nous obliger à nous dépouiller du vieil homme, par ce renoncement continuel auquel Jesus-Christ nous exhorte, & à crucifier notre chair par une mortification constante.

Quoique la Communion soit un moyen général pour l'acquisition de toutes les vertus, on peut dire qu'il est un moyen particulier & très-propre pour nous aider à acquérir la mortification; parce que Jesus-Christ nous y donne de grands exemples, par l'état d'une mortification continuelle où il est dans ce Sacrement; parce que Jesus-Christ s'immolant tous les jours dans ce Sacrement adorable pour la gloire de son Pere, & pour notre salut, & y mourant d'une mort mystique, nous fournit en même-tems & un grand exemple & un puissant motif de mortification. Jesus-Christ est dans l'Eucharistie dans un état de mortification continuelle; il y est dépendant de la volonté d'autrui, par l'obéissance qu'il rend à la parole du Prêtre, quelque méchant qu'il soit; il n'a nul mouvement de

lui-même : mais il reçoit tous ceux qu'on lui donne ; il y est avec toutes ses facultés ; mais sans en faire aucun exercice ; il y a des yeux sans voir, une langue sans parler, & quoiqu'il nous y donne la vie, & qu'il y soit vivant lui-même, il y est pourtant dans un état de mort, soit à cause des espéces inanimées ausquelles il est uni, soit à cause de l'état de victime où il s'est réduit dans ce Sacrement pour notre amour : & ainsi en même-tems qu'il nous fournit de si beaux exemples de mortification, par ces exemples mêmes, il nous mérite & nous procure les graces nécessaires pour les imiter. C'est pour cela que les Saints Peres nous enseignent, qu'un des principaux effets d'une bonne Communion est de nous aider à mourir à nous-mêmes, & à tous les mouvemens de la cupidité, pour ne vivre plus qu'à Jesus-Christ & pour Jesus Christ, selon la parole de Jesus-Christ. Comme je ne vis que pour mon Pere, aussi celui qui mange ma chair & boit mon sang, ne vivra que pour moi. C'est cet effet admirable qu'avoit produit le Sacrement dans saint Paul, lorsqu'il disoit, je vis, mais ce n'est pas moi qui vis ; mais Jesus-Christ qui vit en moi.

Sicut misit me vivens Pater, & ego vivo propter patrem & qui manducat me & ipse vivet propter me. *Joan. 6.*

Un excellent moyen pour acquérir la mortification, est de s'accoutumer à la pratiquer dans les moindres choses; c'est cette pratique d'abnégation si recommandée par tous les Peres spirituels, par laquelle une ame qui est touchée d'un desir sincere de s'avancer dans la perfection, s'exerce & se prépare à mourir entièrement à elle-même. C'est pour cela que nous en donnerons une pratique, en rapportant divers actes qu'on a souvent occasion d'exercer, quand on y veut être attentif & fidéle.

CHAPITRE VI.

Pratique d'abnégation, ou divers Actes de mortification.

MODÉRER son activité naturelle, & son empressement dans la manière d'agir trop vive, même à l'égard des meilleures choses.

2. Quand on sent une inclination trop vive, à faire quelque chose, si elle est inutile, y renoncer; si elle est bonne & utile suspendre pour quelque tems son action, jusqu'à ce qu'on ait modéré sa vivacité.

3. Quand on a envie de regarder quelques objets agréables, ou de contenter sa curiosité en quoi que ce soit, se priver de cette satisfaction, à l'exemple de S. François de Borgia, qui aimant fort la chasse de l'oiseau, lorsque l'oiseau fondoit sur sa proie, souvent fermoit les yeux pour se priver de ce plaisir, quoique très-innocent, par esprit de mortification; en quoi il imita l'exemple de David: ce grand Saint & ce grand Roi, pressé qu'il étoit de la soif, & prêt de boire de l'eau qu'on lui étoit allé chercher avec beaucoup de peine & de danger, la répandit à terre pour en faire un sacrifice au Seigneur en se mortifiant: *Libavit eam Domino*, dit l'Ecriture rapportant & louant cette action.

4. Modérer l'empressement qu'on a pour apprendre des nouvelles, ou des bruit de ville; sur-tout quand ils sont contre la charité.

5. Garder soigneusement la vue, & ne se point donner la liberté de tout regarder & de tout voir; mais sur-tout se faire une loi de n'arrêter jamais les yeux sur aucun objet, ou impur, ou dangereux.

6. Retrancher certaines railleries agréables, mais piquantes dans les con-

versations, sur-tout à l'égard des personnes dont nous croyons n'avoir pas lieu d'être contens.

7. Retenir quelquefois un bon mot, qui feroit paroître notre esprit, & réjouiroit la compagnie ; mais qui peut-être aussi blesseroit la charité, ou au moins flatteroit notre vanité.

8. Avoir des manières honnêtes & prévenantes à l'égard des personnes pour qui nous sentons de l'antipathie, ou qui en ont mal usé avec nous, & ne point éviter leur rencontre ou leur conversation.

9. Ne point aller chercher certaines personnes de confiance pour leur décharger son cœur, en faisant des plaintes du mauvais procédé qu'on a eu à notre égard.

10. Ne se plaindre pas aisément de ce qui regarde la nourriture, lorsque les viandes ne sont pas apprêtées à notre goût, pensant que ces viandes ne sont pas après tout si mauvaises, que le fiel dont notre Seigneur voulut être abreuvé pour notre pur amour ; quand on est obligé de se plaindre, le faire sans aigreur & par raison.

11. Ne chercher point trop la délicatesse dans les viandes, ne point manger avec avidité, ne se laisser point al-

ler à la ſenſualité, ſe mortifier toujours en quelque choſe ſur tout à l'égard des viandes, qui flattant notre goût, peuvent nuire à notre ſanté.

12. S'abſtenir de la lecture de tous les livres, ou dangereux, ou qui ne ſont propres qu'à ſatisfaire une vaine curioſité, ou même à exciter les paſſions & flatter la ſenſualité.

13. Retrancher abſolument tous les plaiſirs dangereux, modérer & régler les plus innocens, parce qu'ils ne le ſont plus dès qu'ils ſont trop continuels, & s'en abſtenir quelquefois par eſprit de pénitence & de mortification; parce qu'on s'en eſt ſouvent permis qui n'étoient point innocens.

14. Ne chercher point, & même éviter les odeurs, les concerts, & tout ce qui peut flatter les ſens, & amollir le cœur.

15. Ne ſe point donner la liberté de s'occuper de pluſieurs penſées vaines, inutiles, & même agréables, quoiqu'elles ne ſoient pas mauvaiſes, & avoir un grand ſoin de réprimer le libertinage de ſon eſprit & de ſon imagination.

16. S'aſſujettir avec beaucoup d'exactitude au réglement de vie qu'on s'eſt preſcrit par l'avis d'un Directeur, &

ne s'en dispenser jamais ni par dégoût, ni par lâcheté, ni par infidélité, ni par inconstance.

17. Si-tôt que le tems marqué pour nos exercices de piété est venu, quitter aussi-tôt tout ce qu'on fait, quand cela dépend de nous, & qu'il n'y a point de raison, ou de nécessité, ou de charité qui nous oblige de continuer.

18. Modérer une certaine tendresse excessive pour nous-mêmes, & une grande sensibilité sur nos moindres maux, qui fait que nous nous plaignons aisément, & que nous aimons à être plaints.

19. Quand on sent trop de plaisir en quelque chose que ce soit, ne s'y point trop attacher; mais tâcher d'en dégager son esprit & son cœur, & par un retour vers Dieu y renoncer entièrement.

20. Réprimer sa démangeaison de parler; parler peu, & sans trop de chaleur & de précipitation.

21. Avoir ses pénitences réglées, & ne s'en dispenser point sans grande raison, & par l'avis de son Directeur.

22. Ne se point mettre dans des postures commodes, mais peu modestes.

23. Ne reprendre jamais les gens quand on se sent ému, mais attendre que le cœur soit calme.

24. Garder le silence dans les croix, & ne point chercher les consolations avec trop d'inquiétude & d'empressement.

25. Ne point s'excuser, si l'édification, la charité, ou l'obéissance n'y obligent.

Quoique la plupart des choses que renferme cette pratique d'abnégation, soient assez aisées, il est pourtant constant, par l'expérience qu'on en a, qu'une ame qui seroit fidéle à s'y exercer, arriveroit en peu de tems à une haute perfection, parce que cet exercice accoutumant une personne à n'agir point par humeur, & à mourir continuellement à elle-même, il établiroit insensiblement en elle, sur la ruine de l'amour-propre, un parfait amour de Dieu.



TRAITÉ NEUVIÉME.

DE LA VERTU DE PAUVRETÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de cette vertu.

LA pauvreté est une vertu qui a pour but de modérer la cupidité de l'homme, & de régler l'attache qu'il a aux richesses, & à tous les biens de la terre. Il est deux sortes de pauvreté, l'une est de conseil & de perfection, & c'est proprement la pauvreté Evangélique, qui oblige non-seulement à se détacher des biens de la terre, mais encore à s'en dépouiller effectivement pour suivre le conseil que Jesus-Christ donne à ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile, lorsqu'il lui dit; Si vous voulez être parfait: *Allez, vendez tous vos biens, & les donnez aux pauvres*: l'autre pauvreté est d'obligation, & c'est la pauvreté chrétienne, qui permet tellement à l'homme de posséder des biens, qu'elle lui en dé-

fend entiérement l'attache. La premiere ne convient qu'aux Religieux, & n'eſt que de conſeil; la ſeconde convient à tous les Chrétiens, & eſt de précepte.

La pauvreté Chrétienne, & qui eſt d'obligation, & qui par conſéquent convient à tout Chrétien, l'engage à ſe détacher tellement de tous les biens de la terre, que ſon cœur ne tienne à rien; mais que ſelon le langage de l'Apôtre, *il poſſede les biens comme s'il ne les poſſedoit pas, qu'il uſe du monde comme s'il n'en uſoit pas.* Ce détachement engage le Chrétien, premiérement, à ne point deſirer les biens avec ardeur, à ne les point amaſſer avec trop d'empreſſement, à ne les point retenir avec injuſtice, à ne les point conſerver avec trop d'attache, & trop d'inquiétude, à les diſpenſer avec charité & diſcrétion, & à ne les point perdre avec trop de douleur. Secondement cette vertu engage tous les Chrétiens à modérer leur dépenſe, à la régler ſelon leur état & leur condition, à retrancher le luxe dans leurs habits, dans leurs maiſons, dans leurs meubles, dans leurs équipages, ſe ſouvenant qu'en qualité de Chrétiens, par les engagemens de leur Baptême, ils ont renonc

Qui emunt tanquam non poſſidentes & qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur. 1. Cor. 7.

au monde & aux pompes du siécle; se souvenant que le superflu du riche est le nécessaire du pauvre, & que c'est le voler que de lui refuser. Troisiémement, cette vertu engage les riches à faire un bon usage de leurs biens, en les employant à soulager les misérables, & à assister dans la personne des pauvres J. C. qui nous assure que c'est à lui que nous donnons tout ce que nous donnons au moindre des siens; que les riches ne sont que les œconomes de leur bien; que le Seigneur s'en est réservé le domaine; qu'il leur commande d'en faire part aux pauvres; qu'ils ne peuvent manquer à le faire sans injustice; & que c'est moins une libéralité qu'ils font, qu'une dette qu'ils payent; & qu'en faisant la charité ils exercent la justice. Quatriémement, la pauvreté chrétienne engage les riches à ne point s'énorgueillir de leurs richesses; mais au contraire à s'en humilier, dans la pensée que leur état est un état d'opposition à l'état de J. C. qui a voulu naître, vivre & mourir pauvre; que c'est un état qui renferme de grands obstacles à leur salut, parce qu'il est ordinairement un état d'orgueil, de sensualité, de mollesse pour eux-mêmes, & de dureté pour les autres; & par-là même un état

de réprobation ; & qu'enfin J. C. a donné sa malédiction aux riches, c'est-à-dire, à ceux qui ont trop d'attache aux biens de la terre.

La pauvreté Evangélique qui convient aux Religieux, les engage premiérement, à ne rien posséder en propre, à ne rien donner, à ne rien recevoir, à ne rien prêter, à ne rien emprunter, & enfin à ne disposer absolument de rien, sans la permission de leurs Supérieurs, se persuadant bien, que quoiqu'ils puissent avoir l'usage de quelques biens, ils n'ont ni le domaine, ni la propriété d'aucuns, & qu'ils péchent mortellement dès-là qu'ils disposent sans permission de quelque chose que ce soit, qui suffiroit en matiére de larcin pour faire un péché mortel. La pauvreté oblige en second lieu les Religieux, à faire ensorte qu'il n'y ait rien ni dans leur personne, ni dans leur chambre, ni dans leurs meubles, qui sente le luxe ou la vanité, ou même une propreté mondaine ; mais que tout s'y ressente de la pauvreté & de l'humilité de J. C. Le crucifix qui doit être dans la chambre de toutes les personnes Religieuses, & qui en fait le plus bel ornement, ne condamne-t-il pas par cette nudité dans laquelle il a

voulut mourir, le luxe & la vanité qui paroissent dans la personne & dans la chambre de certaines personnes Religieuses. En troisiéme lieu, la pauvreté engage les Religieux à n'avoir aucune attache aux choses dont on leur permet l'usage ; car il se trouve des personnes Religieuses qui ont autant & plus d'attache à des bagatelles, que des Séculiers en ont à de grands biens, en cela moins excusables que les Séculiers, & aussi peu pauvres qu'eux ; puisque ce n'est pas la possession des biens qui fait le déréglement, mais le trop d'attache qu'on y a. Aussi Dieu fit-il connoître à un Solitaire qui se préféroit pour sa pauvreté à S. Gregoire le Grand, que ce Saint étoit plus pauvre au milieu de ses richesses, que lui ; parce qu'il étoit plus détaché que lui. Enfin la pauvreté Evangélique oblige le Religieux à souffrir volontiers les effets de la pauvreté, à ne point s'impatienter, à ne point murmurer quand il leur manque quelque chose ; mais au contraire à s'en réjouir, dans la pensée qu'ils ont dans cet état plus de conformité avec J. C. à se contenter enfin d'avoir le plus vil en toutes choses ; car enfin il se trouve des personnes Religieuses qui pratiquent la pauvreté d'une maniére fort

commode, ayant toutes leurs commodités, & ayant un grand soin que jamais rien ne leur manque; & ainsi elles ont tous les avantages des richesses, sans en avoir ni les embarras, ni les incommodités : est ce en vérité imiter la pauvreté de J. C. & ces personnes prétendent-elles avoir la récompense que J. C. promet aux pauvres, parce qu'elles en portent le nom, quoiqu'elles ignorent entiérement la pratique de cette vertu.

CHAPITRE II.

Premier motif pour nous porter à la vertu de pauvreté : La Doctrine de Jesus-Christ sur cette vertu.

JESUS-CHRIST établit la pauvreté d'esprit pour le fondement de la perfection Évangélique, en la mettant à la tête des huit Béatitudes, en nous disant que bienheureux sont les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, à ceux qui ont le cœur détaché des biens de la terre. Il prononce au contraire, malheur aux riches, c'est-à-dire, à ceux qui étant dans l'abondance des biens temporels, y attachent leurs cœurs. Un jeune hom-

Beati pauperes spiritu. Matth. 5.

Væ vobis divitibus, væ vobis qui saturati estis. Luc. 6.

me étant venu trouver notre Seigneur, pour sçavoir ce qui falloit faire pour mériter la vie éternelle, notre Seigneur lui dit, qu'il falloit garder les Commandemens de Dieu ; & ce jeune homme lui ayant répondu, qu'il les avoit toujours gardés dès sa jeunesse, & lui ayant ensuite demandé ce qu'il lui restoit encore à faire ? Si vous voulez être parfait, lui ajouta notre Seigneur, allez, vendez tout ce que vous avez, & le donnez aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le Ciel, puis venez & me suivez. L'Evangile ajoute, qu'il se retira tout triste, parce qu'il avoit de grands biens, & qu'il y avoit de l'attache : C'est ce qui obligea notre Seigneur de s'écrier ; qu'il est difficile qu'un riche entre dans le Royaume du Ciel. Je vous dis, ajouta-t-il, qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le Royaume du Ciel.

Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus & habebis thesaurum in cœlo, & veni & sequere me. *Mat.* 19.

Et abiit tristis erat enim multas possessiones habens. *Ibid.*

Amen dico vobis, quia dives difficilè intrabit in regnum cœlorum & iterum dico vobis : facilius est camelum per foramen acûs transire quàm divitem intrare in regnum cælorum. *Ibid.*

Jesus-Christ défend à ses Disciples, lorsqu'ils iront prêcher, d'avoir ni or ni argent, & même d'avoir deux habits. Il veut qu'ils travaillent gratuitement au salut des ames, sans exiger aucune récompense de leur travail. Il exhorte tous les Fidéles à ne point amasser des trésors sur la terre, où les

Nolite possidere aurum neque argentum, neque duas tunicas. *Matth.* 10.

Gratis accepistis, gratis date. *Ibid.*

Nolite thesaurizare vobis thesauros

vers & la rouille les mangent, & où les voleurs les découvrent & les enlévent : mais bien dans le Ciel, où les vers & la rouille ne les mangent point, & où les voleurs ne peuvent les enlever. Enfin, dans l'histoire du mauvais riche, il nous fait voir le danger des richesses quand on s'y attache trop, & qu'on n'en fait pas un bon usage ; & le funeste terme où elles aboutissent, c'est-à-dire, l'Enfer, où on refuse à ce malheureux une goutte d'eau pour soulager sa soif, parce qu'il avoit refusé au Lazare un morceau de pain pour soulager sa faim.

in terra, ubi ærugo & tinea demolitur : & ubi fures effodiunt, & furantur : thesaurizate vobis thesauros in cœlo ; ubi neque ærugo neque tinea demolitur; & ubi fures non effodiunt nec furantur. Math. 6.

Mortuus est dives & sepultus est in inferno. Luc. 16.

CHAPITRE III.

Les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu.

C'EST avec beaucoup de raison que Jesus-Christ a dit par la bouche du Prophête, qu'il a mené une vie pauvre & laborieuse dès sa plus tendre jeunesse : *Pauper sum & in laboribus à juventute mea*; car il a voulu naître dans la plus grande pauvreté qui se puisse imaginer : & comme si c'eût été naître trop à son aise, que de naître

Psal. 87.

dans la boutique d'un artisan, dans le peu de commodités que lui pouvoit fournir une telle demeure, il dispose tellement toutes choses par les ordres secrets de sa providence, que la sainte Vierge se trouvant éloignée de sa maison, & rebutée de tout le monde, est obligée pour faire ses couches de se retirer dans une étable abandonnée, où le Sauveur voulut naître, sans lumiere pendant la nuit, sans feu au plus fort de l'hyver, sans le moindre soulagement, sans les secours d'aucune créature, sa mere étant obligée d'emprunter un peu de foin & de paille, & une crêche pour y coucher l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde ; de sorte qu'on peut assurer sans exagération, que Jesus-Christ le Roi du ciel, & de la terre, se trouva peut-être réduit à une plus grande pauvreté qu'aucun enfant qui fut au monde. La charité, ou au moins l'humanité, ne laissant gueres manquer les plus misérables dans de pareilles occasions, des choses qui manquoient pour lors à Jesus-Christ & à sa mere. Si Jesus-Christ fut si pauvre dans sa naissance, il ne le fut gueres moins dans sa vie, il passa trente années de sa vie dans la boutique d'un artisan, exerçant son métier, gagnant

sa vie à sueur de son corps & du travail de ses mains, & n'ayant rien dans sa personne, dans son habit, & dans sa nourriture qui ne se ressentît de la pauvreté.

Sa vie publique ne fut pas moins pauvre que sa vie cachée ; il n'avoit pas seulement une maison à lui où il pût se retirer pour prendre un peu de repos après ses grands travaux, comme il nous le dit lui-même : *Les renards ont leurs tannieres, & les oiseaux du Ciel leurs nids ; mais le Fils l'Homme n'a pas un lieu où reposer sa tête.* Aussi étoit-il souvent obligé de passer la nuit dans les déserts, & sur les montagnes : il ne vivoit que d'aumônes, & il n'avoit rien & dans sa personne, & dans son habit, & dans sa nourriture, & dans toute sa maniere de vivre, qui ne se ressentît de la pauvreté dont il faisoit profession : il vivoit assez ordinairement de pain d'orge, encore manquoit-il quelquefois d'une nourriture aussi grossiere, ayant permis par les ordres de sa Providence, pour contenter son amour pour la pauvreté, qu'il manquât même de pain, comme lorsque les Apôtres furent obligés d'arracher des épics pour les manger.

Matth. 8.

Enfin

Enfin dans sa Passion il voulut être dépouillé de tous ses habits, que ses bourreaux partagerent entr'eux, & mourir tout nud, ne lui restant pour tout bien qu'une couronne d'épines, des clous & une croix, des douleurs & des ignominies. C'est ainsi, dit l'Apôtre, que celui qui étant le Seigneur de toutes choses, possédoit tous les biens, voulut se faire pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté.

Quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives, ut illius inopiâ divites essetis. 2. Cor. 8.

CHAPITRE IV.

Autres motifs de cette vertu.

COMME la cupidité est, selon l'Apôtre, la source de tous les maux, & de tous les vices, aussi la pauvreté & le parfait détachement des biens de la terre, est la source de tous les biens, & le principe de toutes les vertus. La cupidité est la source de toutes sortes de maux, & il n'en est point que l'esprit d'intérêt ne nous attire : c'est de-là que viennent les haines, les vengeances, les querelles, les divisions, les procès qui ruinent les familles, les guerres qui renversent les Royaumes. Il n'est

Radix enim omnium malorum est cupiditas. Tim. 6.

point aussi de vice où cet esprit d'intérêt, & ce desir d'amasser de grands biens, ne nous engage. Ceux qui veulent devenir riches, dit l'Apôtre, tombent dans la tentation, dans tous les piéges du démon, & dans plusieurs desirs, & inutiles & pernicieux qui sont la cause de leur perte & de leur damnation. Un homme riche & attaché aux biens de la terre, est presque toujours orgueilleux. Que ne peut pas un homme riche? Et quand on peut tout, on croit être au-dessus de tout; on méprise les pauvres, on les regarde avec dédain, on les traite avec dureté. Les richesses inspirent l'ambition: où ne peut-on pas parvenir quand on a de grands biens? Les richesses sont des moyens pour arriver à tout; on aspire aux plus grands emplois, on occupe les plus grandes charges sans être capable de les remplir; & comme on les a acquises sans autre mérite que celui d'être riche, on exerce avec injustice ce qu'on possede sans capacité. Il est rare de voir un riche qui ne soit pas voluptueux, & qui ne s'abandonne aux plaisirs les plus criminels. Un riche peut là-dessus tout ce qu'il veut; & que n'est pas capable de vouloir un riche voluptueux & déreglé? On se laisse aisément aller à

contenter les passions les plus criminelles, quand on le peut avec facilité & avec impunité: & de grandes richesses donnent l'un & l'autre. On est bien en danger de perdre l'espérance & la foi, & la plûpart des biens spirituels, quand on a trop d'empressement pour amasser des biens temporels: on oublie bientôt son salut, quand on pense trop à sa fortune; & on n'est gueres touché du desir des biens éternels, quand on a trop d'ardeur pour les biens de la terre: qu'il est même à craindre qu'on ne cesse d'être Chrétien, quand on a trop de passion de devenir riche! A combien de gens, dit saint Paul, est-il arrivé de perdre la foi, parce qu'ils ont trop voulu donner à la cupidité. Quam quidam appetentes erraverunt à fide. Tim. 6.

La pauvreté au contraire est la source de tous les biens & de toutes les vertus. Un homme qui est pauvre d'esprit, & sincérement détaché des biens de la terre, est toujours sincérement humble, & n'a rien autour de lui qui lui inspire de l'orgueil; aussi confond-on la pauvreté d'esprit avec l'humilité. Les véritables pauvres sont dans un exercice continuel de patience & de mortification, & par conséquent dans une grande facilité de pratiquer & d'acquérir les vertus. Rien ne marque tant la

sincérité & la vivacité de la foi, que de se laisser persuader à l'Evangile, lorsqu'il nous prêche une vertu aussi contraire à notre cupidité, & à toutes nos inclinations naturelles, qu'est la pauvreté, & que de quitter tout, pour suivre Jesus Christ. Aussi voyons-nous que les pauvres ont bien plus de facilité que les riches à croire un Evangile qui prêche si fort le mépris, le détachement des richesses; l'espérance n'est point difficile à pratiquer aux pauvres. Quand on méprise & qu'on quitte même volontairement les biens temporels on est fort disposé à desirer & à espérer les biens éternels : & quand on ne tient plus gueres à la terre, on se fait un plaisir de penser & d'aspirer continuellement au Ciel. Comme rien n'est plus opposé à la charité que la cupidité; aussi rien ne contribue plus à entretenir & à augmenter la charité que la pauvreté. C'est aimer véritablement Dieu, que de le préférer à tout, que de quitter tout pour lui, que de ne vouloir point avoir d'autre bien, d'autre héritage que lui, & de pouvoir dire
Psal. 72. avec le Prophête : *Le Seigneur est tout mon héritage, il est tout mon partage; & que veux-je, Seigneur, au Ciel & sur la terre, sinon vous?*

L'attache excessive qu'un homme a aux biens de la terre, le rend malheureux, le desir continuel où il est d'en amasser toujours de plus en plus l'inquiéte, le soin de les ménager & de les conserver l'embarrasse, la crainte de les perdre le tourmente; & enfin la perte de ces mêmes biens, quand elle arrive, & elle n'arrive que trop souvent, le désespere : au lieu que la pauvreté d'esprit, & le détachement parfait des biens de la terre, rend un homme véritablement heureux; parce qu'il est toujours content. N'est-on pas content, quand on ne manque de rien; & on ne manque de rien, quand on a tout ce qu'on veut, quand on ne desire plus rien; & c'est la disposition d'un véritable pauvre d'esprit, & c'est celle que l'Apôtre atribue aux véritables Fidéles : *Tanquam nihil habentes & omnia possidentes;* ils n'ont rien, ce semble, & ils possedent tout; parce que le retranchement de tout desir les rend véritablement riches. C'est-là ce centuple que le Sauveur promet aux pauvres, avec l'assurance d'un bonheur éternel. 2. Cor. 6.

Enfin ce qui rend l'état des pauvres volontaires infiniment préférable à celui des riches, est la différence des

difpofitions dans lefquelles ils fe trouveront à l'heure de la mort. Comme un homme riche tient à la terre par autant de liens qu'il poffede de biens, on ne l'en peut féparer qu'en le déchirant par autant d'endroits qu'il y en a, par lefquels il tient à fes biens. C'eft pour cela que l'Ecriture, pour nous exprimer la violence étrange que fouffre un homme attaché aux biens de la terre quand il faut mourir, dit qu'on

Luc. 12. lui arrache l'ame du corps, *animam tuam repetunt à te*; qu'on lui fera vomir les richeffes qu'il avoit dévorées,

Job. 20. *divitias quas devoravit evomet* : & qu'enfin il n'attendra pas à la mort à être tourmenté, mais que la feule penfée de la féparation future de fes biens, déchire dès maintenant cruellement un homme qui y eft exceffivement attaché :

Ecclef. 41. *O mors quàm amara eft memoria tua homini in fubftantiis fuis pacem habenti!* Tout au contraire un véritable pauvre, un homme entiérement détaché des biens de la terre, fe trouve dans une paix admirable à la mort : il ne craint rien, il ne tient à rien, il s'eft mis à couvert des rigueurs de la mort en les prévenant. La mort le trouve ou dépouillé, ou détaché de tout, & ainfi elle n'a plus

rien à lui ôter : il quitte sans peine des biens passagers, ausquels il a depuis long-tems renoncé par un détachement parfait, pour entrer dans la possession des biens éternels, après lesquels il a depuis si long tems soupiré.

CHAPITRE V.

Moyens d'acquérir la vertu de pauvreté.

LE premier moyen pour nous aider à acquérir la vertu de pauvreté, est de méditer souvent les maximes, & les exemples de Jesus-Christ sur cette vertu; & sur tout de jetter souvent les yeux sur son crucifix, pour y contempler un homme Dieu expirant tout nud sur la croix.

Le second moyen est de considérer la vanité, la fragilité & la briéveté des biens de la terre. Comment s'attacher à des biens qui ne peuvent nous contenter, & qui, quand ils nous contenteroient, ne peuvent long-tems durer.

Le troisiéme moyen est de tâcher d'entrer maintenant dans les sentimens que nous aurons à l'heure de la

mort ſur la vanité de ces biens ; alors nous verrons & nous ſentirons le néant de tous ces biens ; nous changerons bien pour lors de ſentimens : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* : lorſque nous verrons que tous ces biens nous échapperont : *Cùm interierit non ſumet omnia , neque cum eo deſcendet gloria ejus.*

Pſal. 145.

Pſal. 48.

Le quatriéme moyen eſt de regarder ſouvent l'état des riches comme un état d'oppoſition à l'état de J. C. & par conſéquent comme un ſujet de crainte & d'humiliation.

Le cinquiéme moyen eſt, ſi on eſt riche, de faire un bon uſage de ſes biens, en les donnant libéralement aux pauvres. C'eſt un moyen également facile & efficace de réparer les mauvais uſages qu'on en a fait, de prévenir les dangers où les richeſſes expoſent ceux qui les poſſédent, & de ſe garantir des malheurs dont J. C. menace les riches. Cela ſert auſſi beaucoup à s'en détacher. Un homme qui ſe dépouille volontiers de ſes biens par des aumônes abondantes, marque aſſez par-là ou qu'il n'y eſt pas beaucoup attaché, ou qu'au moins il a envie de s'en détacher.

Le ſixiéme moyen eſt, ſi on eſt dans un état de pauvreté, comme ſont tou-

tes les perſonnes Religieuſes, d'eſtimer & d'aimer ſon état même avec tendreſſe, comme un état de conformité avec J. C. & comme un état par conſéquent fort ſaint & fort heureux : De retrancher tout le ſuperflu, de ſe réduire au néceſſaire, & même de ſouffrir avec patience le défaut du néceſſaire, quand la Providence le permet ; de prendre toujours pour ſoi le plus vil, & le plus incommode, quand cela eſt dans notre pouvoir ; & enfin, de n'avoir rien ni dans ſa chambre, ni dans ſes meubles, ni dans ſa perſonne, qui reſſente le luxe & la vanité ; & dès qu'on ſent la moindre attache à quelque choſe que ce ſoit, s'en défaire auſſi-tôt.

FIN.

De l'Imprimerie de MOREAU, 1768.



APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Livre qui a pour Titre : *L'Esprit du Christianisme, ou la Conformité du Chrétien avec Jesus-Christ.* Je n'y ai rien trouvé de contraire à la foi & aux mœurs. A Paris, ce 7 Mars 1768. ADHENET, Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé le Sr. NYON pere, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public l'Ouvrage intitulé : *L'Esprit du Christianisme, ou la conformité du Chrétien avec Jesus-Christ*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années

consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre

Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingtième jour du mois d'Avril, l'an mil sept cent soixante-huit, & de notre Règne le cinquante-troisième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 1767, fol. 424, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Mai 1768.

GANEAU, Syndic.

